**Jacques Pain**



EL MACHETE

« EL MACHETE »

Soy un hombre campesino sin un rancho en qué vivir sin tortillas y sin dinero sólo hay dolor para mi.

El patron me ha despedido me ha rompido el corazón

me ha chupado hasta la sangre hijo de p… mi patron.

PERO TENGO MI MACHETE FILOSO COMO MI HAMBRE

Y CON EL VOY AJUSTAR LAS CUENTAS ESO NO SERA MUY TARDE.

QUE SE AFILEN LOS MACHETES PARA LA REVOLUCION

que hoy me ha amanecido Izalco

muy dentro del corazón.

« EL MACHETE »

Je suis un paysan de la campagne, sans même une maison pour y vivre, sans galettes, et sans argent.

Il n’y a que douleur pour moi.

Le patron m’a renvoyé ; il m’a brisé le coeur.

il m’a sucé jusqu’au sang, fils de p… mon patron.

MAIS J’AI MON MACHETE AIGUISE COMME MA FAIM,

ET GRACE A LUI JE VAIS REGLER MES COMPTES, SANS PLUS TARDER.

AIGUISEZ LES MACHETES POUR LA REVOLUTION

car aujourd’hui m’est monté l’Izalco,

au plus profond du coeur.

À Jacqueline. Au Salvador.

« Il y a les hommes. Il ne faut pas se prendre trop au sérieux.

Une nuit suffit. Une nuit d’amour.

Moins que cela, un coup de bite.

Quant à mon livre et s’il est bon, jugez-le comme vous voulez et foutez-moi la paix. Il ne faut pas se prendre trop au sérieux. Si j’étais con il serait mauvais et j’y attacherais beaucoup d’importance et je m’y attacherais. Mais j’ai encore un beau voyage à faire… »

Blaise Cendrars

*Moravagine.*

### Table des matières

[Nanterre la folie 7](#_TOC_250017)

[Escalon Party 39](#_TOC_250016)

[San Salvador del mundo 55](#_TOC_250015)

[L’élection du singe 74](#_TOC_250014)

[Hacia la libertad por la cultura 88](#_TOC_250013)

[Le cimetière des Indiens 99](#_TOC_250012)

[Le carnaval armé 119](#_TOC_250011)

[La cité des temples 130](#_TOC_250010)

[La petite France 140](#_TOC_250009)

[Tout ce qui existe mérite de périr 148](#_TOC_250008)

[Les rois chaudrons 164](#_TOC_250007)

[L’université du silence 171](#_TOC_250006)

[Les dents du jaguar 179](#_TOC_250005)

[Les colporteurs de savoir 191](#_TOC_250004)

[La nuit des tortues 202](#_TOC_250003)

[La dernière fête 205](#_TOC_250002)

[Nature morte 216](#_TOC_250001)

[1932 : Un peuple entier debout 225](#_TOC_250000)

# Nanterre la folie

Pâle étincelle, au fond des yeux. Ton miroir s’essouffle, vieux. Le cœur ne tient plus. Quarante cinq ans d’illusions, bientôt. Le ciel d’Ardennes est lourd. Il bruisse l’orage. Trois belles grosses pies vont et viennent, en haut du pré, piquant et fouillant le sol. Les moutons de ce con de Xavier ont bouffé toutes les fleurs et les petits arbres il y a huit jours. Laurène hurlait.

Nous sommes tous du théâtre, n’est-ce pas ? Il s’agit de la vie, cette petite foutaise, ce reflet fugace de la lune sur une goutte d’eau. Oh, la sienne, aussi, ce long tête à tête avec la pourriture qui le mangeait, ce fait, là, d’être homme. Il était pris dans la gaine du tombeau, depuis le début. La société, en définitive, lui restait étrangère. Ventre lourd, purulence assise, elle couvait ses excréments. Il la sentait pourtant au bout de ses doigts, le long de ses jambes, au cœur de ses couilles, elle lui sourdait du ventre, elle rongeait ses derniers rêves. Nous avons encore tant de chemin à faire, primate ! Allons, hombre, un peu d’hystérie, que diable ! La pensée émerge à peine du moyen âge, et tu es là, au mot à mot, à jouer du vent, sans désemparer, à longueur de saisons.

Chaque semaine il passait avec sa Volvo sur le pavillon d’antan, désormais détruit, rasé, et bitumé route. Mais c’était là.

Il regarda plus attentivement l’une des photos. C’était un gros Caterpillar jaune, ironie terrible, ou fermeture du cercle. Il y avait cinq hommes, dont quatre avaient l’uniforme de la guardia. Le cinquième

avait les cheveux courts, en brosse, des Ray Ban, une chemise à carreaux et un jean. Un capitaine des forces spéciales. Un ricain.

Le Caterpillar poussait un tas de cadavres, plusieurs dizaines, vers le fond de la photo, vers un trou, au bord du chemin.

Il les avait reçues la semaine précédente. Andréo. Ils l’avaient retrouvé. Andréo était depuis cinq ans porte parole du Front Farabundo Marti. Les photos étaient marquées Suchitoto. Ils lui demandaient de les faire publier.

Requiem pour le vingtième siècle. L’effondrement occidental, en pleine perte de conscience. Voyez cette autre photo. Quelle grandeur baroque, n’est-ce pas ? Le sol de sable faisait ressortir la merde, entre ses jambes écartées, à deux pas d’un liseré de lierre rouge sur une belle pierre blanche, presque sous les rangers du soldat qui pissait sur la femme égorgée. C’était fini, l’occident. Il n’y avait plus rien à espérer. Il soupira. Il avait toujours été d’un engagement féroce. Mais il avait vieilli.

Et il vivait encore, enspermant ses dernières femmes ! C’est ce qui l’étonnait le plus. Après ça.

Fantômes. Quinze ans déjà. Les mots venaient. Ils lui dansaient dans la bouche.

La parole se levait, une brise. Nanterre. Il reprenait la romance. Au mescal, en souvenir. C’est aujourd’hui la dernière boisson à la mode à Paris, mon cher Ioury !..

–Nanterre La Folie, qu’on dit ! Eh oui ! La Folie ; de quelle folie s’agit-il, monsieur ? À se demander, hein ? Moi je crois que c’est une histoire du moyen âge, c’était sûrement une ville de fous, une ville pour les fous, un coin pour ça. En fait, ça continue, hein, entre les étudiants, les bougnoules, et nous, ça continue ! Tien, vous voyez, là- bas, tous ces sacs en plastique mauve qui pendent aux fenêtres ? C’est le frigo du bon dieu, l’hiver. On peut pas se tromper, ils sont marqués M, comme Monoprix. Eh ben, c’est l’université de Nanterre, la faculté, quoi. Je sais pas combien qu’ils sont, là-dedans, mais peut-être bien, oh, du monde, sûr, du monde. Vous trouvez pas qu’on étudie trop, maintenant ? après, on sait plus rien faire d’autre.

Alors, en 68, moi je suis à la maison depuis 63, une paie hein, alors en 68 ça les a pris, ils se sont mis à sauter de tous les côtés, ça courait, ça jactait, que ça n’en finissait pas, ils faisaient des messes dans le

bidonville de la rue de la République, je sais pas quoi, ils envoyaient des délégués – c’était des délégués – partout, ici à l’usine, même chez nous. Ils sont venus nous parler, enfin ils ont essayé, et ils ont fait un barbecue devant la maison. Ah, putain de cuite ! Ils voulaient tout changer, qu’ils bramaient, ni Dieu ni Maître, et tout ça.

Ils chantaient des vieux trucs. Vingt dieux, quelle année ! Y avait des filles belles comme tout qui venaient nous faire la causette, les gars nous payaient le coup rien que pour qu’on parle de nous ! Quelle année, quelle année ! Comme si cette faculté là, ce gros cul là, n’en finissait pas de se vider. Tous ces putains de petits rats qu’avaient fait des études grouillaient partout. M’est avis qu’ils sont un peu marteaux là-dedans, non ? Je sais pas si les études ça réussit à tout le monde. La preuve. Chez certains, ça doit taper dans le cerveau, ça doit pas passer normalement, sûr, ça doit faire des tumeurs, non ? Enfin, ils avaient le tournis.

Ils faisaient la révolution, qu’ils disaient. Même qu’une journée de mai, j’y ai presque cru ! Mais, en fin de compte, je sais pas s’ils parlaient sérieusement, ou s’ils jouaient entre eux, hein. Je sais pas. Vous savez, moi j’ai pas fait les écoles. J’ai fait la dure. À douze ans, j’étais coursier. Après, j’ai été maçon, chauffeur, et ferrailleur, qui le dirait ? Toujours dans la banlieue de Paname, plutôt dans le coin, Nanterre, Colombes, La Garenne. Pas plus loin que Houilles, ou Courbevoie.

J’ai eu cinq gosses. Oh, que des emmerdements ! Mais c’était tellement vite fait, de notre temps. Chaque fois que je grimpais la maman, j’avais le gros lot ! Remarquez, on s’en occupait, du bazar. Qui qu’aimerait pas ça, je vous demande ? Et ma femme, fallait pas la prier, tout de suite sur le dos – Faut pas que je parle trop fort, ils vont m’entendre jusqu’aux quatre chemins. Ah, les garces ! On en fait des conneries, rien que pour la fourrer ! La mienne, elle était bien que quand elle était le ventre presque par terre. Salope !

Ouais, La Folie. Ça nous va au poil, non ? De vieux fous perdus. Et les étudiants, c’est comme nous, ils sont toujours là. Les étudiants, je dis, ou les étudiantes, on sait plus si c’est des gars ou des filles, c’est kif kif maintenant. Une mère y retrouverait plus ses petits ! J’y ai

renoncé. Quoi ? Oui, vous avez des cheveux longs, mais vous ils sont frisés, ça porte bien. Si, si, ça fait plus propre. C’est pas pareil.

Des yeux gris clair. Un regard trouble. Il sourit. Il avait martelé c’est-pas-pareil, avec pénétration. La sueur brille dans les plis de sa peau, de chaque côté de la lèvre supérieure. Nez droit et fin. Moustache rectangulaire plutôt discrète. Les cheveux très courts, blancs, sous le béret bleu basculé à droite. Et bleus la veste croisée, le pantalon. Un beau vieux, bientôt ivre. Il oscillait doucement. Dix mètres plus loin, sa compagne, en ocre, pissait assise par terre, jambes ouvertes, en riant.

Vous demeurez là, vous ? C’est un gentil pavillon, tout seul comme ça sur ce terrain vague. Vous êtes marié ? Je m’en doutais ! Ah, La Folie, drôle de nom de baptême, pas vrai ? Les gens font plus attention, mais je vous le dis, un nom comme ça, ça se porte bien haut. Il y a quelques années encore, il y avait une petite gare de rien, et des plaines partout, oui des plaines, avec des champignonnières sous les plaines. Y avait plein de galeries là-bas, derrière la gare. En vingt minutes on gagnait La Défense à pieds ! Ben tiens ! À pieds, et à travers champs ! Hé hé : À-travers-champs ! Avec de l’herbe haute comme ça, des marguerites, des boutons d’or, des coquelicots et des pissenlits, autant comme autant !

Quel âge avait-il ? cinquante ? soixante ? soixante-dix ? Il n’avait plus d’âge. Il parlait pour tous. Dans une heure il serait complètement bourré, collé dans sa merde et ses vomissures.

Aujourd’hui, y a plus que le béton qui pousse, et la ferraille. Ça bouffe tout. Mais je veux mourir là. C’est pour ça que je quitte pas la maison de Nanterre : ici je suis chez moi. Je suis né là, je mourrai là ! Les gosses disaient – il se tut – Oh, les gosses ! Les vieux avec les vieux, c’est normal, au fond. Quoique, il y a plein de jeunes, l’air de rien… N’empêche… Enfin, c’est fait, j’y suis j’y reste.

Ici, derrière chez vous, on est bien. Quand il fait beau, comme ça – ah, bientôt le printemps, on se paie un litre ou deux, et on vient, avec la grosse. On se couche là, et on regarde passer les voitures. Mais, au fait, ça vous gêne pas, qu’on se mette là ? Ah bon. Vaut mieux que ça

soit nous que les flics. Ils étaient souvent là aussi, eux, avant. Enfin, on les voit moins. Et puis on fait pas de mal, on boit le coup gentiment, et hop on rentre au bercail. On rentre un peu blindés, mais on se tient ! Y en a, faut voir ! C’est le car qui les ramène, farcis. C’est vrai qu’y a pas grande distraction.

Qui c’est celle-là ? Elle veut prendre une photo ? Ah, c’est votre dame ? Alors, on y va. En voilà une affaire. Marie-Louise, viens là ! Comment je me mets ? Attendez un peu, que j’arrête de rigoler. Ça y est, vas-y mignonne. Elle est mignonne, dites donc, votre dame. Vous nous en donnerez une, pas vrai, madame ? En couleur ? Oh, en couleur. On va voir ton pif en gros, Marie-Louise. Ah, ah, ah…

Tiens, jette t’en un, le frisé. Comment c’est ton petit nom ? Moi c’est Jules. Clément. Et elle ? Clémentine ! Sans blague ? Alors ça, dis donc, c’est quelque chose : Clément et Clémentine ! C’est bien. Si, si, c’est bien. Je tiens à le dire. Et les enfants ? Quoi ? Ils ont pas d’enfants, Marie-Louise. Eh ben tu vois, le frisé, ça manque, ça, oui, ça manque. Regarde ça, si c’est pas le Pérou : toi, ta petite femme – elle ressemble à une chanteuse que j’ai vue à la télé – dans ce pavillon, pénards, avec deux ou trois mouflets. Non ? La belle vie, quoi, Sans problème. Sans-problème ! D’ailleurs, je suis sûr qu’elle y pense, tiens, mate voir ce sourire. Elle pense qu’à ça. Enfin, ça viendra, je te fais confiance. Tu dois être un bon pointeur, hé ? Un putain de pointeur, hé hé ? Non, mais, voilà qu’elle rougit. Ah, merde, merde ! Tiens, bois un coup, mignonne. Oui, Marie-Louise, je les laisse tranquilles !..

Ils étaient restés saisis, dans le vieil album. Elle, le visage lourd et défait, mais un regard vert bien accroché, pendue à son bras ; lui, appuyé sur sa jambe gauche, le pied droit relevé sur la pointe. Et puis, quelques heures plus tard, couchés à demi l’un sur l’autre, déboutonnés, sans chaussures, ronflants. Ils avaient vainement essayé de se monter.

La Folie. Quinze ans. Il rêvait. Je n’aurais jamais cru vivre encore. Il avait toujours pensé ne plus revenir, lorsqu’il partait. En fait, c’était

peut-être là qu’il avait perdu Rimbaud : entre Nanterre et le Salvador. L’année où naissait la guérilla. L’année de sa première communion avec la mort. L’année lyrique, n’est-ce pas ?

Il avait horreur des lilas blancs fanés. Et l’arbre était là, sous ses yeux. Mais à droite poussait un jeune mélèze.

La Folie. La mort rampe sur les murs du petit pavillon. Le petit paradis, vous dis-je, pour un jeune couple étudiant et travaillant à mi- temps. Quelques lézardes déjà, prêtes à s’ouvrir, dont l’une découpait le mur arrière, jusque sous la fenêtre. Les pioches vont te crever, déjà elles te guettent. Et les bulls, des caterpillars encore, en rang serré, congrée de frelons. C’est l’Amérique US, la pieuvre verte, qui te mangera. Elle délègue de Washington la syphilis aux derniers indiens. N’es-tu pas un indien, Clem ? Va-t’en, va-t’en vite. Ils vont raser ta maison. Ils éclatent déjà le bois de ta porte.

Il se prépara un mescal. Les pies, dehors, étaient revenues, près des lilas.

Le pavillon tranchait sur le terrain vague, comme agrippé aux chardons, aux ronces, planté dans les cailloux, les bouteilles cassées, les boîtes de conserve. Le quartier avait été détruit pour la future autoroute – elle y était, maintenant, celle-là. Mais ça durait depuis dix ans, et ça traînait. Et le pavillon restait indemne, près de l’usine Bronzavia, seul, découpé dans la nuit. Des chats erraient, troués parfois par la vingt-deux des manouches. Il y avait trois caravanes à l’entrée du cimetière, plus loin. Des journaux jaunis s’empalaient au vent sur le grillage de rouille, autour du petit jardin en friche, derrière. Le pêcher y faisait des feuilles, à défaut des fruits, noisettes vertes dures comme des billes. Dans cette saison où l’herbe montait de terre par vagues, chiendent de brousse. Un pommier au bout du déclin suait laborieusement quelques prunes. Chaque printemps pourtant tirait des bourgeons des arbres.

Cinq printemps, Clémentine, à regarder s’épaissir les touffes d’orties sur les buttes du terrain vague, derrière le grillage, sur les

bidons d’huile, autour d’une poussette cassée, en toile bleue craquelée noircie par la pluie. Beaucoup de bouteilles, répandues, étaient piquées là, cul éclaté. Et les rats creusaient sous les murs, pour trouver le jambon du Morvan et les saucissons secs, les rigottes et les crottins. Une grande grille rouillée était à moitié enterrée. Celle qui fermait autrefois le pavillon, devant, au temps des fleurs de parterre. Où à présent se parquaient les voitures de l’usine.

Le printemps noyait l’horizon, comme toujours. Il se déployait, de toute sa violence, occupant l’espace. L’herbe gonflait, brutale, incendiaire, dans un long murmure persévérant, où se disait l’acharnement des racines. Quelques arbustes s’arrachaient au sol battu, et perchaient au ciel des îlots de verdure. Les buttes ridées muaient collines, jungle sans doute pour les petits manouches.

Ils se battaient à grands coups de poings, agressifs, les cheveux collés sur le front, l’œil dur, guettant la seconde où le pied peut frapper sec, en remontant, entre les jambes. J’ai gagné ! L’autre à terre, hurlant. Dans quelques années, il lui écraserait la tête du talon de ses bottes. Le plus vieux avait douze ou treize ans. Ils étaient une dizaine à régner sur le terrain, armés de gourdins et de couteaux. Ils saluaient Clément, depuis qu’il avait fait un carton d’une heure sur les bouteilles, au trente-huit, un après-midi.

Yang Tsu kata. Cette fois ils s’étaient tus, devant Moro concentré, talons joints, pieds légèrement écartés, mains ouvertes l’une sur l’autre, en protection des parties, yeux clos. Sur le blanc vêtement de la voie était brodé en bleu le sigle de la méthode, kyokushinkaï. Une école éprouvante et directe, axée sur le combat réel. Et Yang Tsu, l’un des katas qu’il préférait. Les katas, tables de multiplication et grammaire du karaté. Celui-ci était aérien, esthète, aussi net qu’un coup de sabre en travers du ciel.

Les petits manouches retenaient leur souffle, contre le grillage. Attaques rapides, sèches, en percussion. Blocages souples, en contraction interne : kime. Pieds, poings, et le cri, tous muscles vissés sur l’adversaire, soi-même, en fait. Mobilisation totale : le kiaï. L’éclatement de soi dans l’autre. Le cri du ventre. Car la pensée vient

du ventre, voyez-vous, elle s’en déloge, arrachée de cette chair de sang qui nous porte. Nos têtes ne sont que courants d’air. Shaolin. Yang Tsu, mille ans peut-être. L’éternel combat, en tête à tête avec la mort. Le seul. Ceci confirma le respect des manouches. Ils ne touchèrent jamais au pavillon.

Chaque matin le soleil trouait les ronces, et commençait son cercle. Depuis la fenêtre de la deuxième chambre, qui donnait aussi sur le jardin, on ne voyait plus les murs du cimetière. Juste une bande grise, rayant le vent frais des fins d’après-midi. Quelques hautes croix semblaient décalquées sur les énormes réservoirs de gaz, au loin, cinq cent mètres peut-être. Mais après mars elles s’effaçaient. Les pieds sur le rebord de la fenêtre, dans le vieux siège de deux cheveux habillé d’écossais, il lisait, rêvassait. Parfois des oiseaux plongeraient sur le pêcher. Il les sentait dans sa bouche, lui dévorer la langue, s’ébouriffer dans sa gorge. Et ce corbeau, pelé du cou, qui venait avec régularité, au coin de la cabane bétonnée, à porte verte, abritant les gogues – l’œil rond, incisif. Avec les taches rouges des coquelicots, incroyablement vivaces, dressés sur les pierres.

Le soir, l’usine, qui dominait le pavillon par un large flanc de briques marrons et grises, éclairait d’une lumière crue le silence du terrain vague. Une usine aviatrice, solide, de deux étages, sur cent mètres de profondeur, jusqu’à la chambre d’essai des tuyères, du côté du cimetière, qui grondait, ou miaulait, par périodes.

Le chien loup, de l’autre côté du mur, était un gardien enragé. Il aboyait la musique, une heure durant. Étrillé sans doute par ses morsures.

Pharoah Sanders. Saxophonales. Toutes fenêtres ouvertes, l’Égypte descendait, vierge nue, prendre un bain de nuit, les lèvres mélancoliques, avant le viol. Et le saxo brûlait d’alcool. Haute et basse Égypte, double femme, double rêve, limon bleu du Nil et désert de feu. Port Saïd, tu te souviens ? Et Khartoum. Pharoah. Il idolâtrait ces longs cris du free. Rage libre, et rut ; puis venait la fusion, douce comme la mort dans l’eau, au milieu des nuages. Oh, Karma, terrible noyade, qui l’arrachait au monde pour un bain brutal, jusqu’à ce que son corps diffuse l’Afrique, et l’Amérique noire. Il dansait dans sa

peau, la tête en bas. Et puis la paix venait, au matin. Jewels. Black Unity. Il pleurait, certaines nuits, fêlé brusquement par le râle du ténor. Il pleurait, comme avec Ray Charles, il y avait quinze ans, comme plus tard, avec Marley, à Kingstown, plus tard, beaucoup plus tard, après qu’il eu quitté Managua libérée, après, après…

There was a time, when peace was on the earth, and joy and happiness did reign. Each man, knew his worth. In my heart how I yearn for that spirit’ s return and I cry, as time flics, ooomm, ooomm…

Lui aussi il criait : ooomm, ooomm… Le bonheur ne se saisit qu’au vol, aussitôt ses plumes tombent, et la colombe redevient un piaf cachexique. Alors ? Vivre dans la musique et dans la mer, à boire. Clémentine mettrait les disques. Il rit. Ne la saccageait-il pas, la belle morvandelle ? Il n’y avait pas de miracle, pas d’amour, que du cul, et des animaux un peu cons. Il haïssait l’ordinaire. Cette planète est pourrie. Il allait néanmoins tenter d’y survivre, du moins, jusqu’à sa mort.

Et Shepp. Musique pour une femme noire. Saxo fait fusil. Les Panthers. La musique soixante-dix de Marx, disait Colonna. L’Art Ensemble. Et Ayler, Thornton, Sun Ra. Ils étaient fous d’un autre monde, eux aussi. C’est ça qui les tenait : penser qu’il y aurait autre chose ! Tous là réunis, ronde fin de siècle qui pilonnait l’histoire à coups de trombone, la cisaillait du ténor, la malaxait du baryton, lui crevait le ventre d’un éclat de trompette, l’endormait à l’agonie d’une guitare sèche, et lui cognait la tête, caisse et cymbales, jusqu’à la grande dernière méningite. Changer !

Changer ? Il n’y a plus de Panthers, plus de Fedayin, Sartre et Genet sont morts. Ooomm…

Les ouvriers garaient leurs voitures sur le vaste terre-plein. Dès fin avril ça pétanquait dur, même en soixante-huit, plutôt après le repas de midi. Les vacances approchaient, rupture imaginaire de la répétition, la répétition qui tuait la vie, usait les mecs les plus bandants, les plus belles femmes. Soigne ton désir, je te dis.

En face, les immeubles se faisaient toujours plus nombreux, ravageant par centaines de milliers de mètres carrés le Petit Nanterre. Quelques bâtisses anciennes, épuisées, restaient à genoux au milieu des hauts spectres dits collectifs. Demain, elles tomberaient. Pour d’autres spectres, massifs, enclos sur les petites familles et leur solitude. D’abord rutilants, peints de blanc, et joliment cadrés de bandes vertes et jaunes, les cubes, les tours, les longs gisants, au milieu d’une mer de fleurs et d’arbres, auraient survécu. Mais, bouffés par la grisaille, au fil des mois, léchés par les fumées, lézardés, zébrés par l’eau des gouttières, ils noirciraient doucement sur une terre morte. Grands ensembles, baptisés – oh ironie – Les Marguerites, les Pâquerettes, les Jonquilles. Fallait-il en rire ? C’était un autre terrain vague, même les flics se s’y risquaient plus, après dix heures du soir. La terreur régnait. Les rois de la rue reprenaient le pavé, pendant que les masses laborieuses ronflaient. Car ils étaient habités, de fond en comble, les grands ensembles. Des gens vivaient là, ils le tentaient du moins, repliés du front. Avec l’âge, ils se rabougrissaient, ils verdissaient, piqués de pustules rouges. Un peu comme les arbres du jardin, désormais sans fruits, confits dans leur peau. Grâce à leurs maîtres, monstres mais aussi limaces, systèmes agglutinés sur leurs trésors, nourris de ces forces qu’ils étiolaient à la mesure de leur soif. Le capitalisme avait fait l’Ouest et l’Est, n’oublions rien. En cinq siècles. Il faudrait du temps, beaucoup de temps, à nouveau des siècles, quoi, pour en sortir. Sortir de ces boîtes à hommes seuls, écoles, grands ensembles, hôpitaux, asiles, taules, familles. La famille, dernier refuge du héros TV français, fatigué par le boulot, fatigué par ses gosses, demeuré chez sa femme parce qu’elle est enfin sa mère, une mère efficace, qu’en plus il baise entre deux canettes. Et elle, sombrant dans la résignation. Mais enfin, nom de dieu !...

Il ne verrait rien de tout ça, Ducon, rien, il serait claquos, et même ces yeux, là, qui regardaient ce crayon écrire, seraient bouffés par les vers.

Bof, il vivrait aussi en boîte. Comment échapper à la broyeuse ? Fuir, mon coco. En RDA ? En Chine ? À Cuba ? Il ne savait plus. Il

était très simple d’en revenir là : se tuer, ou les tuer. Chaque jour il perdait de lui, il se perdait. Fric, tonnes de fric sans autre valeur que celle de leur règne, qu’il faudrait braquer, entasser et brûler, avec les monstres. La civilisation, comme la conscience, naît et grandit dans le fumier.

\*\*\*

Il y avait donc une plaine, une immense plaine, qui prenait derrière les immeubles, enfin, avant les immeubles. Il paraît que vers dix huit cent cinquante, il y avait des bois à La Défense. Petite Nanterre crève. Et toutes ces voitures, à présent, disant la tante. Tiens, là, elles passent juste où était la grille. Dans le jardin, devant, il y avait les roses – j’ai toujours aimé les roses, Clément. Et des iris, des magnolias, des rhododendrons. Nous faisions nos chrysanthèmes ! Et un énorme cerisier. C’était un jardin d’agrément, comme on dit. Ah, vous auriez dû voir ! Elle s’animait, après le Tokay d’Alsace, les joues rouges, striées de fines veinules arborescentes, les seins serrés dans la robe imprimée de fleurs bleues, couleur de ses yeux clairs. Elle, autrefois si mince, et pas épaisse, oh non ! Une chouette pépée, disait l’oncle, une pépée qui riait et roucoulait dans sa maison, son petit pavillon, ah, elle l’aimait bien ! Un vrai nid d’amour, Clémentine. Et le dimanche, nous dînions dans le jardin, devant, sous une petite tonnelle. Je l’ai regretté, ce pavillon. Heureusement que vous êtes arrivés. Sinon il serait resté comme ça, tout nu, tout vide. Oh, il y a dix ans qu’ils doivent le démolir. Je sais même pas si on la verra, cette autoroute. Enfin, nous ; vous, sûrement. Ça peut durer encore dix ans. Ah, pour exproprier, ils se posent là ! Mais après, après, hein ? L’État, c’est plus ça, disait l’oncle, un vieil anarcho-syndicaliste. L’État c’est plus nous du tout ; ils ont réussi à le reprendre. C’est la pompe à pognon des patrons.

Ils avaient trimé leur vie, elle serveuse, lui ajusteur ; puis l’épicerie buvette, au Petit Nanterre, devant le pavillon. Ils avaient gagné leur argent.

En attendant, profitez-en, les amoureux ! À deux pas de la faculté, de la gare. Et dans un an vous aurez le RER. Pour vous, c’est le rêve !

Là-haut sur les hauteurs ils construisaient la nouvelle préfecture, grand pylône blanc d’après soixante-huit, étalage orgueilleux

concentrant la peur de Guignol. Pour régenter Nanterre la rouge, ville ouvrière furieuse et mûre, grande gueule et seins rosières, et son université pesteuse, où dormaient d’autres paquebots de béton. Sans doute la voulaient-ils très très haute, pour que son ombre, avec le soleil, marquât toute la ville.

Elle s’allongea sur la table à tréteaux où tu écris, Moro ; sur les livres étalés sur les rayons de bois blanc qui te font face ; dans le dos de Clémentine, en symétrie, sur l’affiche du Che épinglée d’une rose depuis le huit octobre mille neuf cent soixante sept – Ah, le Che, la fringale d’une vie justifiée, intransigeante et rigoureuse, que ne pouvait plus proposer l’Occident ; et, derrière toi, elle couvrira de nuit le tract en trois couleurs de Pékin – l’envoi du premier satellite chinois

– et cette agressive production des beaux arts, toujours en mai, vaches rouges sur fond blanc, avec ces mots : seules les bêtes à cornes ont peur du rouge. Beaucoup de rouge, pas vrai ? Mais vous êtes un rouge, Clément Moro ?! Oui. Un rouge sang : Charonne, Saigon, Djakarta, Khartoum, Santiago, Atlanta. Et alors ?

Asservissements et tutelles, mille ans encore. Les murs du pavillon ne supporteraient pas cette étrangère lustrée et raide, pour le moins déplacée dans cette kermesse au blanc cass’. Ils allaient tomber par pans, par plaques. Regarde, le papier jaunissant se décollait par endroits, oh, presque rien, le temps, le temps, sourd à toute injonction, qui s’accumulait et s’installait. Le lino aussi cédait, autour du poêle à mazout, devant la cheminée. Graisseux et râpé à la fois, il se déchirait. Peut-on arrêter le temps, se recroqueviller sur soi-même, comme ce vieux lino, et se clore sur sa propre sécheresse ? Il y avait même une toile d’araignée, dans le coin gauche de la fenêtre, se souvint-il, qu’il refusait de balayer. Et cette poussière, fine, inaltérable, qui se glissait partout. Combien de mètres Moro en portait-il sur les épaules ? Le poids tombe d’un coup, vous savez, comme la nuit des Tropiques.

Il est temps de partir, Clémentine. Prends un sac seulement, pour la route. Sauvons-nous. Depuis toujours, il pensait ainsi à se sauver, se sauver, avec régularité, obstination. Se sauver, mais de quoi ? Je me sauve.

Je sais, s’aigrissait-il, j’ai la bougeotte, la danse de Saint-guy, je sais, et alors ? Je veux vivre, dans chaque pays du monde, avec toutes les femmes du monde, vivre mille vies peut-être. Il est temps de partir. Suis-moi aux îles de lune.

À moins que tu ne préfères t’enkyster en France, avec un mouflet dans le bidet, et une vie sereine en coucouple, criait-il, à moitié saoul ?! Suis-moi, ou reste.

Paranoïa multiple, pour ne pas détruire l’enfant qu’il fut, lui, dans l’œil d’une seule femme.

Les fleurs de la tapisserie dans leur chambre fanaient. Cinq ans dans les yeux de Clémentine, également, dans ces deux rides élégantes, en coin. Étaient-ils morts ? N’étaient-ils plus que ces centaines de milliers d’ombres qu’ils avaient été, montages de silhouettes qui les escortaient désormais comme un vaisseau de fantômes, portraits tressant une galerie invisible emportée par le temps.

La porte de la chambre était fendue. Un coup de poing de boit sans soif, rageur. Un jet rapide et fouetté explosant les phalanges sur la planche, poing cailloux. Le craquement, tête cassée par le menton, éclatée jusqu’au cœur du cerveau. Cri. Coup de nuit, rageur, ou désespéré ? Qui frappais-tu alors ? Elle, ta femme dite légitime ? Ou toi-même ? Fureur malade de ce corps perdu en mer.

Il haïssait Clémentine, parfois, lorsque le mariage lui serrait la gorge, lorsque l’institution lui poignait les couilles, collier de nylon souple et dur – qui tenait la laisse ? Le couple n’est qu’un double refuge, un château de solitude une fragile alliance contre le suicide, le meurtre, la folie. Il avait toujours hurlé son horreur du mariage, adolescent alors trahi par Goethe, Byron, et même Breton, qui avaient vécu – ils avaient vécu ! le mariage, la famille, les gosses, ah, merde, merde, merde !

Et comble, il s’était marié, comme tous, au retour de la colo, alcoolique, pisseux, dans l’horreur d’une folie qu’il voulait littéraire mais qui lui prenait la vie par rafales entières. Oh, marions-nous ! Il était glacé, au fond du lit, si près de la mort folle qu’il la touchait, suant et creusé de lassitude, de honte, de surprise, réalisant brutalement ce que plonger en soi-même signifiait vraiment. Alcool, et fusil dans la bouche. Il se faisait peur. Dis oui, sauve-moi, maman !

Tu te souviens cancrelat bavard, petite créature ? Rampe dans ta merde ! Allez, vis, vis, vis !

Avait-il changé ? À cheval sur sa chaise, il écrivait, dissertations, notes de lectures, lettres à Antonin, où se mêlaient Hegel, Althusser, Ioury, Burroughs, Dada, et Marx, épicentre de la construction. Longues polémiques autour du PC, qui avait encaissé une masse de gauchos, à partir de soixante-dix. Après avoir sarcasmé longtemps, Moro s’était arraché à l’anarchie et à son culte de l’autodéfense pour prendre une carte. Un esthète chez les Stals, il y en avait plus depuis Maïakovski, non ? Mais enfin, voyez-vous, c’était une grande époque, de débats, d’engagements, de possibilités, de passions. Changer, changer vraiment ! Vraiment ?! Gifles incessantes, où la réalité avançait masquée. Pourtant, ils rêvaient encore, à voix haute. Que leur restait-il aujourd’hui ? La gauche est passée. Les chiens aboient. La France rumine. Tout va redevenir comme avant. Quinze ans de rien, ça fait beaucoup. El Salvador, Managua, des noms sur une carte, au plus. Qui s’en souciait ? Qu’ils les tuent tous, après tout. Nous dînons sur les cadavres.

Ils avaient tout hypothéqué, l’amour, l’art, l’imagination, la langue.

Il devrait se taire. Ils n’acceptaient que les bouffons ou les esclaves dans cette pièce. Alors Moro parlait sur le papier, devant ses livres, ces centaines de livres, et une photo de Ferré. Logorrhéique coupable, des heures, des nuits durant, il parlait, il se parlait.

Il s’était mis depuis peu à la sculpture au rasoir sur mousse synthétique, et la maison était envahie d’arbres déchirés, de trous béants, d’entrelacs sexistes qui grimpaient au plafond.

Viens baiser, belle hirondelle. Ils n’avaient plus ces relations intenses, révulsantes, d’autrefois, après la colo, ces heures de lit à se

faire jouir dans l’autre. Plein de banquets de candeur ravagée, il marchait alors dans la nuit d’hiver, vers sa maison, son corps, saoul perdu, pour y soigner ses croûtes, ses plaies, et couler du sperme entre ses jambes – elle le disait garder parfois trois jours. Avec elle, il avait commencé de vivre autre chose que la peur.

Et la vie déposait sa lie. Cordes de graisse, sur ses fesses, sur ce ventre lourd de beaujolais, d’œufs en meurette, de pot-au-feu. Manger, boire, ça occupait. Gonfler, dans un premier mouvement, rassure. Reprenez-en, Clément. Et le petit dernier pour faire glisser tout ça. Gros comme une vache imbibée de vin, il porterait son ventre, un jour, mission délicate. C’était chaque fois pareil : la quotidienneté le rendait dingue, âcre et boulimique. Pour exister, il exigeait d’être au moins bousculé, surpris, sinon retourné et ravi, au sens propre.

Un jour, il eût un malaise en laçant ses chaussures. Du coup, il reprit le sport, et cette fois-ci choisit le karaté. En fait, il y vint par ses lectures Zen : Suzuki, Watts, et les grands beatniks – salut à toi Kerouac. Il s’y donna sans trêve. Il y découvrit le sens du combat, et put ainsi vomir un peu de sa civilisation sur le tapis. Spectacle archaïque, rituel où la destruction structurait la relation humaine, et, paradoxe, dans le plus grand calme.

Évidemment, dit Clémentine, du karaté ! C’est tout toi, ça ! Et la douceur, la tendresse, les caresses ? Tu ne peux pas sortir de cette violence, Clem, de ta violence, non ?

À seize ans, il l’avait prise de force, sur le plancher de sa chambre.

Oui, peut-être, petite fille, peut-être, mais j’ai peur que le silence gagne mon corps ; j’ai peur qu’il se taise à jamais ; j’ai vu des cafards me courir sur les couilles, je les sens me fouiller l’anus ; je veux le jouir, le souffrir, le troubler, le casser, ce corps ; je veux me violer et me savoir, à grands coups s’il le faut ; je veux le faire parler, qu’il parle, enfin ! Je dois le faire, Clémentine, c’est une école, la violence, une école. Je crois que je m’y dois, à présent. Je voudrais faire un pas sur ma route, aller au plus près. J’en ai besoin, te dis-je !

Il en avait besoin, certainement. Un travail sur ses limites, étroites.

Autre soixante-huiterie, il avait décrété sortir du couple, avec de grands discours avant-gardistes et provocants, qu’il tenait de préférence à ceux qu’il rencontrait et à leurs femmes. Il mettait la même ardeur à prêcher le passage à l’acte qu’à conférencer le rapport

Hegel-Spinoza, c’est-à-dire justement la question des limites et du jeu de l’absolu ; en somme, la même. Et, donc, il s’en coinçait une, ici ou là ; chez elle ; derrière la fac, ou même dans les toilettes du hall ; dans le pavillon parfois, mais Clémentine n’aimait pas.

Du moment qu’une femme le suce, tout homme croit un instant qu’il est dieu, pas vrai, Clem ?

Soudain, il vociférait, s’agitait, arpentait la pièce, l’insultait, claquait une bouteille contre le mur, blême. Jamais rasé, les cheveux moutonnants sur la tête, le regard dur, mâchoires bloquées, les lunettes tombées au bout du nez, il s’encolérait pour un rien. Il vivrait sans béquille, des rencontres, des amours brefs, et basta ! Que faisons-nous là, Clémentine ? Devenaient-ils un couple ?!

Pourtant, ils avaient bien démarré, comme toujours, le feu au cul – Tu te souviens, enfermés dans les toilettes de la station service de Saint-Paul-de-Vence, nous avions oublié, à baiser soudain, et l’autre qui tapait sur la porte, la voiture au milieu de la piste ?

Désormais, il était lourd, sur elle, et il suait pour glisser sa liqueur.

Elle l’avait tiré de l’alcool, avec l’aval de sa mère. Une réussite. Il se remit à ses études, en psycho, après avoir tiré au sort entre philo, socio, psycho. Il brilla. Forcément, c’était en savoir un peu plus, ou se tuer.

Clémentine, longue flammèche gracile courant sur les plages de Saint-Aygulf, nue, les cheveux jusqu’aux reins, avant que tu ne la renverses sur le sable, et la plantes.

À l’époque, il était pompiste chez Esso.

Dans quelques semaines, quelques mois tout au plus, les caterpillars écraseraient le pavillon. Murs effondrés, radiateurs arrachés, tuyaux éclatés, jets d’eau vite étouffés. Il ne resterait rien. Clémentine appréciait à demi cette échéance, conspiration sans doute pour les tirer de leur quiétude, car elle se trouvait bien dans le pavillon, et puis la vie somme toute était douce.

Mais les machines étaient en eux, elle le savait bien, sifflantes, ronronnantes, crachotantes, menaçantes, intarissables ; escadrilles de mâchoires, elles vrombissaient lourdement. Et lui ne parlait plus que du Salvador, ce petit bout de terre loin là-bas, en Amérique Centrale. El Salvador, pays petit Poucet sur la carte : mythe, ou fable ? Crois-tu

vraiment que nous irons, Clem, demandait-elle, les yeux craintifs ? Et elle y songeait souvent, la journée, puis le soir en s’endormant, tard. Mais oui, nous irons, lui répondait-il ; c’était vital. Il prétendait qu’il lui poussait des racines sous les pieds, des ronces aux articulations. Elle sentait alors son souffle changer imperceptiblement. Elle avait un peu peur.

Il avait le vertige dans les yeux, les oreilles. L’océan de nouveau le baignait, comme il y avait longtemps Les Comores, buissons piqués de maisons blanches sur une eau intensément bleue.

Tu verras ! L’océan. Cette terrible plénitude qui vous investit, vous ébranle, et vous couche dans les vagues.

Il avait encore la Mer rouge dans les yeux, après Ismaëlia, chaudron brûlant d’un lourd vert saigné de filets rouges, cerclé de rocs gris abrupts et de déserts en flammes. Une redoutable extase, le début de la sérénité. Et là-bas, Clément ? Il y a la mer des Caraïbes, petite fermière, l’une des plus belles du monde.

Elle avait promis le frigo à son dernier amant, un pion du lycée Chaptal. Le hippy fonctionnaire, ironisait Clem. C’était un beau cow- boy scolarisé, croisement de Trotski et de Clint Eastwood, à cheveux longs, chapeau, et sac en bandoulière, avec de grands yeux sombres. Agressifs, exhibitionnistes, lui et Moro rivalisaient dans les assemblées politiques et syndicales du lycée. Ça s’était terminé comme ça, un soir de cuite pavillonnaire, il se l’était faite sous les yeux mêmes d’un Moro débordé par son adversaire devant Marx. Ils s’étaient mis à baiser sans retenue, juste après que Moro eût réaffirmé la nécessité d’une liberté sexuelle fon-da-men-tale ! Ah, les cons !

Ça lui fit drôle, tout de même, de les entendre gémir, jouir, et bramer ainsi à deux pas. Moro avait terminé la nuit en tentant de le sauter lui, mais Cardin avait fui autour de la chambre, en bermuda à fleurs. Ah, ah, il ne riait qu’à demi ! Et en plus elle lui donnait le frigo ! Merde. Il n’y avait plus de morale.

Ils n’avaient pas grand-chose, les meubles étaient à l’oncle et à la tante ; un poêle, les rayons de la bibli, ce frigo, quelques couverts,

deux verres en plastique, les draps. Moro avait toujours préconisé la plus totale mobilité.

Il faut vivre sur le départ, jour après nuit, ergotait-il, sa casquette de marin relevée en arrière. Elle n’insistait plus, mais elle en avait un brin marre de son numéro. L’achat d’une chambre à coucher marquait selon lui le seuil de la reddition ; après, c’était la salle à manger, le salon, la chambre des enfants, les peintures à refaire, et toutes ces conneries. Cinq tonnes de meubles, pendus au cou, en pendentif. Baisse la tête, c’est lourd. Il caricaturait tout. Et, de plus, disait-il, c’est cher, donc tu t’endettes, tu achètes à crédit, à crédit, tu imagines, jamais ! Et, ma petite Cline, c’est quoi qui vous arrivait alors : vous étiez fait comme un rat dans vos meubles, parce que, comment vouliez-vous déménager, avec ces tonnes de bois, ferraille, plastique, vaisselle, fringues, et en plus ceux qui allaient avec ? Sans compter le crédit, qui vous suivait jusqu’en enfer. Ce sont des chaînes, Cline, qui nous pèsent dans la tête et nous ligotent les neurones. Maintenant, c’est leur dernier truc, ils nous plombent la tête, les scellés et tout, le moindre pavillon se coltine des bagages en béton, sa TV, la vidéo, et une vie en leasing ! Je te dis, Cline, tiens bon ! Pompidou, Giscard, Mitterrand, on s’en fout, filons.

El Salvador, reprenait-il en baissant la voix, c’est grand comme un mouchoir, et c’est de la couleur du café fraîchement torréfié. Nous vivrons dans un mouchoir planté de bananiers, d’orangers, couvert de buissons d’oranges et de plantes à café, vautrés dans le sable du Pacifique – parce qu’il y a les Caraïbes, et de l’autre côté le Pacifique, ma grande : la mer du soleil et des orages, et l’océan des tumultes. Nous grillerons debout, arbres à café. Montons la voilure, filons. Vamos, mi negrita, vamos.

Elle plissait ses yeux châtaigne, relevait une frange de son front, et finissait par sourire. Il la poussait contre le mur, près de l’évier, ouvrait son pantalon. Viens voir si j’y suis. Elle avait de belles jambes, la même, se disait-il immanquablement, la relevant par les cuisses une fois encore, pour la poser sur la bite. Et, de surcroît, je m’entraîne !

Université d’El Salvador. Six mois plus tôt, ils ne savaient pas si El Salvador était en Afrique, en Amérique du Sud, sur une île hispanique, ou encore ?! Une rencontre fortuite, avec un français collant une salvadorienne cuivrée. Ils traînaient à la fac. La Universidad – la U, disait-on – cherchait des professeurs de pédagogie. Des licenciados. Ils l’étaient. Pourquoi pas vous, avec vos titres en psycho et sciences de l’éducation ? Ah, bon ; ils n’y avaient jamais songé. Échanges courtois de lettres. Muy estimados señor y señora Moro. Ils firent un stage intensif de dix semaines à Besançon pour apprendre l’espagnol, en plein été, juste le temps d’essayer les vins du Jura, et de remonter sur Paris équipés pour un coq au vin jaune.

Yannick, Marthe, Gégé, Colonna, les doigts trempés dans la sauce, claquaient de la langue, les yeux écarquillés. Moro enregistrait ses disques « essentiels » sur cassette, en même temps. Il s’était payé un costar en jersey et un chouette Sanyo avec sa dernière prime, un mois de soirées comme garde du corps de Johnny au Palais des sports, dans le spectacle avec Polnareff, alors, qui était de leur club de karaté. Il tartinait dans la sauce, et filait voir dans la chambre si tout marchait. Tout le Free y passait, et Ray Charles, James Brown, Manitas, Ferré, Morelli, Genet, Céline. Coq aux morilles et Château Chalon, une folie ! Mais ils ne partaient pas au Salvador toutes les semaines.

Tiens, vous avez vu la devise de l’université, là-bas ? Hacia la libertad por la cultura. Il exhibait une lettre à en-tête, y posant le doigt. Vers la liberté par la culture. Vous entendez ça, c’est pas rien, non ?

Il leva Marthe de table, la fit danser quelques tours, l’embrassa dans le cou – je te dis pas, toi, tiens-toi bien. Tout recommence, mes amis ! Trois petits tours, et puis s’en vont !

Le soir là ils burent une dizaine de bouteilles de Morgon, et se finirent au fromage blanc à la crème, à la lyonnaise. Le petit dernier dura jusqu’à l’aube. Puis Moro fit un carton sur la vieille poussette abandonnée, baisa Clémentine, sans plus d’ailleurs savoir si c’était elle ou Marthe, ou les deux, et s’endormit avec une bouteille de prune dans les bras, une prune spécialement faite pour eux par le père de Clémentine, bouilleur de crû.

\*\*\*\*

Les vieux, ils étaient partout, dès les premiers soleils ; allongés le long du grillage ; étalés en grappes ; appuyés sur un coude, dans la poussière, sur de maigres bandes d’herbe, sur les trottoirs, dans toutes les rues alentour ; assis sur les bordures ; adossés aux murs ; couchés ronflants, en travers des pas de porte, au fond des bistrots, dans les épiceries arabes. Ils pissaient sur les poubelles, dégueulaient leur bière, leur rouge, infects et chauds, dans les caniveaux. Par centaines, les hommes taillés en drap bleu, les femmes coiffées du béret grenat, ils se répandaient dans le Petit Nanterre. Vous verriez ça à Neuilly, ou au Vésinet, mon prince ? Allez, installez-vous, Nanterre la vieille vous conchie sa chanson. Et, savez-vous, encore mieux, c’est la préfecture et la ville de Paris qui nous organisent ça, cet abattoir de classe. Banlieue mille fois violée. Rien n’y manquait : le silo des petits bleus, les bidonvilles, des foyers immigrés où l’on dormait par tranches. Mettez-moi tout ça dans la cour de l’Élysée, pour voir. Nous manquons d’idées, Moro, ces temps, tiens, un camping caravaning avec huit cents clodos bourrés place de l’Étoile, hein ? Déconne pas, Colonna, et vise ça.

Ils étaient là, les vieux, seuls et ivres, trébuchant dans les rues, glissant dans les flaques d’eau de boue, s’assommant contre les murs, s’accouplant, grotesques et grandioses, et se dandinant l’un sur l’autre, visages bouffis, violacés, rotant, se laissant aller debout. Lorsqu’ils tombaient, ils restaient là, en boule, des heures, et les flics finissaient par les ramasser en fourgon.

Il n’y a plus de misère en France, pas vrai ? Imaginez votre père, votre mère, perdus dans cette foire, chiant sur leurs chaussures, debout ? Vous concevez ça, cette finesse du siècle ?

La grosse bête capitalo, grabataire, garde la santé de ses tumeurs.

Ils étaient en bord de Seine, où ils couraient chaque jour, sinistres semailles. Ils tenaient les chemins, les pontons, les berges, ils dormaient, ils rêvaient – Moro l’espérait, ils contemplaient les péniches, qui fendaient une eau noire et mousseuse brassée de détritus. La Seine est morte, disait la tante, elle est morte depuis longtemps,

j’étais encore vierge ! Et elle riait.

L’hiver, je vais vous dire, trois, quatre, jusqu’à cinq fois par jour, le corbillard mordait les pavés ; les roues du carrosse grinçaient, et, il s’entendait de loin, cher ami, ce chuintement, cet irritant crissement, continu, ponctué par un cliquetis régulier. Une minute, une minute, interminable, et les deux chevaux apparaissaient dans le rectangle de la fenêtre, et puis la carriole, et tous les vieux trottinant, derrière, qui s’enterraient à chaque fois. Ils allaient ensemble jusqu’à leur cimetière, une, deux, cinq fois par jour, de préférence l’après-midi, visages et silhouettes bleues ralenties par le froid. Enterrons-nous, enterrons-nous dans le bois, fredonnait Moro.

Il y avait toujours un vieux près du cocher. Parfois, Moro cherchait sur les masques collés au corbillard qui serait le prochain, et serait raide enfin, serein, quelques heures avant de pourrir, dans la boîte, une boîte de bois blanc. Celui qui, comme lui un jour, crèverait de tout son corps un cercueil empuanti par les vers.

Un jour d’hiver, il y eut sept passages. Chemins de croix sans dieu, avec ces yeux, désespérés, perdus, qu’il fixait là, de sa fenêtre ; une sorte de mélodie shakespearienne, bruit de casseroles percées couvertes de chiffons, et flûte à peine audible au ras du vent. Ils fermaient le cercle élémentaire, naître, vivre, mourir.

Ils n’avaient plus le temps de penser, ou, enfin, ça ne comptait plus. Penser ne compterait plus, d’ailleurs, la médiation humaine ne compterait plus ; là, c’était l’animal qui comptait. Que ne venait donc le préfet mettre son cul là-dedans, vivre un peu de cette convivialité, en cellules, en rangs, en ordre ; et puis en désordre, le dimanche. Moro se serait proposé comme guide du château. Il les connaissait, Jules et Marie-Louise, Antoine, Tonin, et leurs satrapes. En fait ils avaient peut-être peur, les princes. Après tout, ils étaient deux mille.

Imaginez ça, la préfecture attaquée par deux mille vieux, hargneux, fous furieux, heureux de leur dernière lubie ! Mais ils n’étaient plus du même monde, déjà.

Dans quelques années, il n’y aurait plus d’arbres, plus de buissons,

plus de terre, la Seine acheminerait une confiture de rats crevés, il y aurait une immense poubelle de vieux, avec un crématoire, ce serait plus propre, il faut être propre, les ricains nous l’ont dit. Il ne s’agira plus de bêtement mourir, simplement, sans commentaire ; il faudra que ce soit, mais après coup, préparé, ou disons arrangé.

Il était vieux parfois, soixante, quatre-vingts ans, il ne savait plus, il était là, crucifié sur le cercueil, haine et amour, la gorge sèche devant sa bouteille de poèmes, avec ce froid crépusculaire au bas du dos, inquiétant.

N’avez-vous jamais pensé vous replier sur vous-même, vous enfermer la tête dans les jambes, et puis rouler dans un trou, où il y aurait une fin ? Intensément vide, le cœur battant à peine ? Allez, dites-le ! C’est ça la mort. Il faut l’apprendre. Même si elle vient les mains gantées.

\*\*\*\*

Les flics, eux aussi, se parquèrent là, sardinés dans les cars bleus, pendant plus de trois ans, par journées entières. CRS ou gendarmes mobiles stockés par dizaines devant le pavillon. Lorsque Moro rentrait à midi du lycée, ils étaient là. Ils campaient et vivaient dans leurs cars, ils les voyait, à hauteur de sa table de travail, tout près, manger, boire, taper le carton, des journées durant, visages fermés, sous la pluie, en plein soleil, parfois une douzaine d’heures. Il y avait ce blondinet aux cheveux courts qui rêvait contre sa vitre. Il rêvait ! Comment n’aurait- il pas haï l’étudiant à cheveux longs qui parasitait la culture et lui crachait à la gueule en le traitant de facho ? Il venait de Bretagne, de Lorraine, du Languedoc. Il gagnait sa vie, dit-on – il n’y a pas de sots métiers. Moro pensait quelquefois qu’il n’avait pas plus – sinon moins

– d’avenir qu’eux, après tout. Il se vivait un instant dans ces cars, guetter la camionnette grise de la cantine, qui n’arrivait guère avant treize heures ; ou encore à monter la garde devant la porte de ce grand frisé – ah, quelle allure celui-là !

Alors que la nuit se glissait entre les immeubles et descendait sur le terre-plein sec criblé de cailloux blancs, devant l’usine.

Là-bas, le soleil chavirait sur l’université, crème violine où se

noyait le grand bâtiment administratif, en haut duquel se tenait l’impériale salle du conseil, là où ils firent une irruption primitive, groupé comme une horde, le vingt-deux mars de cette année sacrée. Comment leur expliquer ça ? Comment comprendre ça ? À force de les avoir là, Moro finit par les chercher parmi les autres, le blondinet, un gros moustachu, un petit arabe nerveux, plus ou moins machinalement.

Il devait souvent fendre la foule des képis, passer derrière les cars, contourner les sentinelles, qui parfois semblaient garder sa porte, pour atteindre le pavillon. Au début ils le regardaient drôlement. Puis ils s’habituèrent. De temps à autre ils fouillaient les sacs, les voitures. Ils s’empêtraient dans les doguis mouillés. Les sigles japonais étaient de vrais passeports. Ils n’insistaient pas. Pourtant, Jean-Claude, troisième dan de l’équipe de France, avait tout un arsenal dans sa Porsche : un nunchaku, des saïs, des couteaux de jet, et un katana. Le lundi ils prenaient leur temps, entrecôtes ou andouillettes, au Beaujo, à la santé des flics. Tiens, tu as vu, Jean-Claude, le blond-là, il a une ancre de marine sur l’avant-bras. Il l’avait peut-être croisé à Fréjus, Toulon, Marseille, Diego ! Il démarrait. La légion. Les commandos.

Claude se mettait à parler du karaté. Il avait commencé avec Setrouk, Blooming, et en avait gardé le style dans ses cours : combats libres, dès la porte du dojo franchie. Les six premiers mois, Moro eut les tibias noirs ou violets, divers hématomes musculaires, des veines éclatées, avec régularité. Ils s’entraînaient à la japonaise, sans arrêt, cinq cent coups de pied droit, cinq cent coups de poing, allers-retours une heure durant sur le tapis, dix combats. Un jour, il avait mis cinq minutes à traverser les flics, tellement il avait mal aux jambes des lowkicks de son dernier combat, avec Heintz, qui était épisodiquement de la fête.

Pierre Heintz, ce bel Aryen d’Occident, t’en souvient-il, qui devait s’écraser aux commandes de son Piper, dans l’Estérel, plus tard. Toi et Marx, et lui, la première fois, dans sa chambre universitaire, cachant subrepticement *Mein Kampf* sous une photo de Mishima ?

Complexités. Avant, il eut rompu sur le champ. Mais il se sentait

las. Il ne haïssait pas les flics. Il ne le haïrait pas davantage. La patience lui venait, drôle de fleur dans l’estomac. Quelquefois, il en vomissait. Et Jean-Claude racontait son camp en Hollande, avec Blooming, et Pierre riait. Lorsqu’il était là, ils évitaient la politique, d’un commun accord.

Les Arts Martiaux prenaient une place de plus en plus importante dans leur vie. Clémentine désormais s’était intégrée au Club. Il fut vite ceinture marron, et prépara la noire. C’était ça ou l’enfer. Vous savez, on ne dit pas hara-kiri, mais plus joliment seppuku, racontait Pierre, en décrivant avec minutie la mort de Mishima. Et Moro aimait ça.

\*\*\*\*

Mais ça ne le décollait pas du vin, et il descendait aussi souvent à la cave, à la cueillette des bouteilles concentrées là, quelque trois cents, Morgon, Brouilly, Village, du Vosne Romanée, du Chambertin, du Pouilly Fumé ; avec les jambons du Morvan salés à Imphy par le père de Clémentine, les saucissons d’Arleuf, qui transpiraient à partir d’avril, et les rigottes de Loire. Pour des soirées folles, ces nuits sphériques où les cerveaux, la pensée, pulsaient à hauteur du ventre, au chaud entre les jambes, nuits de fournaises et nuits de glaciations, à boire jusqu’à ce que flotte le corps et que la peau semble buvard empoisonné, à boire à en perdre les sens. Invasion du vin, délire prédateur centrés sur eux-mêmes, ils fuyaient dans la danse des bouteilles, qu’ils bouchaient en groupe comme ils buvaient, cérémonies initiatiques où ils se coagulaient les uns aux autres, bercés par l’ivresse fœtale qui les gagnait. Avec Gégé surtout, ils burent à crever, à se tuer, hallucinés, malades de leur vacance.

En ces chutes verticales, Clémentine était ancre et corde, elle était ce fanal vers lequel Moro rampait, se cognant aux murs, haletant, suant.

Un soir il revenait boueux, sale et puant, tombé dans un fossé en allant se faire une voisine, une prof de musique éprise de piano qui lui ouvrait sa porte la nuit.

Un autre il rentrait déchiré, un œil au beurre noir, soufflant comme

un phoque.

Pour grimper sur le lit, près d’elle – Oh, Cline, où suis-je ?

Gros cafard, il rampait sur le lino, avec les yeux qui coulaient sur les joues – pleure, pleure, la bête. Et les derniers symptômes de sa misérable vie, des couilles qui lui pendaient sur les cuisses, et une bite raide comme un pylône par où il s’éjaculait chez les autres, Clémentine, Mireille, Catherine, Françoise, jambes écartées sur des vagins insondables, jouissances brutales en miroir, à répandre du sperme brûlant dans chacun de leur trou. Un opéra du désir voué tout entier aux femmes, sous la menace de mort.

Ils étaient pions, pour payer leurs études, lui à Paris, elle à Nanterre. Ils terminaient une maîtrise. Elle avait commencé très jeune. Son père, un paysan du haut Morvan dévoré par les Schneider, travaillait aux aciéries d’Imphy, Creusot Loire, où son fils l’avait rejoint ; il en gardait une main écrasée par les machines, et pour le même salaire, puisqu’ils s’étaient payés le luxe alors de le déclasser. Peut-être en héritait-elle cette obstination quelque peu farouche, ouvrière, jusque dans ce silence ironique et ferme qu’elle opposait à ses accès hystériques. Marions-nous, Cline. Elle l’avait emmené par la main jusqu’à l’université de Nanterre, abandonnant des études scientifiques – elle visait médecine, pour ne pas le laisser seul, pour l’assister. Il tira au sort : Psycho, puis Sciences de l’Éducation.

Et d’un coup, il explose : lisant jour et nuit, réussissant tous les examens avec les plus hautes mentions, passant sa fureur de mort dans le savoir, il retrouvait des certitudes.

Clémentine, emportée par le vent, s’accrochait au char. Es-tu là, Cline ? Alors, allons-y, Râ, Râ, fouette cocher, Râ, Râ ; ils parcoururent ensemble et au galop, avec un succès commun, les quatre ans d’étude, et même un peu plus. Vous savez, disait l’un de leurs profs, vous devriez peut-être ne pas suivre les mêmes cours en même temps, Clémentine, vous tenir à distance ; Clément tient beaucoup de place, ici déjà, alors quand on vit avec lui, je me demande ! Elle souriait, haussait les épaules. En deuxième année, il avait prévu cent quatre-vingt dix questions d’examen, auxquelles il avait répondu par avance. Râ, Râ !.. Nous sommes liés, pour le meilleur et pour le pire,

murmurait-elle de sa voix fluette, les lèvres entrouvertes en quartiers de mandarine. Le pire en effet, au début, lorsqu’il débarqua de Madagascar, avec ses cinq romans, son cran d’arrêt, et ses cuites

« totales ». Le meilleur ? Peut-être parfois un sourire, une petite histoire ; ou un tango dansé dans la cuisine, un samedi matin.

Il veut que nous partions pour l’Amérique Centrale, à présent, vous saviez ?

Clémentine était également militante syndicale, et elle avait le RPR sur le dos, dans son lycée. Elle rentrait certains soirs à bout de nerfs, et Moro fut souvent à deux doigts de monter en tabasser quelques-uns, car les autres tenaient la direction, et ne respectaient rien, affichages, délégations, mandats… Le proviseur lui avait intelligemment suggéré de s’occuper de son cul ; un demi vieillard, sénile et installé. Clémentine, sincère toujours, sans duplicité.

Où es-tu ? Elle téléphonait encore, là maintenant, quinze ans après, de Perpignan, loin des syndicats, des partis, dans une dérive propre, après ce siècle d’aventures : allo, Clem, comment vas-tu ? Son enfant grandissait. Il est insupportable, tu sais !

Lui vécut les affres des lycées parisiens. Chaptal, le lycée de Breton – il en avait retrouvé des copies –, s’enflamma de soixante-huit à soixante-douze de discussions interminables, d’empoignades furieuses, de grèves et de manifestations, où les surveillants généraux, censeur, proviseur, voire les profs, étaient fantasmés comme les responsables de l’armée ennemie, et où la cour de récréation, le hall d’entrée, les escaliers, devenaient l’Austerlitz du petit-bourgeois. Ah, quelle belle guerre de paroisse ! Les Trotskos, pas moins de trois tendances, animées par de jeunes missionnaires révélés. Les Maos, déjà spontex, intégristes de surcroît. Les ordres noirs, gangrène puissante, Occident, Jeune Nation, puis Ordre Nouveau. Le PC, discret et superbement amusé. La baston prise pour la lutte des classes. Croisades d’adolescence, pour la plupart de ces demi-sels. Avec soudain la vraie violence, la tête défoncée par une barre de fer, ou la grenade à tir tendu dans l’œil de Deshayes.

Vous les voyez, aujourd’hui, ces dindons en cravates, ils ont tout

oublié. Nous ne sommes qu’une poignée à tenir, oh seulement quelques-uns.

Donnez-moi mille hommes et je prends le pouvoir, gueulait Moro au meilleur moment, sous l’œil goguenard de Cardin qui laissait entendre qu’il ne dépasserait pas le bistrot du boulevard des Batignolles.

Moro était dans le vertige de la lutte armée, il relisait Guevara, Malaparte, prêchait la grande révolte organisée – organique, et organisée ! Dès soixante-sept, il braillait la chute des oligarchies sociales et culturelles, le raz-de-marée qui noierait le monde, de New York à Moscou. Il venait de publier un premier roman écrit à dix-neuf ans, lorsque démarra le vingt-deux mars, à Nanterre, après Berlin, et Dutschke, qu’il avait découvert l’été soixante-sept.

Et pourtant, il fut le premier surpris, le premier sur le cul, cavalant les rues derrière ce mouvement de révolte printanière qui ébranlait le système, le coursant sans trêve, rageur et fasciné, sans jamais pouvoir vraiment y adhérer, cassé par la dérision de la réalité. Suffisait-il de couper les arbres du boulevard Saint-Michel, de brûler les voitures, de jouer à la corrida devant le Panthéon ? Il rêva un temps d’une vraie guerre, et se rapprocha de groupes qui préconisaient des agressions armées, des dynamitages, des attentats spectaculaires. Mais il y avait toujours un ou deux connards friqués qui le débectaient, et il se tirait. Il savait ce qu’ils deviendraient, plus tard, il en était sûr !

Quelques-uns pourtant avaient l’épine au cœur, et le couteau en travers de la gorge, comme lui.

Certains se sont suicidés, d’autres ont plongé dans la défonce, d’autres encore se sont tus, du fond de l’Ardèche ou des Basses-Alpes, comme Clémentine, occupés à leur retour agricole.

Françoise avait fini en soixante-treize, à Katmandou ; droguée à mort, la petite prolote aux longues tresses ne s’était jamais remise de sa révolution.

Ouragan sans lendemain, il le savait, oh lassitude, écoutant l’Internationale, que passaient et repassaient les ouvriers de Bronzavia, le soir, pendant l’occupation de l’usine.

De plus en plus seul, méprisant à demi le mouvement étudiant, il se rapprocha des ouvriers cégétistes du centre EDF tout proche, où ils avaient des cousins concierges. Pastis et PC. Le jour où l’état-major du vingt-deux mars fit jeter hors d’un amphi une délégation communiste, il prit sa carte. Six mois plus tard, il faisait l’école Fédérale. Un an après, il pendait à l’école de Moscou.

C’était donc la belle époque du PC, qui dura jusqu’en soixante- seize soixante-dix huit, après l’arrivée en masse des gauchos de mai, à la Fédé de Paris, de plus, où régnait, irait-on jusqu’à dire, une certaine non directivité critique.

Sans doute était-ce ça la conscience de classe : disséminée par l’histoire, apparemment dissoute dans la moelle épinière d’une société libéraliste, égoïste, et implosive, elle se condensait brutalement et déterminait des générations. En fait, leurs deux familles étaient dans la mouvance socialo communiste, comme ils dirent, plus tard, les autres. Alors, conscience et filiation, la fille de l’OS et le fils du facteur résonnaient de la terrible marche forcée qui leur permettrait d’être universitaires.

À damner les petits profs mâconnais qui dès la sixième pour certains, haïrent l’intelligence provocante de Moro, et tentèrent de le pénétrer de l’idée que telle n’était pas sa place, malgré les résultats. Bras d’honneur, petits mecs ! Là aussi, une ou deux lumières dans la nuit d’encre. Il avait même été défendu par deux enseignants communistes, responsables locaux, lorsqu’ils l’avaient renvoyé du lycée, à trois mois du deuxième bac. Mais aussi par un vieux libertaire, et par le proviseur, qui lui voyait un grand avenir d’écrivain, ou d’historien, allez donc !

Oui, Cline, nous sommes un maillon, il ne faut rien perdre du passé, tout garder avec nous, nous portons un siècle de révolution.

Elle, la petite fille d’origine modeste, la bonne élève, studieuse et disciplinée ; elle aurait peut être été médecin s’il n’y avait eu cette intrusion dans sa vie. Elle avait pris sa carte un mois avant lui. Puis ce fut Marthe. Et Gégé. Et la moitié des pions du lycée Chaptal, alors que la cellule atteignait cinquante personnes. Jamais j’ai vu ça ici, disait Colonna.

La politique, c’est bien, il y a eu Mai et tout ça, maintenant faudrait arrêter, c’est trop ! Chaque chose à sa place, Clément, tu verras, t’en reviendras avant que ça me reprenne, je te le dis ! L’oncle se remontait de rares cheveux sur le crâne, qu’il avait enfoncé sur le côté gauche, d’un bombardement d’Hispano à Bois Colombes en quarante-deux. Et puis, c’est le bordel, tout le monde tire à hue et à dia. Ah, en trente- six, il y avait de la discipline ! Un ouvrier qui se respecte aime l’ordre et les choses bien faites, Clément, scandait-il, ses yeux bleus cardés sur les siens, en chemise écossaise et bleu de chauffe.

Alors, évidemment, l’oncle et la tante n’aimaient pas trop les bougnoules qui avaient envahi le petit Nanterre, dans les années cinquante soixante, du moins ceux qui tenaient les files devant la sécurité sociale, rue de la République ; ceux qui vivaient sur le dos de l’ouvrier français ; dans ce nid de crabes qu’était le bidonville, cinq cent mères plus loin, en face du bar tabac ; juste avant la sécu, justement, vous voyez ? Nanterre la Folie avait en effet son bidonville, bourbier à la moindre pluie, village de briques, de terre séchées, le plus souvent de planches, de lino, de plastique, montage fragile de baraques multicolores, hétéroclites, grouillant de centaines de familles espagnoles, portugaises, maghrébines – arabes, on dit ! Des familles nombreuses, bien entendu !

Les bébés dormaient sur des cartons, sur des bouts de nylon collés, les gosses s’enroulaient dans des nattes et des couvertures, les adultes se fermaient un coin, s’ils le pouvaient.

Il y avait une petite boucherie clandestine, pustulence de mouches à la bonne saison, et une sorte de bistrot bazar où on trafiquait de tout, sous la direction d’un libanais qui arrivait de l’extérieur en Mercedes

Benz.

Le linge s’étalait en travers des cahutes, pendaisons bigarrées, et des femmes aux lourds jupons gonflant leurs robes longues allaient et venaient, jaunes, vertes, raies blanches et grises, ou pois bleus.

Les gamins circulaient en groupe, parmi des vieux en djellaba.

Les ordures s’entassaient le long de la rue de la République, puanteur insistante courue par les rats.

Ce qui paraissait incroyable et vous laissait sidéré, alors qu’il n’y avait qu’un point d’eau, c’était la propreté des gens, en général, et puis, le dimanche, ces chemises blanches, ces costumes, ces robes, qui émaillaient les alentours ; le rire des femmes ; les vieux arabes, errants, la moustache raide et cuivrée, pensifs ; les plus jeunes agités par le domino, au couscous du pont.

Ils vivaient solidaires, élevant tant bien que mal des enfants déjà ratés par l’école qui fourniraient avec d’autres des HLM la petite armée délinquante qui terroriserait Nanterre deux mille. À l’époque, cathos et maos s’en donnaient à cœur joie, évangélisant les incrédules et dénonçant la municipalité marxiste stalinienne avec une étonnante opiniâtreté.

Ah, illusion où se nichent tous les idéalismes, la politique nous désosse et nous mange, puis nous livre au doute, et à l’impuissance. Seul celui qui n’attend rien peut encore espérer.

Moi, disait Lucien, un jeune métallo, sais-tu Clément, je t’y foutrais tous ces bougnoules dans un bateau, je t’emmènerais ça au large de Marseille, et retour à l’envoyeur, où je fais sauter les bondes. Oui, oui, carrément ! Et je dis tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Je parle d’or, tu sais.

Il était aussi communiste, mais il avait été poujadiste ; et de nos jours il devait se faire tirer par Le Pen.

En même temps que les permanences policières s’estompaient, ils édifiaient derrière l’université la grande cité des gardes mobiles, qui désormais seraient sur place. Ainsi ils poursuivaient leur contrôle, leur quadrillage, et leur mise en scène à quatre figures : les vieux, les étudiants, les bougnoules, les flics, sans même alors comprendre qu’ils mastiquaient du plastic ; car ils préparaient une ville sauvage.

Assez, hisse le grand foc, et cap sur l’Amérique du Centre, fous le

camp avant la débâcle, l’émeute, avant qu’ils ne rasent tout au napalm, tirons-nous, Cline. Cette France n’est plus la mienne.

\*\*\*\*

Ils avaient acheté une grosse malle rouge au BHV. Un peu de linge, quelque musique, et des livres, des gros, des petits, des dizaines de livres, tous in-dis-pen-sa-bles ! Un Français sur deux ne lirait jamais. France de merde, c’est ça ta culture : une masse de cons en couches ? Enfin, les livres, il en aurait emporté deux mille. Et des dossiers, des chemises, des crayons, des taille-crayons, des gommes, même du papier, une ramette – Tu penses, disait Colonna, ils n’ont pas de papier, à la Universidad de la Cultura, sûrement pas ! Michaux, Tzara, Rimbaud, bon d’accord, ça change pas, ils avaient déjà fait quelques dizaines de milliers de kilomètres. Mais que faire sans *Le Pirate* de Byron ; sans *Les Fleurs du mal* ; sans Politzer ; sans *Matérialisme et empiriocriticisme*, de Lénine ? En douce, il glissait sous un dossier un livre de plus. Il venait de recevoir *Les Chants de l’ensemble*, de Joseph Reis, poète parisien émigré dans les gorges du Verdon, où ils s’étaient rencontrés au cœur d’un village abandonné, écrivant. Et puis le premier livre de pédagogie de Moro paraîtrait prochainement chez Maspero. Et mes livres de karaté ?

Pourquoi pars-tu, Moro ? Je pars habiter la lumière, au milieu des

Comanches, congelez-moi de la culture, surtout, s’il en reste.

Finalement, ils évacuèrent tout dans le grenier de l’oncle et de la tante, à Sartrouville, les armes bien enveloppées et cachées au fond d’une caisse.

Il écrivait depuis trois semaines sur un nouveau cahier vert à spirales. Des notes de voyage.

« Nous referons du monde un prodigieux poème, quoi qu’il en coûte ; car la terre s’est pourvue d’un blé agressif, à tête blonde et brune et rousse aussi.

Elle en pousse les tiges comme elle porte l’histoire, toute santé puissante.

Ils sont par millions montés du sol, têtes armées d’intelligence, et bruissent au vent, mélopées et sarabandes.

Ils secouent des chevelures de vikings, du pays Noir aux Asies

rudes, des Espagnes aux Europes. Et leurs yeux durs, granges à certitude, fixent l’horizon : bientôt, bientôt, bientôt !

Il pleura du sang de rose rouge encore, cette nuit : Révolution !

Le blé, vert et dur, s’est mis à marcher ; et gronde la foule immense armée : libérons-nous ! Désormais, ils jettent à la mer les trônes de leurs pères, et culbutent les princes, le moindre prince, jusqu’au dernier banquier.

Plus jamais les hivers de faim froide ; nous aurons des forêts dans le ventre des femmes ; et nous pourrons danser le long des digues, enfin, sans risquer la tempête.

Têtes blondes et brunes et rousses aussi, têtes armées d’intelligence… »

Il regarda le petit cahier, délavé, écorné, presque blanchi par le temps. Il y avait là ses poèmes du Salvador, et ses projets de roman. Il soupira. La nuit tombait. Le mélèze bougeait imperceptiblement, solitaire. Il regroupa les photos. Il était parti au Salvador avec cette question, à la fois zen et politique : qu’est-ce que la voie ; qu’il adressait au destin ; et à présent, il en connaissait la lapidaire réponse : ce que tu fais de ta vie.

Ce que tu fais de ta vie ! Alléluia Machine. Je m’en vais, voyez- vous, il est temps. Je ne veux plus vous voir.

# Escalon Party

Alors, j’achèterai un Boeing 747 au surplus américain du quartier, et j’en ferai un château, pour toi et moi. J’y aurai deux salons de velours blancs, une chambre ronde rouge, et un théâtre en boule. Nous y circulerons sur des tapis volants. Ce sera mon paquebot des airs, cette lourde maison. Et nous filerons, rayant le ciel la nuit, buvant du Veuve Clicquot rosé, dans des coupes fragiles. Nous vivrons dans un oiseau au ventre protecteur, immense, énorme. 747. À côté de quoi tous les autres semblent mouches. Ruche et monstre.

* Vous avez les factures de votre radio ?
* Comment ? Ah, oui. Oui, bien sûr.

Elle était plutôt jolie, la quarantaine sans doute, et deux lèvres charnues, l’employée des douanes. Elle n’épargnait aucun recoin des valises. Ah, les valises ! L’avion, raté à l’escale de Guatemala. Orco au bar, dégustant du rhum blanc, puis du café, enfin du Café, et noir, dense, lourd de terre, soleil et chair. Clémentine contemplant, éperdue, les tissages indiens : robes, ponchos, hamacs, jetés en travers du grand hall de transit.

* Les passagers du vol… priés… départ.

Les poteries, imitations, mais qu’importe, de vases et masques mayas. Les petites poupées de tissu, rudimentaires, et désarmantes de beauté, couples paysans à charge de bois, d’eau, d’enfants, rouges et jaunes, et bleues, oscillantes sur leur support

contreplaqué, avec ces yeux de fil noir. Les cuirs travaillés…

* Remettez-moi donc un rhum blanc ; mais oui, de celui-là, sur votre droite.

Canne à sucre. Rhum blanc. Tananarive, t’en souviens-t-il, Orco ? Un litre de rhum blanc par jour. Ta période blanche, non. Tu réécrivais, entre deux semaines de cellule militaire, tes romans, et puis étudiais la philosophie allemande. Appelé, dans l’infanterie de marine. Ils faillirent te briser, te détruire, t’anéantir. L’armée. Tana. La colo. Soenirana, quartier fou, où tu dérivais, seul, la nuit.

Frank Wright et son orchestre traversaient le hall, alors qu’il cherchait Clémentine. Trois semaines auparavant, ils étaient à la Mutualité, pour le concert free en faveur des Black Panthers, avec l’Art Ensemble et Clifford Thornton. Ils effectuaient une tournée en Amérique Centrale. Eux aussi.

* Dernier appel… immédiat…

Ils se croisèrent dans le couloir, l’un courant après l’autre, essoufflés. L’avion était parti, depuis cinq minutes. Ils durent prendre le suivant, trois quarts d’heure plus tard ; avec valises, imperméables et parapluie, envolés sans eux. Et ils étaient attendus à San Salvador.

* Et ces livres, là, de quoi s’agit-il ?
* Les livres ? Pues… psychanalyse… poésie… pédagogie…
* Vous êtes professeur ?
* Oui.
* Vous venez travailler à l’université ?
* Euh… oui… oui.
* Alors, soyez les bienvenus.

Les bagages étaient à San Salvador. Alors qu’Orco les croyait partis pour Panama, ou… allez savoir. Il sourit à la salvadorienne. Deux agents de la guardia faisaient les cents pas, devant la baie vitrée.

* Pardon, vous ne seriez pas Clément Orco ?
* Clément Or-co ?
* Oui, sans doute… Vous venez travailler à l’université, en Sciences de l’éducation ?

Les Marin. Sortis tout droit d’un film publicitaire : prenez vos vacances en Amérique Centrale. Blonds, bronzés, de blanc vêtus, souriants, sympathiques. Il enseignait, depuis un an, dans le département de langues vivantes de l’université. Coopérant militaire.

Elle l’avait rejoint avec leur fils. Pensant obtenir un poste d’institutrice à l’Alliance Française. Elle posait pour des firmes commerciales salvadoriennes. Oh, vous verrez, le pays est agréable. Ici, on a le temps pour tout. Ah bon.

* Ah, vous voilà enfin !

Autre diable bronzé, surgi de la boîte. Tête ronde et cheveux courts. Visage au profil indien. Tennis, short et polo blancs.

* Je m’appelle Paulin. Dépêchons-nous, le directeur du département de Sciences de l’éducation nous attend. Oui, votre directeur. Je vous dirai, en passant, que c’est la première fois qu’un directeur se déplace à l’aéroport, pour accueillir des coopérants. Oh, mais oui, c’est que vous êtes non seulement attendus, mais désirés. Depuis le temps que durent toutes ces tractations administratives. Nous, nous finissions par ne plus y croire. Les Orco ! Un mythe. Ou presque un mythe, déjà. Ceux dont on parle toujours, mais qu’on ne voit jamais.

Paulin. La trentaine. Professeur de philosophie à l’université. Arrivé jusqu’ici par la route, en touriste, comme beaucoup d’autres enseignants étrangers. Depuis Mexico. Il était resté là. Il revenait du Cambodge. Rongé lui aussi par le voyage, et les civilisations anciennes. Grand amateur d’art dit primitif, et précolombien. Tout autant que de philosophie médiévale.

Orco se demanda pourquoi il avait cru bon de mettre ce fichu costume en jersey, cette chemise et cette cravate, alors que… il suait depuis Miami. Quelle idée ! Quant à Clémentine, ses yeux baignaient de nuages. Un rêve ?

* Allons, venez, que je vous présente. Holà, licenciado Castro Carda, holà, je les tiens !
* Ah ! Enfin, les voilà. Grâce à Dieu !

Il joignit les mains, se mit à rire. Puis s’inclina, cérémonieux, et se présenta. Leurs échanges mutuels de lettres duraient depuis six mois. Il portait un costume, lui, nota Orco, gris classique. Mais il avait ôté sa cravate. Orco fit sauter la sienne.

* Bienvenue au Redemptor !

Deux porteurs avaient saisi les valises, devançant les autres. Le premier, pieds nus, portait un pantalon jadis beige, noir par plaques, déchiré à hauteur des poches latérales et fermé par une ficelle ; une

chemisette blanche à carreaux bleus, rafistolée d’une pièce, autre bleu, à l’aisselle gauche ; un chapeau souffreteux, gris. Le second, nus pieds dans des chaussures noires râpées, était en jean et maillot vert ; d’un vert agressif, frappé de deux mots, dont ils eurent tôt fait d’avoir la signification : Arriba Molina. Molina… le colonel Alfredo Armando Molina, candidat du Parti National, aux toutes proches élections présidentielles. Armandito : le petit Armand. El Payaso, le clown, comme le dénommaient les mille et une blagues populaires, les chistes. Déjà le coffre était refermé. Castro Carda leur donna un colon. Ils saluèrent. Les Morin avaient disparu. La nuit tombait, vertigineuse, cette nuit tropicale toujours étonnante, qui voile l’horizon d’un seul jet d’encre, lourde et brutale. Ils s’installèrent dans l’Opel, derrière Paulin. El Salvador. San Salvador, la capitale. Ils y étaient. Nous y sommes. Vous y êtes. Était-ce le rhum blanc et les poupées de Guatemala ? Ils ne réalisaient pas vraiment. Castro Carda démarra. Orco se remit à transpirer.

* J’espère que vous vous plairez ici. Dès lundi, à l’université, nous

nous occuperons de toutes les formalités. Vous arrivez, savez-vous, en pleine campagne électorale, alors ne vous étonnez pas si les gens sont un peu énervés. Oh, mais, rien de terrible.

* Et vous arrivez, par-dessus le marché, le jour même de notre soirée française. Enfin, de la soirée que les coopérants organisent. Oh, à l’université nous ne sommes que quatre. Mais il y a d’autres français, qui tiennent des magasins, des supermarchés, des petites entreprises, environ deux cents. La colonie française vient juste derrière la colonie allemande, en importance. Oui, il y a beaucoup d’Allemands en Amérique Centrale aussi. Ils sont très implantés, dans le commerce et la petite industrie, tout comme les Français d’ailleurs.

Un tronçon d’autoroute raccordait l’aéroport d’Uopango à l’avenue de l’indépendance, dans le bas de la ville. Six kilomètres, qu’ils parcoururent dans le vrombissement forcé de la vieille voiture. La circulation était assez dense, par cette nuit chaude de février, âcre nuit de saison sèche. Des Volkswagen. Des Toyota. Des Datsun. Rachel Marin travaillait de temps à autre pour le concessionnaire salvadorien de Datsun : une belle blonde, toute blanche, pour vendre des voitures, japonaises, à des petits-bourgeois métis. L’image même de la référence coloniale : imitez donc les civilisés, métèques ! Fabriquer

des voitures centroaméricaines ? Pour quoi faire ? Aux classes dominantes les grosses cylindrées yankees. À la petite bourgeoisie les cylindrées européennes. Et de toutes manières, mon cher, ni Ford, ni la General Motors, ni Volkswagen, ne laisseront s’implanter une industrie automobile. En attendant, pour vous Pepino, Giuseppe et Antonina, Rachel Marin, vous savez, la francesa, a choisi Datsun. Souriez !

San Redemptor était une ville faite de trous, ravines, bosses et fractures, ramassée entre collines et volcans. Les lumières, têtes d’épingles papillonnantes, grimpaient les moindres hauteurs, dégringolaient les effondrements ; nuit peuplée, multiple, comme dressée, mais souterraine en fait, autour de l’agglomération.

* Il y a d’excellentes piscines. Et puis l’océan n’est qu’à trente kilomètres. On peut faire du tennis et du cheval. Pour ma part, ce sont le tennis et la natation qui m’occupent. Il y a pas mal de salles de cinéma. Oh une bonne vingtaine. Et nous avons de très bons films par les USA, dès leur sortie ou presque. Tenez, nous avions *Macadam cow-boy* en même temps que Paris.
* C’est un pays de soleil, amigos. Et un pays où la culture française est éternelle, de tout temps, de toutes époques. Ah, la France, la France de la liberté. Libertad, Egalidad, Fraternidad. Ah, Francia !

Cette putasserie historique dont abusaient nos gouverneurs. La France terre d’asile, mère de la liberté : 1789, Hugo, Jules Ferry. Jusqu’à Sartre. Il y a longtemps que la Révolution s’est changée en garden-party, Castro Carda. La France, aujourd’hui, c’est tout cul tout chemise avec Franco, Papadopoulos, Caetano. Ah, la conscience occidentale, conscience marchande. La France, depuis Pompidou, n’est plus qu’un bazar de gros. Bourgeoise à péter ses costumes. Elle marche vers un siècle sans lumière. Vous savez, ils en ont fait un clandé, Castro Carda.

Orco étouffa un ricanement. Castro Carda poursuivait son éloge de la France. Robespierre. Jaurès. Conduisant d’une main, il gesticulait de l’autre, les yeux perdus au devant de la voiture. Et Pétain, Massu ? Oh, pardon ! Invraisemblables hispano-américains, exprimant avec une totale sincérité l’histoire latine, le geste collé au discours. Rencontre de la sentence et de la fatalité. Mais discours plus retenu, plus tragique que démonstratif en fait.

L’emphase authentique. Du temps où les mots étaient un drame. Orco se remémora le drapeau centroaméricain : Océan Pacifique, ou mer Caraïbes, sur fond de volcans ; frappé au milieu du bonnet phrygien. Alors que l’isthme était ravagé sans trêve par les dictatures ; aux mains, une fois sur deux, des pires pantins galonnés. Liberté, ma colombe, ils ont fait de toi, du même coup, une belle pute.

L’autoroute plongeait sous un tunnel dont l’entrée était tendue d’une immense banderole blanche, imprimée de vert : Arriba Molina. Cette fois il figurait, l’œil dur, vu de trois-quarts, le képi massif. Un portrait de deux mètres sur deux, accroché sur l’arche centrale du tunnel. Cher colonel. Orco sentit qu’il lui était familier : Molina l’universel.

Par l’avenue de l’indépendance, ils débouchèrent brutalement dans les quartiers populaires du centre ville. Une foule agitée, en chemisettes et robes imprimées, roulait par vagues le long des trottoirs. Il y avait la queue devant un cinéma : Maciste gladiateur de Sparte. Une charrette de bois traînée par un vieillard pieds nus coupa l’avenue. Près d’un arbre, un homme dormait les bras en croix sur le sol, le chapeau renversé devant lui. Marchands de glace, derrière leur carriole bleue ou rose. Des enfants, la boîte de cireur sous le bras, en bandoulière, arpentaient les terrasses de café, l’esplanade, les trottoirs. D’autres guettaient les automobilistes, devant les cinémas. À hauteur de la rue de Concepcion, ils durent bifurquer. Il y avait un embouteillage. Ils purent ainsi, à travers les ruelles tortueuses du centre, entrevoir au passage les meilleurs bordels de la ville : pas très chers, leur expliqua Paulin, nuit garantie, et café ou thé le matin ; elles sont très gentilles ; plus bas, il n’y a que des claques bon marché. Les filles, derrière les fenêtres, sur le pas des portes, comme à Hambourg en somme. La prostitution est universelle, mon cher, essentielle. On se blase de tout, non ?

* Mais, au fait, vous pourriez dormir dans un de ces hôtels du

centre, pour cette nuit. Car ils ne sont pas chers.

* Vous croyez ?... Pourquoi pas.

Paulin donna quelques indications à Castro Carda. Ils gagnèrent un hôtel de large porche, hall carrelé noir et blanc, aux murs peints d’un vert criard. Un bananier était planté juste au milieu du hall. Mais il n’y

avait pas d’eau dans les chambres. Clémentine fit la moue. Orco n’insista pas.

Ils échouèrent dans un motel climatisé, sur le haut d’Escalon, quartier résidentiel. Il y avait de l’eau, bien sûr, cette fois, chaude et froide, et des robinets dorés plantés dans la faïence rose. Et de nouveau les grosses poupées nord-américaines, et leurs époux. Il n’y manquait pas même la piscine, qui brillait de lumière, avec la ville à ses pieds. Il y avait bien sûr mieux encore : l’Hôtel International, de la chaîne Sheraton ou Hilton, quelle différence, cent mètres plus haut, imposant, provocant. L’hôtel le plus haut de San Salvador, repaire des affairistes, techniciens spéciaux, vedettes et délégués yankees. Mais les chambres faisaient un minimum de trente dollars. Ils trouvaient déjà exorbitants les dix dollars du motel. Oh, vous savez leur dit-on un jour, à Port-au-Prince il y a des motels de grand luxe où vous dormez dans l’ébène et le plaqué or pour cent dollars la nuit. Que deviendraient les Caraïbes sans le tourisme, mon vieux ?

Paulin habitait quelques centaines de mètres plus bas. Avec deux autres coopérants ils avaient décidé de se regrouper et de vivre à plusieurs. La fête avait lieu chez eux. Il devait passer les prendre vers vingt-et-une heures. Castro Carda les avait quittés, une fois installés, leur fixant rendez-vous le lundi à l’université. Clémentine était fatiguée. Mais elle insista pour qu’ils se rendent à cette soirée car elle savait bien qu’il en mourait d’envie, lui. Elle appréhendait confusément cette nouvelle période de leur vie. Boirait-il toujours autant ? À New York, le beaujolais village. À Guatemala le rhum blanc. Et ce soir ? À peine débarqués, il fallait donc que le manège se remette à tourner ? Paris, quitté sous les cascades de Morgon. Maintenant, San Salvador : encore et toujours la Fête. Ou ce qui en tenait lieu. Et puis, lundi il y aurait l’université. Il faudrait parler à des universitaires, eux qui n’avaient jamais enseigné, eux les petits étudiants nanterriens. Parler en universitaire. Elle qui avait en horreur les discours. Et de plus il faudrait parler espagnol alors qu’ils avaient six semaines de pratique, de pratique, enfin six semaines de langue…, de langue… Encore une de ses combines à lui. Soudain, elle eu la gorge sèche et succomba : mal de tête. Mourir.

* Clem, je sais pas si je vais y aller finalement. Je suis pas très bien. Vas-y seul.
* Oh, non. Si tu ne viens pas je-n’y-vais-pas, là !
* Bon, bon. J’irai.

Elle était pourtant très fatiguée. Ou plutôt submergée de lassitude. Il lui faisait parfois l’effet d’un enfant, d’un enfant gâté. Elle s’allongea sur le lit.

* Dis, Clem, qu’est-ce qu’on va leur dire, à l’université, lundi ?
* Comment ça ? Mais… n’importe quoi ! C’est ça : n’importe quoi. N’oublie pas que nous bénéficions d’un préjugé économique adéquat : nous sommes, non mais, des représentants des sociétés développées. Par conséquent nous sommes ipso facto développés nous aussi. C’est comme ça que n’importe quel petit blanc fin con peut devenir civilisateur. Profitez-en donc une petite fois, chère amie. Et puis ce sont les Américains qui payent le BID, alors !

Un hydrolat lacrymal lave les cieux verts chou. La coopération, voyez-vous, c’est le développement du sous-développement. Ah, ah, quelle formule ! Et quelle gaîté ce soir. Casquette de moire, quéquette d’ivoire. Bien sûr, la sous-alimentation. Oui, la famine. Mais qu’y pouvons-nous, à titre personnel ? Oui, tragique ce monde moderne, construit sur ses contradictions ! Ah, le destin ! Madame établit un piano dans les Alpes. Comment, comment, mais la poésie Monsieur, vous prendrez bien un scotch. Maintenant, je puis dire que l’art est une sottise.

C’était une vaste maison blanche, de tout au plus dix ans, construite avec goût et sensibilité, pensée dans ses moindres détails ; à la fois délicatement équilibrée et parfaitement fonctionnelle. L’architecte en était japonais, comme d’ailleurs l’indiquait le toit, dont la forme imprimait à la bâtisse l’allure d’une pagode à tuiles rouges. La porte de bois sculpté s’ouvrait sur un court escalier de pierres, accédant au palier en surplomb des pièces de séjour. Les chambres étaient toutes en retrait de la partie centrale, à niveau du palier, autour d’une antichambre au sol carrelé de rouge. Deux marches coulaient de ce palier sur une plateforme à ciel ouvert creusée d’une vasque de granit. Puis deux autres mettaient à niveau du séjour, vaste pièce de plain-pied sur un jardin anglais, par vingt mètres de baies vitrées. Un judicieux système de cloisons de papier peint, jaune mat, à fines armatures de bois, la divisait à hauteur d’homme en salle à manger,

salon, séjour, avec un couloir latéral à gauche de la plateforme, où se trouvait le téléphone, dans une niche murale.

La conception même, sur trois niveaux, conférait une qualité particulière au moindre déplacement, à la plus quotidienne des activités un rythme. La cuisine était marginale, sur le flanc droit, derrière une porte saloon. Elle donnait sur la garage du sous-sol, la buanderie, et la chambre, souterraine, de la bonne. Les vingt mètres carrés de la plateforme offraient une sorte de position centrale, couvrant les cloisons jaunes, sobres, les murs blancs, ce carrelage rouge, et derrière la baie le manteau de verdure et quelques buissons de roses.

Lorsqu’ils franchirent le seuil, ils en restèrent ébahis. Comme une claque d’insolence en pleine figure. La lumière, par une série de points structuraux : entrée palier, téléphone, bar dans le salon, contre la baie au ras du sol, dans le coin droit du jardin, enjolivait encore cette beauté coloniale. Clémentine en fut séduite, et sidérée.

Il y avait foule, déjà. Une ronde d’une dizaine de personnes tournait sur la musique de *Hair*. Des couples bavardaient, jusque dans le jardin.

Deux grandes bonbonnes de verre, pleines de punch, reposaient sur un support articulé, dans la vasque vide. Des bruits de voix, et des rires, parvenaient des chambres. Il y avait du vent sur les roses.

Paulin les présenta rapidement puis leur servit à boire. Orco démarra un double bourbon et s’installa sur un divan beige semé de coussins. Clémentine dansa bientôt, sollicitée par Géo : autre coopérant militaire, sec et noueux, le visage en lame de couteau, barbu, le ricanement facile. Il leur commenta la soirée, par épisodes. Orco observait, songeur, ne s’animant guère qu’aux violences des Stones, ou de Joe Cocker qu’il dansait comme un kata : ballet du hara, coïncidence, énergie, rareté.

Les Marin, limpides. Rachel avait la tête lourde. Gilles buvait de l’eau gazeuse. Le punch, il est vrai, était hautement toxique. Annette, institutrice précipitée professeur de langue française à l’université, rigolarde et solide, attifée d’une invraisemblable perruque blonde, courait comme une folle des uns aux autres, tournait, cabriolait, et de rire, le cou tendu, la tête en arrière, et de rire. Elle vivait là avec

Paulin, et Géo, également professeur de français à l’université. Elle avait, surtout, cru vivre avec Géo. Laetitia, la jeune salvadorienne au corps mince et souple, en robe longue rouge, exigeait criarde « La Copa », danse du pays. Grands yeux noirs, toute de gracilité métisse. Paulin prétendait l’épouser. Son troisième mariage déjà. Le premier se disloqua à Pnom-Pen. Le second finit à San Redemptor. Oh, vous savez, les couples ne supportent pas le voyage. Géo ironisait. Ses propres parents, tués en voiture en Afrique. Raoul, l’agronome de l’Algodonera, la coopérative cotonnière, ivre, réclamait une omelette à Annette. Dans quelques jours, Isabeau, sa femme, le rejoindrait depuis Londres. Isabeau : aristocrate anglaise demi ruinée, élevée entre une nurse et un psychiatre. Leur deuxième séjour ici. Raoul était dans le même avion que vous, depuis New York. Mais oui, je vous ai remarqués à Miami.

Dans le jardin, Julie, seule française au monde, eh oui, à enseigner à l’université la langue indienne nahuatl, langue maya du sud du Mexique, du Guatemala et de quelques villages frontaliers salvadoriens, passionnée d’histoire indienne, paludique depuis le Sénégal. Elle vivait avec un jeune poète du pays, Jésus. Avec elle, Bessie, ethnologue nord-américaine en voyage d’étude.

Un éclat de rire énorme coupa la musique. Eddy : Hollandais de quarante-cinq ans, marié à Elmina la chilienne, grisonnant, le rire trop haut. Ils avaient fui le Chili de l’unité populaire. Ils faisaient du melon, sur la frontière hondurienne : ah, les fins de mois difficiles ! Mais la main-d’œuvre ne coûtait pas cher, hé hé ! Elmina : elle-même de père allemand, de mère chilienne, belle femme sud-américaine, mais tailladée, tout comme lui, de rides, le front miné d’amertume. Cette frustration profonde dans les yeux : était-ce l’échec de la libre entreprise, le ratage commercial ? Allende exagère, disait-elle, avec son accent suave, en un français de tradition familiale, le peuple n’était pas si malheureux, mais non, mais non. Ils avortaient leur mythe : l’illusion de puissance qui fait le maître, et l’esclave du même coup. Ils avaient quitté le Chili lorsqu’il avait fallu augmenter les ouvriers de leur exploitation agricole, car ils s’essayaient déjà, mais à plus grande échelle, avec Frei c’était plus facile, au melon. Le père d’Elmina était resté aux commandes de sa petite usine. Mais, disait- elle, ils sont dans la misère. Ils n’ont rien à manger. Sa mère,

naturalmente, participa à la fameuse marche des bourgeoises vides, euh, des casseroles vides, olas vacias. Dire que maintenant les ouvriers agricoles réclament un salaire minimum, ici aussi, au Salvador ! Bah, nous irons ailleurs, au Brésil tiens, ou au Paraguay…

Eddy était connu dans la colonie française pour son rire fabuleux, ses melons innommables, et sa passion des voitures. Lui, il tournait des films publicitaires pour Mercédes. L’homme d’aujourd’hui, dans la voiture d’aujourd’hui. Anda, Eddy, anda. Combien de milliers étaient-ils, à travers l’Amérique du Sud, ou l’Afrique, à courir ainsi les fantômes des conquêtes coloniales. Faire fortune, quitte à ce que l’indigène en crève. Faire fortune, c’est-à-dire se partager, s’arracher quelques-unes des parcelles laissées en pâture par les monopoles yankees, européens, japonais, ouest-allemands… Picorez, tout petits, vous êtes morts vivants ; vous puez la peur et la connerie, tueurs intermédiaires.

Oh, ils ne sont pas méchants. À titre individuel ils sont presque tous charmants, n’est-ce pas ?

Julie pleurait, doucement, dans un rocking-chair, au fond du jardin. Bessie lui essuyait les joues, chuchotantes. Raoul avait disparu dans la cuisine. Viva El Salvador, cria Laetitia, les bras en l’air, et viva los salvadoreños, viva ! Et Abajo los franceses, A-ba-jo ! Elle est ivre, dit Paulin. Eddy riait, la gueule grande ouverte, se tapant sur les cuisses, pinçant Elmina près de lui.

Il y avait aussi le couple Strauss. Dans la hiérarchie commerciale locale, ils occupaient l’étage au-dessus, cher Eddy. Ancien architecte, il travaillait en famille au développement des complexes commerciaux salvadoriens. Fine moustache, et vêtements de bonne coupe, le teint pâle, des yeux bleus. Il était imbibé de cette suave mollesse qui colle à la peau des installés. Il n’aimait pas cette vie d’homme d’affaires, lui, architecte dans l’âme, artiste en un mot. Son père le contraignait à gérer des magasins de fringues. Quant à elle, plutôt jolie, de physique nerveux, brune à cheveux courts frisés, elle était ravagée par des tics impressionnants. Ils lui transformaient les paupières en papillons, lui tordaient la bouche, lui cassaient le visage en deux, par accès. Infirmière à Strasbourg, elle était devenue madame Strauss. Elle avait trois bonnes. Oh, elles sont nouilles ! Il faut tout leur dire ! Je passe mon temps derrière elles ! Et trois voitures. Avec ces élections, et

l’Union de l’Opposition. Si jamais ils passaient. Oh, nous l’avons envisagé, déjà. Mais en France ce sera dur, minaudait-elle, la voix plaintive. Moi, je ne peux déjà pas m’en sortir ici à moins d’un million par mois. C’est im-pos-sible ! Allons chérie, tu exagères. Non, non et non ! Au bord, une minute après l’autre, de la dépression nerveuse. En fait, elle portait la névrose dans les yeux, cette névrose complexe de l’argent. Tremblante, la main gauche crispée sur des cigarettes, allumées l’une après l’autre. Que t’arrive-t-il ma belle ? tu ne supportes plus ton fric ? Il te monte à la tête, hein ? Tu avais de si beaux yeux noirs, autrefois…

Les Strauss étaient à San Redemptor depuis dix ans. Ils y avaient rejoint un important groupe de Juifs alsaciens, solidement implantés dans le commerce et la petite industrie. Une famille débarqua, tout d’abord, au début du siècle. Puis d’autres vinrent. Puis les amis, après les parents proches, suivirent. En 1945 ils constituaient à eux seuls la colonie française. Le vêtement. La chaussure. La bonneterie. La voiture. L’armurerie. Quelques patriarches divisaient le travail, sollicitaient les appuis nécessaires. Le Parti National, au pouvoir depuis dix ans, leur imposait le financement politique direct. Menacés, ils n’avaient d’autres ressources que la servilité. Sous le manteau, ils cotisaient aux caisses du Parti Populiste, organisation d’extrême droite, et depuis peu aidaient même l’Union de l’Opposition, on ne sait jamais voyez-vous. Ils avaient d’ailleurs, je vous le dis entre nous, l’affinité plutôt démocrate-chrétienne. Mais. Fait-on toujours ce que l’on voudrait faire, au Plus Profond de Soi ? Nous sommes les jouets de l’histoire. L’homme ne peut que se plier aux circonstances. Le Destin. Le Destin, justement, leur accordait quelques facilités : grandes propriétés sur le haut de San Salvador, dans le quartier luxueux de San Benito ; villas au bord des lacs Coatepeque et Uopango ; ranch, comme disaient nos colons, sur la plage de la Libertad, le port de San Salvador ; investissement variés ; et déjà quelques commerces dans l’est de la France, pour le repli éventuel. Le Destin. Parlez-en aux péones, cher ami. À la vôtre !..

Cette fiesta que nous avons eue à Noël, vous vous en souvenez ?

Une grimace lui fissura la joue, sur le coin droit de la bouche. Elle avait les mains crispées sur sa robe de dentelle blanche, le long des cuisses. Je venais d’avoir mes trente-cinq ans. Je ne t’avais jamais tant

vu boire, chéri. Savez-vous Paulin que nous l’avons retrouvé endormi dans les WC ! Incroyable ! Il dormait, le pantalon en bas des jambes. Nous avons appelé, oh oui c’était drôle ! Nous avons appelé tout le monde pour le réveiller. Ah, la tête, la tête ! Hi, hihihihihi, hihi…

Orco soupira et s’en fut charger son verre. Elle riait comme devait faire l’amour : les dents serrées, le ventre rond. Et allez ! Eddy repartait, cheval drogué. Ils riaient beaucoup ces braves gens. Tout autant qu’ils pourrissaient, de fric, d’angoisse et d’ennui, sans doute.

* Paulin, je te déteste ! Couillon de Français !
* Laetitia, va dormir, tu sais… D’ailleurs…

D’ailleurs Paulin se traîna difficilement, d’un fauteuil au divan, les yeux comateux.

* Oh, toi, tu dors toujours !... Après dix heures, Paulin : nadie.

Nada. Nadie. Nada. Na-da ! Na-die !

Un groupe surgit des chambres. Clémentine lui glissa qu’ils avaient fumé du haschich. Oui, Géo l’avant invitée à s’y joindre. Mais elle préférait danser.

Il y avait deux jeunes salvadoriennes, issues de ces milieux dits à profession libérale, un magnifique hippy comme à Paris, petit-fils en rupture d’origine d’un général jadis président de la république, qui devint par hasard milliardaire durant sa présidence, comme les présidents suivants somme toute, et un jeune cadre administratif salvadorien.

Géo revient chercher Clémentine. Pink Floyd. Raoul dormait dans la cuisine, et Paulin sur le divan. Julie dansait à présent : gros hanneton noir, avec des sursauts en avant du ventre, et, malgré sa graisse, une sorte d’aisance dans le corps, et toute une grâce dans la valse des mains, le visage scellé par une douleur antique. Madre Dolor : ici tu es chez toi, prends tes aises, aides-nous donc à pleurer. Bessie parlait des Quechuas avec Strauss. Annette se mit à hurler brutalement et s’effondra en larmes. Une crise de nerfs. Ses problèmes avec Géo. La passion coloniale, et les culs ouverts sur l’angoisse. Annette. Julie, Jésus-alcoolique et suicidaire. Les Strauss : le manque sans doute. Et Laetitia, dépucelée depuis peu, rayonnante. Vous voyez ça.

Concert de klaxons dans la rue. Une équipe de Salvadoriens,

échappés d’une boîte de nuit. Des amis de Géo. Bientôt la ronde fut reformée. Orco sirotait son bourbon, déprimé. Évidemment, en venant ici il savait à quoi s’en tenir. Lui-même le clamait à Clémentine : la colonie, c’est un paquet de linge sale. Du bourgeois lourd d’arrogance, mais apeuré, noyé d’alcool, du concentré de décadence européenne. Pourtant, au Chili, il devait tout de même rester moins de rats qu’ailleurs, non ? D’un coup, Orco comprit ce que la proximité de Cuba devait représenter pour les militants révolutionnaires, pour le peuple. Et puis il pensa qu’il était un rat, lui aussi. Il eut peur. Moyen- âge.

Dans les derniers noceurs arrivés, il remarqua deux filles splendides, chair brune et longs cheveux noirs. La fille Regalo-Doña, vingt ans : rejetonne du roi du café centroaméricain. La fille Cruz, dix- huit ans : reine héritière du cacao. Elles totalisaient à elles deux environ vingt mille hectares, quinze entreprises, deux banques, mais aussi les milliers de jornaleros, journaliers, morts de famine, d’alcool, ou de prison, mais aussi cent ans d’esclavage. Dieu, qu’elles étaient jolies ! Elles devaient partir pour l’Europe, poursuivre leurs études, l’une à Londres, l’autre à Rome. Et la fille Cruz s’inquiétait de la hausse des prix en Italie, avec une délicieuse candeur. Pendant que l’un de ses accompagnateurs brocardait les élections et l’Union de l’Opposition. Electoralismo de mierda ! Viva la Revelución. Parce que ces charmants jeunes gens sont d’extrême gauche ? Ah, des ultras. Ah, bon, bon, d’accord. Regardez, comme ils amusent bien les Strauss. E- lec-tion,-Tra-hi-son ! Mais, j’ai déjà entendu ça quelque part, voyons, où donc, où donc ? Ah oui, chez La Folie, à Paris-Nanterre.

* Géo, bailamos ?

Dansons ! Dansons ! Ce Géo connaissait le tout San Salvador, ma parole. Il paraît que la fille Regalo-Doña avait eu pour ses vingt ans une île de quelques kilomètres carrés, au large des côtes honduriennes. Une île, mais oui, pour ses party et ses bains de soleil. Bien sûr, tout cela date d’un autre âge, mais après tout ils ont de qui tenir, et des relations : Howard Hugues par exemple, vice-roi US, et Nicaraguayen d’honneur, ou Vasco, l’ami intime de Nixon, tous deux prêts à se faire citoyens patentés de la fantôme fédération centroaméricaine, en somme possédants d’honneur. Oh, mon père m’inonde de cadeaux, mais on se lasse de tout, et surtout de l’argent. Voyez-vous, nous, les

jeunes riches salvadoriens, nous ne nous sentons pas très à l’aise, c’est un peu pour ça que je pars en Europe ; oh, Rome pour moi c’est Fellini ; mon père est à Rome depuis quinze jours, il a fait, mais oui, une déclaration fracassante, j’ai lu ça dans le journal : l’Amérique Centrale doit devenir une Fédération d’États Souverains, si, il a dit ça ; ma mère pense qu’il ne devrait pas être aussi radical. Dansons ! Dansons !

Mâcon, port fluvial sur la Saône. Constructions mécaniques. Métallurgie. Allumettes. Jus de fruit. Il y a douze ans, Orco. Les mêmes soirées pourries, lorsque le docteur Béni recevait, annuel, ou le dentiste Dandin, qui prétendait mieux faire que Béni : deux larbins de plus, et du champagne à flots. Ces mêmes larvures contristées, ces mêmes pantins. Des mondanités, dit-on. À cette époque-là, tu ne connaissais pas encore le mawashi-geri, ce coup de pied circulaire, latéral, à la tempe de préférence, mec. J’ai eu votre dernier poème, il était très beau. Avez-vous lu Byron ? Si j’ai lu… Malheureuse ! Moi aussi, je mourrai à la nage à traverser vos merdes, vos croûtes. Un bourbon de plus et c’est bon, mec ! Ah, j’aimerais voir les grandes soirées salvadoriennes, en froc, non, en frac, enfin, en costume de scène. Ça doit être quelque chose. Ici, ce n’est presque rien : de l’incertitude coopérante, au plus. Au plus une fuite, de plus en plus affirmée, de la culpabilité d’un viol colonial. Merde ! Il soupira, cette fois ivre mort.

Une fois de plus, Alléluia Clem, une fois de plus. Et qui survient, soudain ? Orco n’en crut pas ses oreilles. Il se frotta les yeux. Mais il ne voyait plus rien.

* Tiens, voici le doyen de la faculté de lettres. Il vient chercher sa fille ; la brunette, là-bas, avec Bessie… Vous devriez lui parler.

V’ la au’ chose ! Il prit un air digne. Clémentine, d’un coup très proche, lui sembla plutôt tendue. Ils suivirent Paulin dans le jardin, où déjà s’engageait une discussion animée.

Le doyen Castelo avait eu une réflexion ironique. Il était rentré sur l’insistance de Paulin. Du palier il avait parcouru la maison, les yeux à moitié clos. La coopération française a du bon, le doyen et le recteur de l’université n’ont pas mieux, avait-il lâché, souriant. Et, dans le jardin, déjà les « ultras » le harcelaient. Oui, vous êtes un homme sincère, vous n’appartenez à aucun parti, vous étiez de la junte

révolutionnaire de 1961 ; mais, pourquoi soutenez-vous l’Union de l’Opposition ? Les élections ne mènent à rien, vous le savez bien. Il faut en finir avec les illusions.

* Je n’y crois pas beaucoup, leur répondit-il, mais le peuple y croit encore…
* Doctor Castelo !.. Doctor !.. Je vous présente…

Orco bafouilla lamentablement. Il parlait un tiers d’anglais, un tiers espagnol, un tiers français. Comme de plus Castelo était un peu sourd, il n’y entendit rien, goutte vous dis-je. Et Clémentine se mit à parler espagnol, d’un coup. Elle trébuchait sur les mots ; mais elle fabriquait des phrases, puisqu’il comprenait et répondait, et… ils conversaient, mais oui. Il resta muet, gonflé de silence, tout nu. Le seul instant de réalité, Orco. Et tu dérailles.

* Vous arrivez dans une époque fertile. Mais j’espère que vous aimerez El Salvador…

Disparu, déjà. Ils repartirent pour leur motel, la peur et la mort au ventre. Le monde est petit, petit comme un œuf blanc de cane. Tu sais, là-bas ce n’est pas pensable, disait Murey à Chaptal, professeur d’espagnol et réfugié politique, communiste. Reste avec nous, disait Luc : de grandes batailles s’annoncent en France et tu pars. Le référendum, bientôt, et après les législatives. Luc : secrétaire de cellule depuis son départ. Fantasque et systématique, comme toi, Clem. Marthe, puis Gex, après Yan, prenant leur carte. Comme toi, Clem. Vous êtes là tous les deux, en terre conquise : terre esclave. Vous l’avez choisi, non ? Tu l’as choisi, Fausto Clem. L’argent, toi aussi ? Allons, relève-toi, tu es encore saoul. En ce moment même où tu dégueules dans ton évier à dix dollars la nuit, ça crève de faim dans tous les coins de l’Amérique Centrale, ça tombe comme des mouches. Arriba Molina, tu rigoles non. Une haine par trop tenace te sépare des nantis. Hacia la libertad por la cultura. Comment donc ça peut bien fonctionner cette histoire-là ? Je rêve d’une enclave communiste, où tout serait simple. Je rêve d’un oiseau grand comme un paquebot, un gros grand oisillon aménagé pour vivre, vivre enfin. Vivre, nom de dieu. VIVRE. Viens te coucher, et ne pleures pas. Allez, ne pleures plus. Vis !

# San Salvador del mundo

* Una magnifica piscineta ! Con arboles magnificos ! Y tantas flores ! Ademas, tenemos una vista magnifica, fabulosa, maravillosa, grandiosa ! C’est une maison tout simplement extraordinaire, voyez- vous. Ah, si c’était possible, je vendrais la mienne, pour venir vivre ici. De la classe, du cachet, un style. Si, si, señora, je sais ce qui vous plaira. Mais… Nous trouverons. Como no ! San Salvador est un pays enchanté !

Petite boule jacassante, courte sur pattes, les cheveux teints, roux, Maria Tramanina plissait les paupières, rassurante, l’index droit péremptoire. Son pantalon noir craquait sous les bourrelets de graisse, et le ventre bombé dilatait la fermeture éclair, noire, apparente. Hauts talons roses, chemisier vert pomme, lunettes de soleil. Elle bloquait net le regard. Vous verrez, leur avait dit Raoul, vous verrez.

Connue de toute la ville, Maria Tramanina était par le fait une véritable agence immobilière, et à elle seule. Commerçante salvadorienne repliée sur ses rentes, et pipelette de vaste démence, elle s’ennuyait ferme à l’orée du retour d’âge. Pourquoi n’eut-elle pas mis à profit sa réputation ? Elle devint du jour au lendemain occulte démarcheuse, centralisant par on ne sait quel système d’information parallèle les locations et ventes : appartements, villas ; et se rendit, du coup, indispensable aux clients éventuels, surtout étrangers. Elle avait

toujours des occasions rares, des affaires à traiter sur l’heure, qu’aucun journal n’indiquait jamais dans ses annonces classées. Elle tutoyait les propriétaires de chaque quartier, sur toute la gamme résidentielle de la ville. Avec la même aisance, d’une voix rauque et tranchée.

* Holà ! Martha ! Comment va le p’ tit ?
* Oh, bonjour, la Maria. Bien, bien, je te remercie.

Elle disparaissait chez l’épicier du coin, la Maria, entre deux incursions. On la retrouvait sirotant un coca cola à la paille, dans la cuisine au fond de la boutique. Contant les derniers potins à son amie Serafina.

Ah, oui, c’est vrai. Mais où ai-je la tête, madre de dios ! Bon, allons-y. Allez, au revoir Serafina, et embrasse Felipe. Allez : continuons. Vous savez, ici il ne faut jamais se presser : prendre son temps. Hé, beau brun, va doucement ! Et Raoul ralentissait la vieille Volkswagen, ravi.

* Comme ça, Maria ?
* Perfecto, mon amour.

Ou, l’œil soupçonneux, elle examinait avec soin les alentours, pour se pencher vers eux, avant de remonter en voiture.

Le propriétaire de celle-là est un vieil imbécile sans aucun goût. Vous avez vu ces fauteuils jaunes. Oh, mais je lui ai dit, señora. Je sais bien que les étrangers n’aiment pas beaucoup ces couleurs, tropicales comme on dit ici ; Mais, señora, il est idiot ce vieux. Idiot ! Il ne comprend rien. Enfin, quand il sera resté six mois sans louer, il cédera. Il changera les fauteuils et repeindra les murs. Mais oui chéri, tu verras. Orco pouffait.

Ils avaient quitté le motel pour la grande maison d’Escalon, sur l’invitation de Géo et Paulin. De là, ils partaient quelquefois le soir, en fin de semaine, en quête d’une maison à louer, ou d’un appartement. Ils cherchaient en groupe, surtout avec Raoul et Géo. Ou Elmina, qui voulait réduire son standing et trouver moins cher que sa grande maison, colonnades blanches et piscineta, comme clamait la triomphante Maria, passionnée de diminutifs attendris ; piscineta pour piscina, casita pour casa, patiocito ; oh ce petit patio de famille : hermosito, j’en suis amoureuse ; et cette petite table, dans ce rinconcitéo, petit coin, et ce jardincito !, avec cette vistita, ce brin de

vue, sur San Redemptor. Elle diminutivait à longueur de phrases : hé, señor, c’est quelque chose, hein, cette vistita, privida, ce brin de vue privée, ponctuant ses discours d’interjections : Hé beau brun ! Hé l’ frisé ! Oh la jeunette ! Hé, gamine ! – Roulant avec une agilité singulière ses fesses, de pièce en pièce.

Elle venait les cueillir à Atilon même, soit dans la Buick familiale, soit dans une minuscule Datsun, dont elle occupait tout le siège arrière. Raoul raffolait des interminables palabres de la Tramanina. Il leur en avait tant parlé qu’ils n’y résistèrent pas. Ni ne regrettèrent ces journées entières de courses chaotiques : du haut d’Escalon ou San Benito, à Flora Blanca au centre ville : des quartiers surpeuplés autour du Parc des enfants, aux flancs de la montagne. Elle se remontait les seins des deux mains, par en dessous, toutes les deux ou trois minutes. Fumant invariablement des Winston. Car les cigarettes américaines avaient pratiquement le monopole des ventes. Como no ! À part il est vrai les terribles nacionalistas, seules cigarettes locales : herbe mouillée, âcre et mordante. Elle les suçotait distraitement, et semait à tort et à travers ses mégots tachés de rouge à lèvres. L’éternel Alfonso, son chauffeur, la suivait partout, qu’elle soit à pied ou dans la voiture d’un de ses clients. Alfonsito, le minuscule salvadorien, sautillant, qui finissait par en savoir aussi long que sa patronne et ne pouvait toujours contrôler des haussements d’épaules ou quelques exclamations : cette maison est moche ! Suscitant les remontrances maternelles, attristées, de la Maria, qui joignait les mains, scandalisée par ce sans-gêne de chauffeur d’Alfonso, la quarantaine bien assise.

* Alfonsito ! Infernal petit singe. Remonte dans la voiture !

Ils en virent des maisons ! Petites et ramassées sur quelques fleurs, parmi des dizaines d’autres, dans les colonies modestes, avec seulement deux chambres, une salle de bain ; ou incroyablement tarabiscotées, avec des moulures énormes, des boules d’escalier de marbre rose, des baignoires creusées dans le roc, et carrelées ; et des peintures folles : jaune vif, bleu ciel, vert jade, rose, la tropicalisation quoi. Ou parfois, dans les vieux quartiers traditionnels, des maisons immenses et fraîches, moisissantes, avec des scènes édifiantes au long des plafonds, anges roses, vierges bleues ; la vierge, venue especialmente de Madrid par les armes, jusqu’ici. Ou alors fascinantes de luxe : deux étages de velours et de meubles Louis-Philippe, au

milieu d’un parc de résineux ; une dizaine de pièces, quatre salles de bain grandes comme le hall d’entrée ; tennis privé ; et, afortunadamente, hombre, la piscina, et pas une piscineta cette fois-ci. Ils en parlaient dans leur chambre, tard le soir, estomaqués par ces chevauchements, ce délire : le raffinement d’une grande pièce carrelée de marbre blanc enserrant un patio fleuri de six colonnes de bois noir ; et la vulgarité brutale d’une boiserie murale, repeinte en jaune. Clémentine voulait de grandes surfaces blanches, et de grandes baies. Elle écoutait avec intérêt les suggestions de Géo, dont les goûts lui plaisaient fort. Ils construisaient ainsi tous les deux de géniales haciendas. Pendant que l’Orco discutait avec Paulin de l’enseignement de la philosophie au Salvador. Se déciderait-elle un jour ? En même temps, ils étaient effrayés par le pouvoir que leur conféraient soudain leurs deux postes, et les sept mille francs de salaire mensuel qu’ils en recevraient, au Salvador. Chacun trois mille cinq cents francs par mois. La paie du doyen de la faculté de lettres. À cinq cents francs près, celle du recteur de l’université de el Redemptor. De tous les coopérants, seul Paulin gagnait autant. Ah, la coopération française a du bon. Ils tournaient et retournaient le problème, sans trop savoir quelle attitude adopter, devant tout cet argent. L’abondance, le déluge, l’héritage, après leurs deux mille francs de petits pions parisiens. Le scandale, également. Puisque dehors régnait la faim, le chômage, la misère. Si señor, ils pouvaient habiter de petits palaces, au fond de parcs, de prairies, ou d’épaisses forêts privées, oui, privadas, voire coucher dans des lits à baldaquins. Et chaque maison était conçue pour abriter des services, à sa dimension terrible : cuisine et buanderie ; lingerie ; resserre ; pour une bonne ; ou deux, ou trois. Et le jardinier ? Comme vous voudrez, messieurs dames. Parfois, les anciens patrons partis, elles restaient dans leur cuisine, dans leur chambre, ces pièces à croupir, bétonnées, étouffantes, qui prolongeaient en général les cuisines, guettant les futurs locataires, la voix tremblante, cassée :

* Señor, señor… Vous voulez bien me garder avec vous ?

D’ailleurs, certaines locations incluaient la bonne. Après tout, pourquoi pas. Vous savez, elles ne sont pas malheureuses. Elles gagnent autant qu’un ouvrier spécialisé, mais oui. Et c’était vrai.

Et puis, elles devraient s’estimer satisfaites de travailler ! Souvent, à tout propos, pour les bonnes, les manœuvres, les ouvriers agricoles,

toujours la même indécente pirouette. Qu’ils remercient dieu de travailler ! Mais ou, et Molina, et toi ma grosse conne bourgeoise. Ainsi se justifiaient du pire les quelques propriétaires loueurs rencontrés, prudemment questionnés. Le reclassement, après tout, ça ne marche pas mieux en France, disait Géo. Il est vrai que… Fabuleux ? Dérisoire, songeait Orco : ils chient dans des cuvettes de faïence et de marbre, bouffent sur vaisselle d’argent. Et mille enfants sont morts récemment de la rougeole dans le sud-ouest du pays, sans soins, sans médecins ; mille cadavres pour la piscineta, Tramanina. Affolant, jusqu’aux larmes, qui gèlent au bord des yeux, secs, sable chaud. Mais, Vous-N’y-Changerez-Rien.

* Demain, nous sommes de Tramanina, déclarait Raoul, feuilletant son carnet, à la table commune.

Il était également l’hôte d’Escalon, en attendant l’installation. Ils parlèrent de tous vivre ensemble. Et les explorations de San Salvador se poursuivaient, dans la Buick de Tramanina, la Volkswagen de Raoul. Ou Paulin les baladait en Morris. Sur les hauteurs de la ville. Dans les environs : Santa Tecla, sortie ouest de San Redemptor, sur la panaméricaine, bourgade et marché paysans ; ou Uopango-le lac, de l’autre côté de la ville, ancien cratère volcanique : eaux vertes, brûlées du soleil. Ils découvraient une capitale centroaméricaine : heurtante, passionnée, miséreuse et insolente, frémissante de vie, royale d’un peuple au corps de terre, que personne jamais ne pourrait détruire, et rongée de tumeurs minoritaires, variqueuse, montagne de glaise rouge, cadastrée d’ulcères. Trois cent mille personnes la faisaient telle : San Redemptor.

C’était une ville de structure coloniale traditionnelle, damiers découpés, globalement en forme de cerf-volant, ou encore de libellule écrasée. Les quartiers s’organisaient suivant le quadrillage classique : celui de Guatemala, Mexico, New York, celui des métropoles conquistadores. Si bien que toute la ville était animée d’un mouvement d’Ouest en Est, des colonies Escalon et San Benito aux quartiers centraux du marché couvert et à ses conurbations périphériques. Autour d’un axe rectiligne, que matérialisait l’avenue principale, depuis Escalon qu’elle séparait de San Benito, jusqu’au parc Morazan et au Palais National, dont elle bifurquait pour filer sur l’aéroport et Uopango. Et d’un double mouvement : du nord au sud,

des zones marginales des quartiers de Mejicanos aux urbanisations sauvages et précaires de la colonie El Modelo, sur les contreforts de la montagne ; du sud au nord, dans toute cette zone du centre, le cœur de San Salvador, que la circulation saturait d’une densité directement liée à l’intensité du soleil. Une libellule, oui, dont les ailes droites, les ailes sud, étaient un peu plus courtes et moins fournies que les ailes gauches, nord. Dont l’envergure couvrait cinq kilomètres sur dix dans sa plus grande longueur. Quelques percées diagonales rompaient la stricte croissance des angles droits.

Les colonies Escalon et San Benito tenaient le haut de la ville, sur les contreforts de l’ensemble volcanique, établi ceinture. Du Boqueron, qui dominait toute la vallée, à l’ouest, depuis Santa Tecla, de mille huit cents mètres. Et du San Salvador, le toit d’Escalon, tout proche, au nord-ouest. Jusqu’à la chaîne de Los Planes, qui murait le sud-est. L’Amérique Centrale n’est toute entière qu’une longue procession de volcans, du Guatemala à Panama. Atitlan. Izalco. Irazu. Dressés, maîtres de l’autoroute panaméricaine. Escalon et San Benito tiraient leur cachet bourgeois de l’altitude : il faisait frais la nuit sur les flancs des volcans. Alors que la basse ville restait bouilloire.

Dans la hiérarchie urbaine, San Benito venait avant Escalon. Si cette dernière, en effet, regorgeait de confortables, ravissantes !, maisons, parfois de massifs hôtels particuliers, peinturlurés, comme celui du général Escalon, en revanche, San Manito était le fiel, pourri d’orgueil et d’exhibitionnisme, des parvenus. Et crachait à la rue de véritables châteaux noyés de verdure, démesurés, dans d’immenses parcs fleuris. De fiat, ces deux colonies étaient le repaire de l’oligarchie financière, et de la moyenne bourgeoisie marchande. Les grands propriétaires fonciers se tenaient, eux, sur leurs domaines, loin de la capitale. Comme des paysans, en somme.

Escalon et San Benito avaient remplacé Flora Blanca, la vieille colonie créole, en pleine ascension et en pleine sérénité d’époque, trop proche du centre, du stade national, démodée et inadaptée : toute en solides maisons blanches, aux étroites fenêtres, humides et sombres. Elles étaient marquées du nouvel âge, jusque dans cette peur panique qu’étalaient les hauts murs tessonnés de bouteilles, les grilles massives aux rangées de pointes latérales, les dogues et bergers allemands

lâchés dans les parcs, les gardes des privés postés aux entrées ou patrouillant les jardins. À première vue la richesse crevait littéralement les yeux. Et puis suivait cette peur abominable, éclatante, qui cadenassait la chair des exploiteurs, la nuit : l’Incendie, le Vol, le Crime. Et puis : la Grève, l’Émeute, la Révolution. Alors, ces forteresses étalées se changeaient en châteaux de sable provocants et outranciers, dès lors dérisoires, à échéance.

Pourtant, ils poussèrent le défi jusqu’à lui construire un monument gigantesque : un homme de pierre noire accroché au ciel, la Révolution, au beau milieu de San Benito. La Révolution. La leur bien sûr, celle des San Martin, Bolivar, Morazan. Nécessaire, mais créole, intermédiaire. Un jour tu te mettras en marche, l’homme, Volonté- Fusil. Ce jour, tu te répandras en diarrhée, San Benito. Une terrible chiasse. Le monde connaîtra le pouvoir des Indiens.

Du haut du Boqueron, du San Salvador, ou de la route qui grimpait à Los Planes, la ville se déployait, de vitalité anarchique, à l’assaut des collines, lovée dans les moindres défilés, crevant la vallée de vagues débridées, puis prudentes. Et toutes ces lumières, jetées comme filet scintillant dans la nuit, prenaient signification. Car il était impossible au peuple d’accéder à ces maisons individuelles, évidemment. Alors il colonisait les pentes de rocailles, escaladant les volcans : maisons de terre brune séchée, armée d’arbres ; ou cabanes de planches mal jointes, nichées dans les trous, empilées dans les fossés. Il débordait des vieilles bâtisses surpeuplées du centre, de Mejicanos, ou d’El Modelo, pour occuper le terrain que les nantis lui concédaient. Le terrain, en tout cas, où rien ne poussait : pas même le haricot ou la pastèque. Il y multipliait alors les baraquements, grignotant les collines, encerclant San Salvador d’un réseau dense de zones marginales, comme les baptisait la journalerie locale. De temps à autre quelque propriétaire rasait l’un des bidonvilles, après que lesdits marginaux aient été jetés à la rue, et construisait un immeuble de rapport, ou lotissait. Mais les expulsions devenaient plus délicates : la gauche organisait les squatters, qui disposaient d’un journal périodique, *Le Point du jour*. Car cinq cent mille familles vivaient ainsi dans tout le pays, des trois millions deux cent mille habitants de la petite prétendue république centroaméricaine. Quelques familles

riches possédaient donc, en pleine ville, ou à sa périphérie, de vastes propriétés barbelées. Et, tout autour, dans les fossés d’écoulement, vivaient des centaines de chômeurs, paysans ruinés, dont la seule liberté restait celle de se vendre, ou mieux, de se donner, car l’Amérique Centrale, aussi, subissait la grande crise du capitalisme. Ils vivaient là, dans une poussière blanche étouffante. Tout au long de la route du sud par exemple, derrière l’école militaire, en plein soleil. À la saison des pluies, la Marginalité se vautrait dans la boue, ravagée d’inondations spectaculaires. Pendant que la bourgeoisie fêtait dans le grand cinéma de San Benito le retour de quelques jeunes Salvadoriens gradués de Harvard, West Point, Cambridge. Un jour, oui : un jour, ils se mettront en marche et ils brûleront tout. Regarde la fureur qui s’accumule dans ces yeux, la honte chargée de haine qui tapisse la ville. Dès lors, la présence de trois casernes, triangulant les quartiers populaires, prenait son sens profond. Au pire, l’école militaire se trouve juste en bas de San Benito. La escuela del Pentagono, disait-on, car il y avait un bureau, connu de tout San Salvadorien, attribué au département d’état nord-américain et à la CIA. Como no, hombre ! Sans les gringos, l’Amérique Centrale toute entière exploserait, poudrière, oui, de fureur ; oui, de honte ; oui, de haine. Le cercle se referme.

Non loin du Palais National, en plein centre, les rues se perdaient

dans la foule, bouillonnement intense. Une activité fébrile régnait autour du marché couvert, qui débordait jusqu’à cent mètres à l’entour d’une vieille bâtisse branlante.

Il y avait quelques étalages de tissus ; de chaussures, beaucoup de sandales de cuir paysannes, lanière unique baguant le pouce, semelle raide ; l’invasion des plastiques, peignes, montres, ceintures. En fait, c’était plutôt au marché de la caserne, quelques centaines de mètres plus bas, qu’il fallait chercher vêtements et productions artisanales, statuettes de terre peintes, chapeaux et ceinturons de cuir, hamacs ficelle, ou de corde teinte. Ici, il s’agissait de nourriture populaire. Très vite ils y vinrent, car Eda, la bonne d’Escalon, préférait le marché aux grands magasins bourgeois. Orco y découvrit ces surprenants cigares à vingt centimes, noirs et nicoteux. De quoi tuer les mouches d’une bouffée. Mais âcres, enivrants.

Dehors, le long des trottoirs, parfois sur des nattes ou des planches,

s’étalaient, amoncellements, les pastèques : pyramides de vert sombre ; les tas de noix de coco brunes ; les oranges, déversées à la camionnette, vendues brouettées ; les ananas, verts jaunes, qui fondaient dans la bouche, un vin de fruit ; les bananes, et les mangues rouges oranges ; les concombres…

* Holà, señor, un verre de jus de fruit ? Un jugo ?

Dans le marché couvert, la viande tenait les étalages, sous les mouches, rouge saignante, violine ou noire, sèche, ridée. Beaucoup de bas morceaux : la petite boucherie du peuple, gentlemen. Les côtes de bœuf sont au supermarché, sous cellophane : l’Hygiène. Des tas de haricots rouges, légume national. Et le riz, en monticules que les femmes à chignons, grasses et glapissantes, vendaient au poids sur leur balance romaine. Une sourde puanteur serrait la gorge, dans la demi obscurité chaude : les poissons du deuxième jour, trimbalés en camions bâchés, en vrac, depuis La Libertad. La viande, plus ou moins avariée. Les bassines de tripes conservées dans l’huile. Et les détritus. Le long des rigoles d’écoulement, contre les murs, sous les étalages, boyaux, graisse, fruits pourris. Le soir, le marché clos, il restait dans les rues de véritables petites montagnes d’épluchures, de peaux juteuses, d’œufs punés, de cageots et de cartons. Le quartier tout entier s’enveloppait de beurre rance. Les rats pullulaient. Le marché devait être reconstruit ; Mais il y avait eu l’hippodrome, le club équestre, l’autoroute de l’aéroport. Les gens bien, qui font El Salvador, n’y viennent plus d’ailleurs.

Ici, tout était affaire de centimes, car la populace ne pouvait mieux,

voyez-vous. Le colon redemptorien valait deux francs : c’est-à-dire trois pastèques, trois ou quatre ananas, trois kilos de riz ou de haricots. Presque un million de personnes vivaient avec moins de trente francs par mois. Il se consommait en moyenne trois kilos de viande par an, et dix-huit grammes, mais oui señor, de viande de bœuf, par mois. Et quelle était la part du paysan, de l’ouvrier agricole, des chômeurs ? En revanche, les beaux quartiers n’ignoraient rien du méchoui, ah jambon cru, oh foie gras. Mais comment donc. Vous-n’y-pouvez-rien, mon cher.

À pénétrer plus avant la vie du pays, ils se sentirent très vite saisis d’un malaise intense. Révulsion : à la fois la conscience et l’estomac. Peut-être était-ce bien de là que vint en partie, par la suite, cette

torpeur prostrée qui ravagea Clémentine, ce silence.

Il errait seul, souvent, dans ces rues sales et remuantes, mais au moins vivantes, sincères. Grignotant les galettes farcies, fromage, crème ou viande hachée, arrosées de raclures de choux et carottes vinaigrées : les pupusas. Délices : mâchoires décrochées, sur un banc de tienda.

Il y avait beaucoup d’autres marchés, plus restreints mais identiques, vers El Modelo, à Mejicanos, sur la route du Nord. Même un marché aux fleurs, très couru des bonnes, derrière le parc des enfants. Les femmes y occupaient le haut pavé, piaillantes entre les étals. Les vendeuses étaient légion. Les dames du marché, les nommait-on. Elles savaient se faire respecter. Au besoin affrontant les policiers venus les déloger des trottoirs ou des places. Car elles travaillaient pour des familles entières. Manger. Survivre. Elles se battaient pour cinq, pour dix, combien ?

San Redemptor : population grondante, que les dépliants touristiques citaient bigarrée. C’est-à-dire habillée de bric et de broc : chemises déchirées, pantalons râpés ; nylons colorés qui collent à la peau ; quelques fois de simples tissus blancs, piqués de points bleus ou rouges, font des robes éclatantes ; châles tricotés. Population vêtue de sourires, passionnante. Meurtrie mais fière. Et le Zig-Zag, rhum blanc frelaté, coulait à flots : dans les haciendas de coton, les fincas de café, dans les bistrots de San Redemptor, à La Libertad. Car il y avait toujours du crédit pour boire, évidemment. L’alcool coupe la faim, comme la coca des Andes ou les racines de manioc. La nuit, seul le centre grouillait encore, dans les quartiers à cinémas bon marché. Les colonies petites bourgeoises, imitant les colonies huppées, se barricadaient tôt. Des gardes privés, les serenos, une police parallèle, étroitement contrôlée par la Sécurité Générale, surveillaient chaque rue, chaque maison, chaque magasin. D’uniformes bleu foncé, armés d’un colt quarante-cinq, et d’un machete à la ceinture, ils circulaient lentement le long des trottoirs. Payés par les habitants du quartier, ils renseignaient la police nationale. Du fichage politique gratuit. D’une pierre deux coups.

* Attention aux serenos, amigo. Payez-les bien sinon ils renseignent aussi les voleurs.

Alors : le petit possédant, les commerçants, les cadres, les enseignants, les étrangers, payaient bien leurs serenos, atteints par contrecoup des mêmes peurs que les nantis du haut. Ne sortez pas la nuit surtout. Viols ! Vols ! Crime : ils égorgent ! Ils pleurnichaient tous la même chose, Orco : à Tananarive, Djibouti, San Salvador. La trouille. La peur d’eux-mêmes. Il n’y a pas de juste milieu.

Sa putain de petite voix dans la tête. En fait, combien étaient-ils réellement les richissimes, les gros capitalistes, les féodaux, seigneurs d’une terre de sang ? Les vampires, cher ami. Les Vampires. Une poignée : quatorze familles murmurait la légende, grimaçante et grinçante. Quatorze, vous dis-je, mais oui. Légende assassine, et mortelle chanson créole. Leur histoire, parfois récupérée, ah le catholicisme : tiré là-bas du même sac, par une bonne âme en conversion, de ce genre humaniste rebelle, vous voyez. Dressées sur leurs origines, en toute violence. Quatorze familles. Quatorze têtes, sur un seul corps : le peuple. En fait, la vingtaine de familles à présent. Vingtaine de tumeurs : rapacité pourrissante.

Prends la liste des présidents de la République salvadorienne, disait Raoul, sur l’almanach centroaméricain, et tu en trouveras une bonne partie : le noyau. Bien que les plus malins aient toujours gouverné par homme de paille, administrateur ou général, interposé. Je n’ai pas dit les plus riches. D’autres s’imposent aujourd’hui d’ailleurs. Oh, tu sais, certains sont très calés, et conscients, eh oui… il faut le dire : fascinants.

Deux grandes familles avaient dominé l’histoire économique, et donc politique, du pays : les Regalo et les Doña. Ils régnaient sur le café depuis l’échec commercial des cultures de colorants naturels, vers le milieu du dix-neuvième siècle. Car le café avait alors pris une importance disproportionnée, fait pratiquement monoculture. Avec toutes les crises qu’impliquait la spéculation internationale, et la plus terrible : celle des années trente. Les Regalo et les Doña illustraient jusqu’à la caricature la grande bourgeoisie salvadorienne. Ils avaient unis leurs deux fortunes, faites empire, restaurant les pratiques nobiliaires européennes : mariage négocié, droit d’aînesse. Ils étaient dynastie : les Regalo-Doña. De la grande propriété agraire. Ils gagnèrent les banques, puis l’industrie de transformation, puis l’hôtellerie. Ils investirent à l’étranger. Ils fournissaient les rubriques à

sensation des journaux européens. Connus de New York à Rome. Estimés. Propriétaires, du même coup, des milliers d’hommes, jetés- libres entre leurs mains ; libres de cueillir le café, oh les beaux grains rouges, sur ces petits arbres verts, dans la poussière, dix heures par jour, pour quelques centaines de francs très anciens. Avec femmes et enfants car les récoltes passent avant l’école obligatoire. Et ce n’est pas plus mal : ils gagnent ainsi de quoi manger pour l’année, n’est-ce pas ? Dès huit ans, ils jonchent les champs de café et de coton.

Car les grandes familles se partageaient le pays, confisquant quatre-vingt pour cent des sols cultivables : à l’ouest l’élevage, les Gomez et les Ospino, c’est-à-dire une grande partie de la viande redemptorienne vendue aux USA ; et le café, les Regalo-Doña, surtout autour de Santa Ana, deuxième ville du pays ; mais aussi les Reza, les Oyos, les Ninez-Meru, qui contrôlaient les transports salvadoriens. À l’est, les cotonniers, qui matraquaient depuis 1950 les sols riches de la région de San Miguel, rayant de la carte des hectares de culture vivrière, vitale, ruinant les petits paysans, pour vendre au Japon. Dans le nord, les sucriers, les rois de la canne, liés aux USA et à l’Allemagne de l’Ouest. Les Cruz, Clemente, Orilla. Par alliances, mariages, compromissions financières, ils avaient tissé entre eux un pouvoir formidable et monstrueux. Du même coup ils devinrent ennemis intimes, crapuleux, minables, toujours prêts à se détruire : Faire de l’argent. Prouver sa puissance. Mégalomanes et faibles. Usés. Mais dangereux.

* Ah, tu sais. Raoul reprenait un whisky. J’en aurais de bonnes à te

raconter. Oh oh, oui.

* Mais raconte, raconte.
* Bon… Mais… Je ne donnerai pas de noms.

Il ne savait trop que penser d’Orco, lui l’expert agronome de l’Algodonera, la société cotonnière. Devait-il confier des secrets, parfois explosifs ? Par son travail, ses expériences, recherches agricoles, il côtoyait journellement les grandes familles ou leurs mandataires. Singulier personnage que Raoul. Il avait parcouru le monde entier : Extrême-Orient, Moyen-Orient ; l’Afrique en tout sens ; mannequin à Beyrouth ; en Chine pendant la Révolution culturelle ; en URSS peu après. Baroudeur infatigable, il gagnait bien sa vie (on dit comme ça ?), coopérant technique. Il occupait des

soirées entières à commenter ses voyages, fixés sur trois mille diapositives qui le suivaient partout. Longues veillées grisantes. À Escalon, déjà, des discussions interminables. Avec Géo, Paulin, Annette, Raoul. Orco voulait comprendre. Comprendre. El Salvador. Mais quel est donc ce pays ? L’Amérique Centrale, lui déclara beaucoup plus tard Andréo, c’est la féodalité violée par le capitalisme. L’Amérique, latine, hombre : un couple pathologique l’enfante.

J’avais présenté il y a deux ans un plan de culture vivrière pour le sud-est du pays. En fait, au Salvador on peut faire beaucoup de choses car les sols sont très riches à cause de la structure volcanique : présence du basalte, etc… Or, en dehors du café et de la canne à sucre il ne se fait rien d’autre que du coton, et encore, faut voir comment : comme le coton a un cycle végétatif d’un an et demande beaucoup aux sols, mais sans nécessiter de soins évidents comme le café, les types de plus en plus louent les sols à des intermédiaires qui les matraquent à coups d’engrais, faut voir, pour en tirer un maximum en peu d’années. Et ils vendent ça sur pieds aux Japonais. Dans dix ans, à ce régime, ils auront tué les sols, tout pompé, tout-pom-pé. Oh mais, je leur ai dit. Enfin, que veux-tu que j’y fasse. Je suis un salarié, c’est d’ailleurs ce qu’on m’a fait comprendre, tu vas voir. Bon. Euh… Oui… Où en étais-je ? Ah ! Alors je pensais, en technicien borné que je suis, qu’entre les récoltes de canne par exemple on pourrait faire du concombre, même des tomates, accélérer le haricot, etc. Car en plus, avec leur coton, ils suppriment des tas de légumes dont le paysan a besoin pour vivre, parce que c’est ce qu’il mange, lui, et c’est tout. J’avais même prouvé qu’on pouvait faire deux ou trois récoltes annuelles entre les moissons… Parce que ça c’est possible. Oui, je voudrais bien que tu comprennes qu’entre les récoltes de canne on peut faire du légume, entre les récoltes de coton non, car le coton occupe le sol un an. Bon, alors je propose de nouveaux légumes, de nouvelles techniques qui multiplient les récoltes ; en plus je propose l’utilisation de sols inutilisés, montagneux. Je fais mon baratin devant la junta qui dirige la cotonnière. Je suis applaudi, félicité. Il y avait Cruz, qui est directeur de la junta, Clemente, Arola, etc., enfin d’autres. Alors un de ceux-là.

* Qui donc ?
* Non, non, n’insiste pas, je ne donnerai pas son nom. Tu sais, tant

que je suis là. Après, en France, d’accord, on verra. Tu pourrais t’en servir à l’université, ici. Enfin, bon. Alors, et c’est un des grands salvadoriens, crois-moi, il me sort l’argumentation suivante. Mon cher Raoul, votre plan est une réussite technique, mais il est impossible de l’appliquer, pour une raison bien simple et je ne vous la cacherai pas. Les paysans, mon cher, vivent dans la misère, croyez-vous que nous ne le sachions pas ? Nous ne sommes pas des imbéciles. Or, ils ne se révoltent pas parce qu’ils n’ont ni l’énergie ni l’instruction nécessaires. Ils mangent tout juste à leur faim, et les enfants sont aux champs dès six ou sept ans ; ou avant ; les enfants ne vont donc pas, du coup, à l’école. Si nous appliquons votre système, oh très judicieux, très humanitaire, ils auront à manger, régulièrement, toute l’année, ils seront plus sûrs d’eux, ils enverront les enfants à l’école, ceux-ci apprendront à lire, à écrire, ils liront les journaux, ils voudront discuter, ils voudront se syndiquer, voyez donc en ce moment la campagne des communistes en direction de ce qu’ils appellent les travailleurs des champs. Alors, là, il était d’un mépris, j’en étais glacé. Les travailleurs des champs, disait-il avec un rictus. Et c’est un jeune, oh quarante-cinq ans. Tu vois ça… Et il me dit : Vous n’êtes pas communiste, mon cher Raoul ? Que veux-tu faire ? J’en bafouillais. Alors j’ai refermé mon dossier, sans relever les yeux ; un peu perdu, ça oui. Ça ne me plaisait pas du tout, mais pas du tout. Et lui qui concluait, écoute bien : un jour ils demanderont le salaire minimum, mon cher ; mais oui, ça commence comme ça ; le salaire minimum !, ils devraient être heureux de travailler, pour rien. Le Travail est un Don de Dieu… etc… etc… Remarque, lui c’est vraiment le seigneur, tu vois. Un autre jour, il a dit qu’il ne comprenait pas qu’on paye une bonne, puisqu’elle était logée, nourrie. Alors, depuis, je fais mes petites recherches, j’ai un beau laboratoire. Je ferai peut-être une thèse, en rentrant. Ça ne servira qu’à moi, mais que veux-tu y faire ? Je ne suis pas un révolutionnaire. Que veux-tu y faire ?

Orco vivait intensément les paroles de Raoul. Il sentait la violence le frapper en plein ventre, et puis une rage impuissante lui nouer l’estomac. Sentiment de dix ans déjà : Madagascar, et l’Armée. Il écoutait, frissonnant, les récits de Nyang, l’énorme Sénégalais, qui racontait l’Indochine française, en prison. Ou au bistrot : Jo, le vieux

légionnaire du deuxième REP ; l’ancien de Bizerte, Meyer, qui se souvenait de l’Algérie ; Philibert, le Malgache : il n’avait jamais oublié les milliers de paysans fusillés par les Français en 1947. Ne faut-il pas tuer, parfois ? Ces tortionnaires, ces exploiteurs, hyènes acculées, menaces humaines. On réalise mal, tant qu’on ne les a pas vu faire, vivre-là devant soi, concrètement. Les écraser, punaises. Vois-tu ce rouleau compresseur ? Il va t’aplatir sanglant, boyaux crevés tête enfoncée, viande mêlée de terre : un homme. Ils le font bien, eux. Les pendre par les bras et leur ouvrir le ventre au couteau, pour que tombent les intestins et qu’ils se voient crever d’ultime horreur. Souffre, enfin. Ils le font bien, eux… Mais ne t’énerve pas, Clem. Tu n’y changeras rien en t’énervant, c’est sûr. Clémentine connaissait trop bien ces furias subites. – Tous les abattre, les basques ont raison, le terrorisme est parfois exemplaire, y’ en a marre ! En France, on ne voit plus rien, on accepte tout, on vivote, alors qu’ils nous piétinent la gueule. On n’a plus rien dans le ventre. Il rugissait, fauve fou, écumant, dans sa cage.

À force de vivre tes fantasmes, lui dit ce soir-là doucement

Clémentine, tu deviens fasciste.

Oui. Souviens-toi, Orco, comme ça t’es chu, à Madagascar. Ce Système que tu voulais affronter seul, à titre individuel. Ne pas céder, ne pas obéir. Et ces monuments de connerie qui te harcelaient, du matin au soir, toi, justement. Nous l’aurons, il cèdera. Tu n’as jamais cédé. À quel prix, Orco ? Toi, le rêveur, le sportif, le Naïf, fait Fou, le couteau dans la poche ; les bagarres, les cuites, la taule. Et un jour, le désir brutal, total, de tuer : ce petit adjudant, qui croyait l’humilier en public, impunément. Maîtrisé, à temps. Et d’autres fois encore… Jamais auparavant il n’avait eu ce trou dans la poitrine, comble d’une colère glacée. L’œil clair, lucide : la mort de l’autre dans le regard. L’Armée. Un système n’a pas de couilles, Orco, toi, si, et elles pendent. Paciencia, hombre, paciencia…

* Je ne suis pas un pacifiste…
* Moi non plus ! Mais tu veux tout, tout de suite.

Il pensait quelquefois qu’elle était beaucoup plus solide que lui, avec son calme, son sens aigu de la réalité. Il faisait d’ailleurs souvent figure d’ultra-gauche auprès d’elle, et lui en vouait un respect irrité. Elle lui rappelait, à lui, les thèses successives qu’il avait épousées, du

terrorisme au PCF. Toujours surpris, il grommelait, ul-cé-ré. Se souvenant qu’Antonin aussi l’avait classé putschiste et Blanquiste. Un soir où ils débattaient du livre de Malaparte sur la technique du coup d’état, avec James, juste après 68. Individualiste forcené, qu’il disait, Antonin, et depuis que j’ te connais ; mais oui mon gros.

Raoul, allongé sur le tapis, devant le divan, poursuivait l’édification. Orco mangeait son mégot : Boyard maïs, ses derniers paquets, magnifiquement impuissant, la gueule close…

* Tous des cons !
* Oh, tu sais Clem, ils ne sont pas tous cons. De loin. Cruz par exemple, le directeur, eh bien lui au moins il a de l’idée. Il travaille, à part la canne à sucre et le coton bien sûr, le cacao, sur la côte sud- ouest. Il a construit une usine de mise en boîtes, il a des magasins : le premier exemple de concentration verticale capitaliste, ici au Salvador. Bien sûr, il y a les Regalo-Doña qui tâtent de l’industrie. Mais ils n’ont pas l’esprit rationnel, planificateur, de Cruz. Beaucoup plus anarchiques. Oh, c’est un homme qui monte, tu verras. Remarque, il faut dire qu’actuellement c’est pas la joie. Ils ont peur, on dirait. Oui, peur. Ils expatrient les capitaux aux USA ou en Europe. Comme le coup du coton. On dirait qu’ils se foutent de ce qui va se passer après, après eux. Comme s’ils étaient pressés de ramasser le plus de fric possible. Je me suis même laissé dire que certains grands propriétaires avaient engagé des mercenaires, des anciens Marines, qui leur apprenaient le maniement des armes. Non, mais je ne déconne pas !

Il racontait aussi que l’un des Seigneurs n’osait plus se rendre sur ses propres terres et larguait d’avion la paye des jornaleros, chaque mois. Les caporaux, ces kapos coloniaux, se chargeaient de la répartition. Avec ce que cela impliquait car ils étaient armés jusqu’aux dents, les plus agressifs, les plus violents, Orco. Comment s’appelait donc ce roi des mines d’étain boliviennes, qui lui aussi payait par avion ses ouvriers ? L’un des financiers de Banzer ? Rien de nouveau, America Latina. Aùn vives en la esclavitud. Tu fus chargée d’or, et tu croules sous la cendre. Et, ah ah, oui, la très digne señora Clemento, dix mille hectares de fincas et, en plein milieu, un no man’s land immense, fermé de barbelés, où elle fait du cheval. Comme elle n’est

pas créole mais métisse, elle est raciste. Alors elle a fait venir d’Europe tout son personnel : majordome, maître d’hôtel, valets de pied… etc. elle ne tolère que la couleur blanche, la señora Clemento… Que venaient-ils donc merder sur cette galère ? Ce radeau médusé couvert de mots séchés, militants abattus contre les murs de leurs maisons ; enfants nus ventres lourds pourris de faiblesse ; femmes défilantes, droites de résignation, chargées de seaux d’eau, tête brunes mais indomptées, dans les sentiers des collines, à deux pas des piscines, la Maria. San Salvador leur courait dans la gorge, araignée jaune pissant du pus. Mets ta robe de bal et sortons danser, toi l’indigène, montre tes seins de coco au marchand de vie, et ris-lui au nez, negrita. Le sable où roulent tes noyés disperse la misère : chaque plante et chaque fruit te porte, peuple cassé battu brisé, tu rayonnes de longue haleine. Ici l’histoire : mange tes chaînes, tu le peux, il s’en

fera vin d’orange. Et tu chantes encore ? Encore !

* Prenez le temps qu’il faudra, disait Castro Carda, pour connaître San Salvador, El Salvador, amigos mios, vous devez d’abord avoir une idée du pays et des gens, des habitudes. Après, après seulement, nous commencerons le travail.

L’université de El Salvador, au milieu de ce brouillard d’angoisse, surgissait, surprenante. Roc barreur. Université du peuple : trois mots, hésitants, peints en noir sur la façade du bâtiment des sciences humaines. Ils leur sautèrent aux yeux le premier jour alors qu’ils garaient la deux chevaux d’Annette sur le parking de la faculté de droit.

Le grillage de quatre mètres de haut qui fermait l’université, enclavée dans le nord de la ville, donnait la mesure de son problème et de son mythe. Zone éducative et protégée. Bloquée dans son périmètre de Savoir, dans nos sociétés toujours il se terre, s’immeuble, se circonscrit, elle devenait elle aussi fabuleuse, et ma foi gauchiste à coup sûr. Ainsi donc il s’agissait du lieu où l’on pense, où, n’est-ce pas, il y a de l’analyse. Secteur clos, clôturant l’analyse salvadorienne. Merci monsieur. Une antre à ciel ouvert, mais tout comme Nanterre, Clem, Censier, La Sorbonne, Lyon, Dijon. Mais : mise à nue debout, pour un siècle.

L’université redemptorienne était dite autonome. Chaque année la

chambre nationale lui votait un budget, en progression. Elle élisait en assemblée générale ses doyens, l’intendant, le recteur. Elle avait la liberté d’enseignement. Ce vieil acquis du mouvement libéral- bourgeois et des luttes étudiantes lui conférait ce singulier visage des universités latino-américaines : lieux-dits de la contestation, aux portes des dictatures militaires. Tant qu’il cadrait avec l’optique nord- américaine il resta modèle. Entretenir les universités dans leurs contradictions, telle était bien l’idée du rapport Kennedy et de l’alliance pour le Progrès. Naturellement s’y jouait la Fermeture. Enfermer la Révolution, du moins son discours, tout en tenant le peuple sous les armes. Miter la Théorie.

La faculté de Droit était un gros bâtiment vert pâle, qui se donnait des allures de temple. Elle occupait l’entrée gauche de l’université. Ils y venaient boire le café et manger des tamales, sur le coup des dix heures du matin, emportés par le mouvement des enseignants. Cette seule faculté avait sa cafétéria, en dehors de la cafétéria principale, entre le Droit et la librairie universitaire. Les tamales, semoule dans une feuille de palmier nouée, cuits dans l’huile. Orco s’en bourrait sans discontinuer.

En plein travers s’allongeait le bâtiment des sciences humaines : sociologie, psychologie, sciences de l’éducation, journalisme, au rez- de-chaussée ; la bibliothèque universitaire au premier étage ; et la salle de conférence-cinéma sur le flanc gauche. Plus loin, et son angle droit, les bâtiments de langues vivantes, philosophie, physique appliquée. La partie droite revenait à médecine et dentaire. Puis, plus en arrière : physique et chimie. Derrière les langues vivantes se trouvaient les préfabriqués administratifs. D’autres préfabriqués, érigés au plus vite, ouvraient des classes aux étudiants, onze mille déjà, señor y señorita, planches et tôles ondulées, sous le fer du soleil. Le grand amphithéâtre rond des physiciens et chimistes tenait lieu plus bas de salle d’assemblée générale. Au fond du campus : le restaurant universitaire, premier étage circulaire du gymnase. Et, voisinantes : les de nouveau dites résidences, universitaires.

* Clément et Clémentine, c’est ici que nous travaillons. Leurs prénoms chantaient en espagnol.

Le soleil se couchait sur les montagnes, au nord – seins verts et fermes, brouillés de rouge, dressés calmes au loin. Orco y vit six mois

durant, chaque jour, vers dix-huit heures, les hautes femmes du Salvador, alanguies, lui les yeux pleins, caressé. La volupté de tes montagnes, Salvadorien. Couchées sur l’horizon de ton travail. De ton bureau tu mangeais la nuit posante, à travers les baies, sur ces lignes âgées, palpées durant des siècles, et toujours frémissantes. Ce quart d’heure avant l’eau noire, où rosissaient tes montagnes, oui, tes montagnes, un peu, amoureuses, comme animal de terre endormi. Elles te remplissaient la poitrine, à n’y plus voir clair. Il cru parfois qu’elles étaient découpées sur les vitres ; derrière les résidences, mais si loin : imaginaires, ventres et courbes croisées. Je rêve de toi, Salvador, est-ce un crime ? Mais de toi sans grillage et sans prison. Volcan nu, volcan debout…

Ils ne virent pas tomber les premières semaines. Elles furent soufflées en silence.

# L’élection du singe

* Arriba Francia.

Le docteur Morales les fit asseoir. Petit gros plutôt affable, ou démonstratif, il dirigeait l’Institut des Lettres et Sciences humaines de la Faculté des Lettres, Sciences humaines et Sciences naturelles. Il donnait un cours, en philosophie, sur le machismo. Le Machismo, expliquait-il, les yeux brillants derrière de gros verres ronds, le machismo, mais c’est l’essence de la civilisation hispano-américaine, plus que le culte du mâle, ce que l’on croit, le culte de la primitivité sociale, phallique évidemment, mais cosmique surtout ; le macho est un chevalier du cosmos, mais oui, mais oui. Du paysan au grand bourgeois, tous sont machos, non ? Et l’explication marxiste ou psychanalytique n’y suffisent pas. Le machismo, c’est l’Amérique du Sud, c’est, tenez : Antonio das Mortes. Nous participons tous du macho. Il faisait partie de la nouvelle équipe du recteur Aldebar, élue l’année précédente sur un programme universitaire progressiste. Il rêvait d’une Esthétique Révolutionnaire.

* Vous prendrez bien du café ?

Bien sûr. Encore ? Ils n’en finissaient pas de prendre du café ce jour-là. Dans le département de Sciences de l’éducation, pour les présentations. Dans le bureau du Doyen Castelo, toujours aussi caustique et réservé. Castelo : l’insaisissable. Il avait conclu sa médecine en France. C’était une personnalité de l’opposition. En

1961, il fut membre d’une Junte Révolutionnaire qui tint trois mois, entre deux militaires du Parti National. D’une scrupuleuse honnêteté, il incarnait aux yeux des intellectuels une gauche libérale, une gauche d’idées. Castro Carda les baladait dans l’université, leur glissant quelques confidences préparatoires qu’ils recoupaient avec les discussions d’Escalon. El doctor Castelo es muy respetado, vous savez, Clem… On continue. Le secrétariat du Doyen : du café ? Oui. À présent : Morales. Le café en question n’était guère qu’eau teintée, d’ailleurs. Ils trouvèrent cela bizarre : en pleine Amérique Centrale, où le café pousse sur des plants « Variété colombienne », boire ça. Évidemment, ils en prenaient tous deux, trois, jusqu’à cinq fois par jour. Mais ? Enfin ! Ce n’est que plus tard qu’ils burent d’occasion du bon café, à l’université, aux retours de Castro Carda de sa petite finca de l’est, sa finquita. Du vrai café, rauque et âcre. En attendant, ils suçotaient leur tasse : le ventre lourd de quantité. Escamotant quelques renvois, droits sur leurs chaises, un peu tendus, nerveux.

* Vous aurez à prendre en charge un cours de formation

pédagogique pour nos assistants. Vous savez, ici, la pédagogie n’est pas toujours très bien comprise. Castro Carda opinait. Mais vous êtes jeunes et dynamiques. La pédagogie est aussi une bataille quotidienne. La pédagogie, prétendue l’affaire de spécialistes, à l’écart de la vie quotidienne. Technologie de l’éducation pourtant. Peut-on se trouver ainsi définis pédagogues et patentés ? Nous sommes des pédagogues et nous avons nos Patentes, et nous voici Maîtres, et donc a priori compétents, mes chers. Oh, oh, quelle histoire. Orco ne réalisait pas très bien. Quant à la Clémentine, elle nébulait, papillotante. Il la

sentait remuée, comme haletante, sous son apparente immobilité.

* Soyez les bienvenus, licenciados Orco.

Et cette manie de l’intitulé. Ils donnaient du titre en toute circonstance : Licenciado. Doctor. Como no, Doctor. Je vous présente, très estimé professeur, les deux pédagogues français. Après la poignée de mains, les sourires de courtoisie, muy encantado, il s’éloignait, claudiquant ; un barbu, de regard ironique, les cheveux mi-longs, chemise à carreaux rouges et marrons, pantalon gris, bottes de cuir ; oui, il boitait : Fisselblitz, directeur du département de sociologie, Argentin, présenté par les uns et les autres comme une puissance plus ou moins secrète ; il était derrière la grande Grèce des Areas

communes ; comment ça, derrière ? Oh, vous comprendrez ; rien de ce qui se produit à l’université ne lui est étranger. Ils songèrent au rôle des départements de sociologie, en France : à la fois machines critiques et machines d’intégration. Jeux de transition idéologique. Ici aussi ? Fisselblitz entrait dans le bureau de Morales. Ils poursuivirent leur périple. Département de psychologie, dirigé par un Guatémaltèque, Carriera. Études au Chili, cinq ans de prison au Guatemala. Carriera, comme Fisselblitz, ont été recrutés sur la demande de l’université, bien sûr, par le CUC : Le Conseil Universitaire Centroaméricain. Oui, l’organisation qui vous a fait venir, vous aussi, lorsque ici nous nous sommes décidés. Castro Carda marchait en lançant mollement les pieds en avant, mains dans les poches, le dos légèrement voûté. Comme une tortue debout, il n’avançait pas. Orco lui prenait cinq mètres tous les dix mètres et revenait en arrière. Peut-être qu’en lui tournant autour ils iraient à la même vitesse ? Orco avait un mal fou à s’adapter à la lenteur latino- américaine. Pourtant ils s’y prirent à plusieurs pour lui en démontrer la Congénitalité Naturelle, par la suite.

Département de journalisme : Garcia le gorille, grand costaud au

visage d’enfant. Une voix de stentor, connue de tous. J’ai remporté le premier prix d’élocution, licenciado Orco. L’élocution est le grand outil du pédagogue. L’art de la Déclamation ! Nous perdons ça de vue, et c’est un tort. Voyez Démosthène : il apprit à parler avec des pierres dans la bouche. La Volonté fonde l’éloquence. La dizaine d’enseignants et d’étudiants qui travaillaient au journal universitaire, Première page, ne perdaient pas une miette de ses envolées. Chaque phrase, il la soufflait coup de poing. D’ailleurs, il s’accompagnait des deux mains.

* Bienvenue à nos deux experts. Avec vous rentre ici la pédagogie française, et la Révolution !

Experts, cette fois-ci. Ils ne reculent devant rien songea Clémentine. Et aussitôt elle tressaillit : c’était eux, eux deux qui ne doutaient de rien. Des experts. Deux étudiants, tout juste diplômés. Ce hâbleur de Clem, et elle qui hésitait à parler en groupe, des experts !

* Nous allons faire une photo pour le journal. Si, si, nous y tenons. Avec quelques mots sur vos études, à Nanterre je crois ? L’université de Cohn-Bendit, n’est-ce pas ?
* Oui… enfin… Enfin…
* Ah, mai 68, ce fut quelque chose en France. Ici nous avons eu quelques petits mouvements, en lettres. Mais sans plus. Nous avons vu Cohn-Bendit à la télévision, un soir. Oui, oui. Le diable rouge. Enfin, ils l’appelaient comme ça. Vous arrivez en pleine période électorale. La fièvre monte ! Car, cette fois, la gauche va peut-être l’emporter. Non, vous ne croyez pas, Marcelino ?
* Les élections, vous savez, je n’y crois plus.
* Oh, cette fois Duarte est bien placé.
* Ils ne le laisseront pas faire.

Le local du journalisme était contigu aux Sciences de l’éducation. L’en séparait une cloison de contreplaqué. Comme déjà les journalistes suivaient attentivement la discussion, certainement qu’en profitaient aussi les pédagogues. Surtout avec Garcia ! Sa voie rugissait, corde à nœuds, ligotant les nonchalances de Castro Carda. Les yeux braqués sur le front de l’interlocuteur, ou circulaires à l’entour, mais sans voir, il se prenait à son discours, fasciné. Ils l’entendirent souvent démarrer ses diatribes, vibrations puissantes, qui mettaient deux départements en émoi, développaient des retombées jusqu’en Psychologie, de l’autre côté d’Éducation, s’infiltraient au- dessus, dans la bibliothèque universitaire.

* Garcia est un tempérament, Hombre, quel tempérament, disait Castro Carda, comme pour excuser le bouillant éditorialiste. Il venait d’un journal redemptorien, licencié depuis quelques années. Car il n’y avait que trois grands quotidiens : *Le Monde*, *La Presse*, *Aujourd’hui*, Trois quotidiens de droite, ou d’extrême-droite comme Aujourd’hui. Et je suis marxiste, amigo Clem, vous comprenez. Il avait monté, puis implanté *Première Page* à San Salvador, dans les centres universitaires d’occident, à Santa Anna, et d’orient, à San Miguel. Ils projetaient cette année d’étendre la diffusion à la population. Ils avaient commencé partiellement, prudemment. Nous devons aller doucement, Clem, l’an dernier ils ont attaqué et détruit la Radio Populaire, notre Chaîne universitaire. Brûlée. Tant qu’on ne sort pas de notre enceinte, ça va, mais si nous mettons le nez dehors, attention, Clem ! Et l’information est fondamentale. L’Information, Clem. Ils se virent souvent, au long des mois : un couloir à passer. Et puis : le café était meilleur côté journalisme.
* Ah, amigo moi ! Sientese.

Un joueur de rugby, ce Garcia. Sportif, et toujours l’œil sur les hanches des secrétaires. Une nature, quoi. Une complicité mâle s’établit entre eux. Ils se rassuraient mutuellement, sans doute à travers cette sorte de Rhétorique Physique : leur mesure commune.

* Duarte peut gagner. Ils n’oseront peut-être pas frauder cette fois.

Toute l’Amérique Centrale observe.

* Oh, tout le monde s’en moque.

Les élections. Elles approchaient. Les présidentielles d’abord, puis les municipales, et les élections à la Chambre. Tout le pays en parlait, à voix basse à la campagne, à voix haute en ville, pas trop haute tout de même, car pullulaient les flics en civil, que les journaux baptisaient pudiquement : Policiers habillés en paysans. On les trouvait à l’origine de tous les mauvais coups. Policiacos vestidos de paisanos. Eux, c’est- à-dire la Sécurité et la Guardia : les deux piliers policiers du régime.

* Ils sont partout, vous savez ? Partout.
* L’an dernier, racontait Paulin, un camion plein de dollars a disparu dans le Sud. Un transport de fonds de je ne sais plus quelle banque. Et c’est la guardia qui a retrouvé le camion, et les deux chauffeurs morts, comme par hasard, dans un tunnel. Ils ont rendu l’argent, c’est vrai. En disant que le coup venait de groupes d’extrême gauche. Enfin, tu vois le genre. Et Mateo, le prof mexicain, communiste, exilé ici : menacé, il n’est pas parti ; la guardia l’a retrouvé dans le Rio Lempa, le fleuve des cadavres, l’an dernier. Ten cuidado, hombre !

La guardia, c’est la garde brune. Ils sont recrutés dans les campagnes, alphabétisés et formés à la guerre psychologique par le Département d’État nord-américain. Les programmes et les cadres viennent de Washington, mon vieux. Ils prêtent serment d’allégeance au monde libre. Et ils sont bien payés ! Alors ils constituent la garde prétorienne des dictatures sud-américaines. Ils voient dans tout civil un communiste en puissance. Ils sont façonnés avec persévérance dans les écoles de la Sécurité Générale, dans l’esprit d’une conspiration rouge internationale. Tu piges ? Oh, oh, ils sont solides. Des robots anti-bolcho, quoi.

À vrai dire, Géo avait une vue pessimiste des choses. La situation lui semblait bloquée. Pour longtemps encore. Que faire contre le

terrorisme armé des officialistes ? Le peuple n’est pas organisé et ne sait ni lire ni écrire. Ils ont peur. Chaque Salvadorien a son flic dans le dos. Alors, les élections, laisse-moi rire. Ils frauderont.

* En somme, la guardia c’est ce que deviendraient les CRS en France si Marcellin réussissait à pousser sa réforme de la police ? Oui, vous avez lu *Le Monde* ? Un corps spécial, à part, une milice gouvernementale, une police mercenaire, quoi. Ça ne passera pas, mais c’est bien ça Géo, des prétoriens, ce sont des prétoriens.

En 68. La morgue de certains d’entre eux, maîtres tout puissants du pavé. Ironiques. Hargneux. Chassant eux aussi le bolcho. De jeunes types, souvent, frustrés d’études, frustrés de travail, utilisés sans vergogne par le pouvoir. Haine manipulée. Et derrière ces visages : le vent léger du fascisme qui leur traverse les yeux. Ten cuidado, hombre ! Le vent vient de beaucoup plus haut, tu sais. Le vent du Fric.

* Et l’affaire Regalo ? Je me suis laissé dire, Raoul se penchait, confidentiel. Oui, un Regalo, chargé d’une commission d’enquête sur les bons de soutien tirés par le gouvernement, pendant la guerre des cent heures contre le Honduras, la guerre du football, jamais acquittés, dilapidés. Eh bien, pour une fois, un Regalo honnête, car il y en a qui sont honnêtes, aussi, tu sais Clem, eh bien, il a découvert le pot aux roses. On l’a retrouvé abattu dans un barrenco. Ils ont arrêté des étudiants d’un groupe catho d’extrême gauche, tiens, dirigés par le gendre de Castelo. Mais personne n’est dupe : c’est la guardia, ou la Sécurité, qui a fait le coup pour protéger quelques notoriétés officielles du Parti National.

Et la guardia courait les campagnes. Séquestrant les candidats de l’UNO. Ou les passant à tabac. Quelques mois auparavant, Duarte avait échappé à une embuscade dans le sud-est, à la mitrailleuse ; son chauffeur avait été tué. Oh, rien d’exceptionnel : Castelo, candidat à la présidence en 367, avait connu les mêmes attentats. L’année précédente, de nouveau, sa maison mise à sac. Pour maintenir le climat, la guardia cartonnait un paysan ivre, ou brûlait la maison d’un responsable local. Le régime tenait par la peur. Seguramente, señor.

La police nationale uniformes marrons, pantalons bouffes dans des bottes de cheval, chevauchant de vieilles motos yankees aux larges guidons, casqués gris clair, lunettes noires. La guardia : d’uniforme vert olive, brodequins et guêtres noires, le fusil, le trente-huit spécial,

le machete. À chaque détour de route, au fond du plus petit village, ils étaient là.

Duarte est le grand espoir de la gauche, Clem. L’université toute entière vibrait. Meetings. Prise de parole dans les départements. Discussions passionnées. Il peut passer. Il passera. Vous plaisantez ? Chaque matin, autour du café, l’un ou l’autre arrivait avec une information à débattre. Le comité électoral officiel tentait d’invalider la candidature de Duarte. Aujourd’hui l’accusait en première page de recevoir des fonds secrets de Moscou. Fisselblitz dit que ces élections sont une mascarade.

La Melia, dirigeante centrale de la puissante association enseignante, professeur de Sciences de l’éducation, s’énervait : la gauche tombe dans le panneau une fois de plus, évidemment, c’est la stratégie des communistes ; ils couleront l’opposition, vous dis-je ! Les élections, comme une vague, roulant discours, polémiques, insultes, qui cognait les murs des amphithéâtres, des préfabriqués, et dehors rampait jusqu’en haut d’Escalon, San Benito. Nous finirions par croire que c’est possible, disait parfois Raoul. Et la Melia gesticulait derrière son bureau. Une douzaine de bureaux de ferraille grise, chacun le sien, dans le hall-département d’Éducation. Elle était belle la Melia, femme mûre, la cinquantaine, longs cheveux et hanches rondes, visage angeleur, mais les yeux mordants. Il faut prendre les armes ! Elle avait travaillé deux ans au ministère. Congédiée. Elle ne sortait plus seule à présent car, régulièrement, les policiacos vestidos de paisanos l’embarquaient. Et il s’agissait d’être là, pour savoir où. Où ? Et l’université vivait, intenses, ses contradictions. Castelo se prononçait contre l’électoralisme mais déclarait soutenir l’UNO. Quelques petits groupes brocardaient les candidats de la gauche, du matin au soir : affiches, tracts, bulletins. La vague muait pagaille.

Orco lisait fébrilement les journaux et poursuivait sa campagne de

questions. En fait, la victoire de l’UNO n’avait rien d’improbable. La grande bourgeoisie était divisée. Le Parti National avait vu surgir sur sa droite deux groupes politiques : le Parti Populiste, financé par une fraction de la bourgeoisie, marchande et bancaire ; appuyé sur les cadres et les classes libérales ; des phalangistes ; et le FUI, Front

Unitaire Indépendant, fabrication des grands propriétaires terriens. Deux partis d’extrême droite, nés contre l’UNO, mais aussi contre le PN, jugé trop tiède. Des quatre candidats, Duarte, l’ingénieur Duarte, démocrate-chrétien, trois fois maire de San Salvador, pouvait, et devait, l’emporter. Car l’UNO était une grande force : socialistes, communistes et démocrates-chrétiens s’y rassemblaient, sur une ligne commune. Une nouveauté, amigo ! Ce qui différenciait l’UNO de la coalition de la gauche chilienne, par exemple. Ah, la démocratie chrétienne, Clem. La plaie de l’Amérique du Sud : à gauche, à droite, au centre. Mais que voulez-vous, un parti de masse, dans nos pays catholiques. Rien ne peut se faire sans eux. Ils contrôlent la paysannerie. Duarte, on l’appelait l’Allende d’Amérique centrale : Napoléon Duarte, cinquante ans, image d’intégrité, de plus un fonceur au profil d’aigle, un accrocheur. Le Molina faisait petit singe galonné, à côté.

* Ah, ah, Molina ! Les « chistes » galopaient les couloirs de l’université. Molina arrive à l’aéroport de Uopango pour inaugurer cinq avions rachetés aux gringos. Il regarde. Il tâte les hélices. Tiens, dit-il, je ne savais pas qu’on mettait les ventilateurs dehors à présent. Et le rire de Licha, la spécialiste de la « chiste » dans le département. Brune agressive de peau café : une rapide, disaient les hommes. Toute en chair, aguichante, vêtue de rouge rose vert jaune, éclatante de sexualité. Son fiancé était en prison depuis près d’un an déjà. Professeur, écrivain d’extrême gauche, encabané sur faux témoignage. Et le rire de Licha. Et celle-ci : Molina et son suppléant parcourent le pays en hélicoptère ; au-dessus d’un village le suppléant lance une poignée de pièces, ça fera toujours quelques Salvadoriens heureux, dit-il ; Molina jette alors une poignée de billets de un colon, ça fera toujours quelques autres Salvadoriens heureux, n’est-ce pas ; alors, le pilote de l’hélicoptère se retourne et leur murmure : si vous sautiez tous les deux, ça ferait trois millions de Salvadoriens heureux. Et le rire de Licha, monté des seins.

Le Parti Populiste présentait un milliardaire, un Niñez-Meru. Le

FUI avait choisi le général Medrano, formé par le Pentagone, chef de la police politique, délégué de l’école de guerre au Vietnam, fondateur de la milice paramilitaire, Orden Nuevo. Il était célèbre dans le pays pour plusieurs raisons. Dans les années cinquante, directeur de la

Sécurité, il avait fait incendier des édifices publics pour déclencher une vaste répression contre les syndicats et partis de gauche. Il faisait, à l’époque, abattre purement et simplement les voleurs à la tire, après torture, et les jetait au Rio Lempa. Durant la guerre contre le Honduras, il fut le massacreur insigne des civils honduriens de régions frontalières : viols et fusillades. En 1971, il dut quitter le pays car il avait assassiné de sang-froid un détective menant une enquête sur ses antécédents. Reçu à bras ouverts à Washington, il revenait pour les élections. Précipité candidat par les puissants terratenientes du FUI, ces féodaux, ces seigneurs de la terre, qui voyaient dans toute industrialisation du pays une conspiration communiste. Les Ospino. Les Gomez. Les Orilla. Ils voulaient d’une misère agricole, placée sous le signe de la croix. L’autarcie paternelle. Prêts à recourir au gangstérisme, comme les autres d’ailleurs, pour s’en sortir : Arriba Medrano. La richesse est don de Dieu.

* Vous connaissez le FUI ? Partisans d’un servage plus ou moins déguisé, ils tenaient les ouvriers agricoles par l’endettement, les paiements en nature, fuyant au maximum la salarisation. Le salaire : mais c’est le syndicat ! Ils ont bien assez pour vivre, mon cher ; ils n’ont pas nos besoins, voyez-vous. Alors, bien sûr, la principale revendication du FUI portait contre le code du travail et le salaire minimum agricoles, la syndicalisation paysanne. Que justement le Parti National prétendait régler à sa manière, et c’était déjà trop, sous prétexte d’une maigre réforme agraire dont il avouait la nécessité. Car l’UNO parlait redistribution des terres ! Et encore quoi, clamaient *Aujourd’hui* et *La Presse*, la propriété privée est le sol sur lequel est construit l’État, elle est le fondement de nos institutions. Duarte est un rouge. Le Front Marxiste ne passera pas. Chili, France, Mexique, Pérou, Argentine, les mêmes hurlements rageurs, la hargne riche, le dos glacé, sueur, parés au pire pour rester les maîtres. Les écraser du pied, Clem. Mais il faut pouvoir, vieux. S’organiser ! L’UNO peut gagner, parce qu’ils s’organisent. Ne rêve pas, Clem, ici, au Salvador, comme en France, ne rêve pas, n’y crois pas trop : après le sang, chaud, retombe dans les veines si ça rate, et le sang tourne : dépit mortel. Le désespoir vient par l’enthousiasme. Lucidité, mec.

Duarte : le candidat qui a le plus de possibilités. Les affiches de

l’UNO. Le père Orilla est terrorisé par Marte, disait Annette. Elle était

grande amie d’une des filles Orilla. Le terrateniente superbe, costume de Londres, chemise de soie, canne à pommeau et rocking-chair. Messieurs dames, sur la terrasse de sa ferme espagnole : hacienda de cent ans. Vieux beau créole, cavaleur de première : les plus belles filles, les plus belles femmes de peones ne lui échappaient pas. Il donnait de l’argent, il est vrai, pour les enfants. Il régnait sur quinze mille hectares, au nord, le long du Iempa. Annette y fuyait régulièrement, s’y reposer déclarait-elle. Elle avait saisi l’agitation électorale comme prétexte. Pour quinze jours : le domaine Orilla. Le père Orilla : fascinant ! Géo et Paulin y furent invités. Il leur tint un discours sur les valeurs occidentales, la décadence. L’industrie : la fin du paradis, messieurs, voyez Rousseau. Car il avait fait ses écoles, Orilla, et même de la lecture. L’enfer, c’est l’usine.

* Tu sais, Clem, il se balançait sur son rocking-chair. Avec une fine Napoléon à la main. Mais oui ! Et nous avions bu du Graves Haut Brion à table. Tu vois. Il montrait sa propriété, avec une moue : tout ça ce n’est rien, disait-il, le bonheur est intérieur. Mais oui, tout comme. Tu sais, c’est là que j’ai compris la signification sociale de l’impératif catégorique kantien : si même la science fond sous la conscience, alors Orilla peut vivre tranquille. Il organise des messes sur ses terres, d’ailleurs, à côté des boutiques d’alcool à crédit. Oui, la philosophie commence à me poser des problèmes. Car… oui… Orilla est très kantien, je pense.
* Il faudrait que vous y veniez, ajoutait Géo. Ça vaut le coup d’être vu, croyez-moi.

Annette, l’institutrice fatiguée de la France et de son inspecteur, ne pouvait dissimuler son admiration pour Orilla père. Il était beau. Du charme, et tellement de classe ! Elle conversait des heures durant avec lui, entre deux promenades à cheval, sur les rives du Iempa. Le soleil dans les orangers, les purs sangs : à frémir de plaisir, naseaux ouverts ; senteur d’herbe chaude. Elle avait fui, cette fois-ci, pour oublier Géo. Depuis deux mois elle couchait avec lui. Et c’était la fin. Les crises, Annette en chemise de nuit dans les couloirs d’Escalon, tambourinant la porte de Géo : ouvre-moi encore une fois, je t’en supplie, pleurant, il ne m’aime plus. L’affectivité à fleur de peau, l’Annette, sous ses dehors d’insouciance, une fausse solide. Un corps lourd de seins et fesses, qu’elle portait bien, et prête à se donner,

entière, au premier sourire dédicacé.

* Après tout, ces quinze jours chez Orilla lui feront du bien, assurait Paulin. Elle courait vers la névrose. Au fait, Clem, j’aimerais discuter avec toi de la psychanalyse. Elle me reste en travers de la gorge.

À part les élections, les sujets de discussion abondaient. Paulin recevait *La Nouvelle Critique*. Autre point de jonction avec Orco. Ils polémiquaient en ce moment sur le bouquin de Monod : *Le Hasard et la nécessité*. Paulin discernait mal ce détournement idéologique qu’opérait Monod de la génétique. Encore une fois, là-derrière se cache la conservation du système, dans l’ombre de l’Immuabilité Génétique. Tu crois ça, Clem ? Et comment ! D’ailleurs, regarde les positions politiques du lascar, tu verras. Tu devrais lire Lénine, Paulin : Matérialisme et empiriocriticisme.

Avec Géo il y avait le karaté. Car il pratiquait le Tae-kwon-do, méthode coréenne très implantée aux Amériques. Beaucoup de coups de pieds sautés et circulaires. Il avait promis de l’y emmener. En attendant, ils démarraient de légers kumite dans la maison ou sur la pelouse. Géo était sec comme un hareng fumé, tout en os et nerveux. Un musclé colérique. Les reins plutôt bloqués. Mais têtu comme une mule, il s’assouplissait. Oh, esquive, et balayage : le de-ashi-baraï des judokas, de plus en plus employé. Géo basculait. Et tentait Yoko-geri : coup d’arrêt du tranchant externe du pied. Sur le dallage.

Aussi l’histoire, préoccupation commune de Paulin, Géo et Julie. Que de discussions acharnées sur l’histoire des mentalités. Ça n’existe pas, clamait Orco, qui fonctionnait à la bière en litre depuis leur implantation escalonienne. La Mentalité, concept flou, le retour de la psychologie abstraite dans l’histoire. Pas si simple, Clem. Clémentine hochait la tête : il croit tout savoir. Surtout qu’ils étaient compétents. Paulin travaillait le Moyen-âge : une thèse sur Kepler. Géo faisait une maîtrise sur l’histoire indienne d’Amérique centrale. Julie était une spécialiste de la sorcellerie. Elle conduisait des groupes d’enquête ethnologique dans les derniers villages indiens de l’ouest. Suivant l’évolution du nahuatl. Tout trois se passaient de gros volumes, écornés, jaunis, couraient les collectionneurs de poteries mayas, commandaient des index en Europe. Géo avait même été délégué à

Guatemala, par l’université, pour le premier congrès d’histoire centroaméricaine. Car se projetait un département d’histoire. La bourgeoisie refusait l’histoire, bien sûr. Elle avait tant de choses à cacher. Et puis, quel cirque à Guatemala. Pas un d’accord avec l’autre. Qu’y a-t-il comme analyse marxiste sur la période coloniale ? Pas grand-chose. Quelques fascicules universitaires. Et le gros livre : *La Patria del criolo*, du Guatémaltèque Martinez Pelaez, sur l’économie coloniale centroaméricaine. Je te le filerai. Il est plutôt contesté. Un grand mouvement d’explication marxiste se fait jour, disait Orco. Nous sommes en retard, c’est vrai. Contrecoup de la guerre froide. Mais ça va devenir un vrai vertige, une reprise formidable, un dévoilement. Mais si, je vous le dis. Les autres riaient. Tiens, bois donc un coup et remets-toi.

Chaque matin, Clémentine et lui dévalaient la ville. Pour attraper la grande avenue Guerrero sud-nord. Et tomber pile devant les grillages universitaires. Annette leur avait laissé sa deux chevaux. Chaque jour ils craignaient de ne jamais remonter à Escalon. La guimbarde, défoncée, le cul au sol, traînait, essoufflée. Ils la garaient devant la faculté de droit. L’habitude déjà. Et gagnaient leurs bureaux. Ils avaient un mois pour planifier leur cours de pédagogie. Un mois aussi pour comprendre à qui ils allaient s’adresser, et dans quel contexte ils le feraient. Alors, ils lisaient, compulsaient, interrogeaient. Préparaient des études schématiques : les moyens audiovisuels, les concepts psychanalytiques et marxistes fondamentaux, la pédagogie institutionnelle, l’analyse institutionnelle, les groupes de formation. Orco euphorisait : il écrivait, pensez donc ! Clémentine, remorquée par la locomotive, suivait le train, plus pâle, plus hésitante. Nous n’y arriverons jamais, Clem. Les premières réunions de coordination du département avaient été dures. Ils mâchaient, bafouillaient l’espagnol. Mal compris. Que dice usted ? Et, de plus, perdaient le fil. No comprendo. Malaise dans la poitrine. La petite paysanne du Morvan prenait honte et terreur. Que faisons-nous ici ? Ses yeux embuaient : plus tristes plus beaux. Le soir elle tournait, virait, dans son lit, pendant que Clem lisait en diagonale, comme il disait, des traités d’éducation. Ils n’en faisaient plus guère l’amour. Blocage, tension. Ne te casse pas la tête, lui glissait Paulin, viens à la piscine, c’est pas

grave.

Les professeurs du département, par-dessus le marché, leur avaient offert une petite réception dans un hôtel de la ville : Apéritif, tamales, pousses de maïs, pupusas, et les chistes de Licha et Marco. Désarmant. Glaçant. Nous allons les décevoir, tu verras. Oh, merde ! Allez, souris, miss… Allez… Allez… Alléluia…

Les responsables de l’AGU, l’Association Générale Universitaire, parcouraient les départements. L’organisation étudiante disposait de son journal et d’importants moyens. Elle était depuis quelques mois aux mains de l’extrême gauche, qui en avait chassé les jeunesses communistes. Ils combattaient l’électoralisme, naturalmente.

* Tenez, Clem, je vous présente Lanilla, secrétaire de l’AGU faculté de lettres. Ce sera l’un des assistants de votre cours.
* Muy encantado. Comment trouvez-vous le pays, señor Orco ? Et, très vite, dans les premières phrases : Que pensez-vous des élections ?
* Je ne suis pas encore très informé, vous savez.

Lanilla. Vingt-deux ans, grand brun, cheveux très courts lustrés noirs, yeux indécis, mince ; il le jaugeait du regard, campé, sûr de lui. Un étudiant, candidat assistant, instructeur, disaient-ils. Il a du poids et de la gueule, leur confia Marcelino. Nous verrons, pensa Orco.

Les élections, de nouveau. Imminentes. Au milieu des lectures folles, dispersantes, un tour au lac Ilopango, dans le ranchito de la fille Orilla. Il va falloir commencer les cours. Meeting de l’UNO, plaza nacional, cent mille personnes, banderoles dans toute la ville, bagarres au machete dans les bars. La guardia, l’armée, partout. Samedi, la veille des présidentielles, le gouvernement interdit la consommation de l’alcool. La foule muait ruche en transe. Orco : au cinéma central, nuit dans un bar, seul blanc dans le centre, la nuit. Ne sors pas, disait Annette, ne sors pas, ils sont comme fous. En fait : la chaleur du peuple, ravagé d’espoir ; grands yeux ouverts, face à face, de chaque côté des tables du bistrot. Duarte ! Duarte ! La solidarité. Ce frisson qui convulsait la ville, rouge émotion, nudité ; mains offertes, qui oubliaient les ombres policières marrons et vertes. Ganaremos, amigo. Si : ganaremos ! Les bonnes d’Escalon avaient le regard plus clair. Élise, attachée à Paulin, écoutait avec lui et Géo les informations. Son mari était mort, noyé, un accident, il y avait trois ans. Petite, grassouillette, riarde : trois gosses, elle devait les habiller, et même

acheter la chaise et le pupitre d’école. Elle écoutait parfois radio Cuba. Père socialiste. Duarte ! Duarte ! Ils en avaient tous la sécheresse en gorge.

Dimanche d’attente. Souviens-t’en, comme en France, manipulant la radio, la télé, crispés. Et le doute destructeur : ils vont tricher. Malades. Longue usure patience. Soudain : dix-neuf heures, des nouvelles. Duarte : vingt mille voix d’avance. Ils ont perdu. Duarte : vingt mille voix d’avance ! Le silence. Ce n’est pas possible. Ce n’est pas possible. Verrions-nous, ici, la gauche au pouvoir ?

Le lundi, l’université exultait. Ils passèrent la journée chez Garcia, à écouter les résultats des votes. *Première page* sortait un numéro spécial : Duarte a gagné. L’UNO annonçait un grand meeting de proclamation. Attendez, souriait la Melia, attendez, ce n’est pas fini. Personne ne l’écoutait. Cette fois, l’enthousiasme pulvérisait les prudences latines. Duarte !

Lundi : vingt heures. Black out sur toutes les chaînes de radiotélévision. Pour précéder, dans le calme, au recomptage, déclare le gouvernement. L’armée patrouille, les yeux se ternissent, les dos se voûtent. Le coup fourré. Élise a des larmes dans le regard. Ils écoutèrent le Requiem de Gilles, ce soir-là. Mardi : Molina est élu, avec vingt mille voix d’avance. Vingt mille voix d’avance ! Les attroupements sont interdits. L’UNO manifeste. On retrouve des urnes enterrées. L’armée. La guardia. La police. Rien à faire. Élise pleure, comme d’autres milliers, du peuple, au creux des volcans ; larmes d’hommes, rentrées à coups de crosse dans la gueule. Molina. Arriba Molina. Duarte est contrôlé par la sécurité. Ils ont triché. Ils ont gagné. Le froid règne sous le soleil. Molina sera proclamé président le premier juin, annonce la télévision. Mais déjà Washington a télégrammé : Arriba Molina !... El Salvador pleure…

# Hacia la libertad por la cultura

* Entonces… Nous avons plusieurs points à examiner aujourd’hui… Aussi j’aimerais que nous puissions commencer. Holà, Licha, Arturo.

Chaque jeudi : réunion de coordination, toute la matinée, obligatoire. Castro Carda y répercutait les décisions centrales, les conclusions des commissions. En fait, s’y définissait la pédagogie des départements. Elle était la base des discussions en cours sur la Réforme des structures universitaires. En fin de semaine, les directeurs débattaient les propositions des départements, au niveau des instituts, puis des facultés, du rectorat. Tout était décidé, tout, dans des collectifs enseignants ou des collèges spécifiques, élus. Recteur, doyens, directeurs, ne conservaient que les pouvoirs juridique et technique attachés à la fonction. Du coup, le processus d’enseignement reposait sur une fiévreuse agitation. L’université fonctionnait comme une cité démocratique. Ilot socialisant selon certains ; nouvelle Athènes selon d’autres. Bureaucratie rouge, rageait *Aujourd’hui*, et son fameux fondateur, Vira Alturo, un ancien contestataire de l’AGU des années trente, Procommuniste à l’époque, mais si, Clem, dirigeant étudiant : un leader de l’opposition au Général Mitrailleuse ; le général du massacre de 1932 : Hernandez. Vira Alturo, l’ennemi forcené de l’équipe du recteur Aldebar.

Directeurs et doyens des facultés, recteur, étaient tenus de justifier

leurs prises de position publique. Ainsi débarquait à l’improviste Castelo, dans un département. Ou Aldebar : petit et solide, cheveux très noirs et peau métisse, il avait une voix puissante, grave et chaude. Clémentine en frissonnait des pieds à la tête, chaque fois. Il la remuait. Elle n’en comprenait plus mot du discours, les yeux humides de sa voix. Et la plus grande liberté régnait dans les deux sens : on circulait dans les bureaux du recteur, des doyens, comme eux couraient l’université, sans distance. Como esta usted, doctor ? Qué tal, licenciado ? Vous prendrez bien du café ? Le sixième. Como no. L’équipe du recteur rassemblait des progressistes et quelques personnalités communistes. Ils s’exprimaient dans le journal officiel de l’université : *L’Heure*, reflet direct de l’opinion des autorités, surtout préoccupées de la sous-alimentation, de l’analphabétisme, de l’éducation paysanne. Avec *Première page*, quotidien d’information, la communauté universitaire disposait donc de *L’Heure*, hebdomadaire, et de *La Tribune étudiante*, l’hebdo de l’AGU, véritables journaux d’opposition.

Il y avait également les Éditions Universitaires, véritable entreprise

d’édition et de commercialisation autour d’une revue économique et théorique : *L’Université*, source précieuse de travail scientifique sur l’agriculture, l’école salvadorienne. Car, bien sûr, le gouvernement bloquait au maximum les publications sur le pays : la peur, simplement, de la réalité. Sur les massacres de 1932. Sur les syndicats et leur histoire. Mais il y avait également une revue littéraire et poétique, dirigée par un poète communiste. Des essais : les deux livres de Cardoso, le fiancé de Licha, sur Philosophie et Révolution. Des enquêtes psychosociologiques : Étudiants, drogue. Des recueils de poèmes ; des nouvelles ; l’étude d’Aldebar sur la Réforme Agraire, restée fameuse dans les cercles politiques du Salvador. Et les bouquins piratés, sans acquitter les droits internationaux : Traités d’Éducation nord-américains, romans sud-américains, Marx, Engels, Lénine, diffusés bon marché. Éduquer. Une correspondance avec les Tupamaros. Le Che : vénéré. Et Camilo Torrés. Ces deux figures de proue de la guérilla. Figures impérieuses et repères éthiques. Le Che, vert, et noir, et rouge, sur les affiches tirées par les Éditions Universitaires, les yeux couleur béret noir, sombres. Le Héros. Romance ou révolution. Beaucoup me diront aventurier : et je le suis.

Orco ne put jamais retenir le frisson devant cette affiche verte, traversée du Che et d’une mitraillette, noirs et blancs. Muchos me diran : Aventurero, y lo soy. Ce frisson de mai 68. Chicago. Ce frisson des premiers Mai du peuple : liesse énorme et grave. Ah, ces tombereaux de manifestes révolutionnaires, dans l’îlot démocratique, au milieu des publications structuralistes traduites jusqu’ici, depuis Mexico ou Buenos Aires, les deux centres d’édition latino-américaine. Barthes, Baudrillard, Goffman et Althusser. Beaucoup de manuels didactiques en librairie : guides pour la recherche, les enseignements. Derrière le flou des phraséologies, une patiente armature se construisait, l’ossature d’une pédagogie universitaire. Parfois lourde et amphigourée, mais systématique. Alors qu’en France prévalait le dilettantisme, installé sur le cloisonnement, la répétition du Savoir. Ignorant les critères. Les champions du Discours : les champions toutes catégories accédaient au Professorat. La Parole et l’Écriture. Pour le reste, vous pouviez être con à plaisir, et faire n’importe quoi dans vos cours. Vos Cours. Mes étudiants. Mes élèves. La pédagogie, pour quoi faire ? L’enseignement : ballons de couleur, et pour seule racine une ficelle fragile. Pourtant, l’avenir d’un pays. L’Éducation est aussi le produit de la structure universitaire, s’exclamait Orco dans les réunions de coordination. La pédagogie, c’est d’abord l’organisation de la vie : Qui fait quoi, où, quand, comment ? Ça : ce sont les Groupes d’Éducation Thérapeutique qui me l’ont appris. Oury et Vasquez. Que deviennent-ils, au fait ? Il restait songeur, d’aparté. Les praticiens en marche. La Théorie, à partir des pratiques, et dedans. Fini le verbiage philosophe. Orco avait rencontré la pédagogie institutionnelle, pédagogie à la fois politique et psychanalytique, à Nanterre. Elle l’entraîna chez Oury et dans les groupes militants des GET. Il y resta. La pédagogie d’où nous devrions partir, nous marxistes, aimait-il à dire. Des techniques qui changent l’école, qui changent la vie. Transposables. Une pratique éducative de haut niveau. Et pas du Rousseau, ni de l’Illich. Fernand Oury : la seule réalité, c’est la Pédagogie Institutionnelle, la PI dit-on aux GET, car ça existe. Travail lent, patient, d’abord souterrain, dans l’école publique, avec Freinet, pas sur quelques dizaines de marmots bien élevés mis à pousser au soleil anglais, salut Neill. Travail de taupe. Ce n’est pas d’universitaires dont ils ont besoin ici, avouera Orco plus tard à

Paulin, mais de Freinet, de Oury. Stop au baratin. Ne rien dire que nous n’ayons fait.

* Pues. Nous commençons ?

La Melia arrivait tout juste. Une chaloupe de haute mer. Larges hanches marines. Elle affichait un certain retard chaque jeudi, car elle était contre les réunions de coordination. Farouchement attachée à l’indépendance de l’enseignant, la Melia, prête à prendre les armes pour la Révolution, mais magistrale sans complexe, très Grande Dame de la Pédagogie.

* Holà, Clem, qué tal, lui glissa-t-elle. Et l’effleurant d’épaule.

Oui, belle femme, la Melia.

Castro Carda démarrait. D’une voix monocorde. Somme toute reposante. Non, mais t’as vu le débit que tu as, Clem. Ses feuilles posées devant lui. Chacun les yeux au loin, à tourner dans le groupe, ou posés sur le contreplaqué des cloisons, cinq mètres sur quatre : le coin séminaire, dans la partie d’entrée droite du département. Un dernier regard sur les montagnes du Nord, Orco, avant de t’asseoir ? Licha prenait des notes, siempre. Le Recteur revient de Moscou. Un accord de coopération a été signé. Deux professeurs soviétiques devraient nous arriver en économie.

* Pero… Vous avez vu la campagne gouvernementale ? Et les articles d’*Aujourd’hui* ? Oui : les caricatures du triste Nado, humoriste aux anciens flirts de gauche, racheté d’or au service de la droite. L’ogre bolchevique dévorant l’université fillette. Ce pourri de Nado, dont aucun dessin n’omettait le coup bas : contre l’URSS, contre Cuba, contre le Chili. Tendance moyenne, journalière, de toute la presse. Nado : cher payé pour crever la moindre réussite des pays socialistes, mercenaire, haineux, fielleux, cramponné à son pécule journaliste. Un libéral : si, mais si, je vous assure.
* Si cet accord est mené à bout ce sera un grand pas en avant, dit Luis, mince et sec, yeux enfoncés dans le haut des pommettes. Sans doute le seul professeur du département proche du Parti Communiste salvadorien. Orco le suts dès la première quinzaine : Señor Orco ! Señor Orco ! Vous savez, il vaudrait mieux que vous ne déclariez pas des choses pareilles en public. Vous vous rendez compte. Mais dans la faculté aussi il y a des agents du gouvernement. Cuidese ! Cuidese !

Quoi donc ? Qu’est-ce que j’ai dit ? Ah oui : il s’était annoncé, à la deuxième réunion de coordination, comme communiste français. Le silence avait suivi : plusieurs minutes ; tous figés. Et Clémentine : mais tu es fou, le soir à Escalon. Il est fou ! On ne savait jamais très bien, avec lui, s’il s’agissait d’innocence ou de provocation. La sincérité, arguait-il. La vérité. Et si la sincérité se doit d’être clandestine, Clément ? Horreur, mais nécessité. Je suis moi-même proche des communistes, lui avoua Luis, et n’en dis rien ! Cuidese, amigo.

* Après la fraude électorale, je crois que c’est à l’eau, pour ma part. Arturo, placide, quarante années tranquilles, footballeur de l’équipe des enseignants de Uopango ; il les aidait dans leur espagnol : incertain ou comique leur espagnol ; non, Clémentine, pas espectaCULO, mais especTAculo ; sinon c’est du CULO que vous parlez ; sourire gloussé. Nous n’en verrons jamais la couleur, si j’ose dire, des Soviétiques. Arturo : ironiste éternel.
* D’autre part, le secrétaire général de l’université doit prochainement se rendre à Mexico pour y étudier les méthodes de ce qu’ils appellent là-bas l’Université Ouverte, ouverte sur le pays, naturalmente ; l’enseignement sort des murs de l’Alma Mater. Ah, ça y est : l’Alma Mater. Ensuite, le secrétaire général effectuera un séjour d’une semaine à Cuba, dans le but d’y approfondir le système éducatif. Il sera tenu compte de ces différents apports dans nos projets de Réforme universitaire.

Clémentine demande des précisions. Castro Carda embraye sur la Réforme. Il était question de faire sauter les classiques départements, structure typiquement nord-américaine, et de les remplacer par des groupes d’intervenants plus mobiles, cinq ou six enseignants par exemple, mais en substituant aux disciplines : philosophie, psychologie, etc., des Aires de connaissances, c’est-à-dire des unités de savoir élémentaires centrées sur un problème national : la dénutrition, l’alphabétisation, la pollution des eaux, les transports, etc. Entonces, à partir de ces Problèmes d’intérêt populaire national, nous retrouverions des analyses philosophiques, sociologiques, technologiques, où nos équipes d’enseignants multidisciplinaires interviendraient. Puede ser muy muy interesante, compañeros.

La Melia s’agitait, soupirante. Orco prenait des notes à son tour. Il y avait là-dessous de quoi débloquer les cloisonnements. Il pointa dans la marge : y réfléchir. L’enseignement universitaire rejoignait la notion de service public, non ? Génial, vingt dieux ! Encore une fois, le niveau théorique de réflexion le laissa rêveur. Il n’avait jamais entendu ça à Nanterre. Redéfinir le savoir à partir des problèmes fondamentaux de la société et en reconstruire l’École ? Arrête, je rêve. La discussion partait sur l’alphabétisation. Une expérience mixte : médecine, psychologie, sciences de l’éducation, visait à l’épreuve d’une méthode d’alphabétisation autre que celle de l’Unesco. Une merde impérialiste, disait Mélia, d’ailleurs Cuba l’a délaissé très vite, c’est un problème d’activisme culturel. La nouvelle méthode reposait sur celle du Brésilien Paulo Freire, alphabétiser sur la vie quotidienne du paysan, du militant paysan, et du marginal ; à long terme, former des cadres locaux à travers l’alphabétisation ; agir dans l’idéologie, apprendre pour mobiliser. Cette constante de la préoccupation latino- américaine universitaire, à gauche bien sûr, fonder le Savoir dans la pratique du peuple, au service, technique, du peuple. Rien à voir évidemment avec les Maohysteries occidentes. Aider. Non remplacer.

Luis, Antonio et Licha représentaient les Sciences de l’Éducation dans

cette expérience.

* Je ne sais pas jusqu’où nous pourrons aller. Après six mois, nous pouvons, nous devons y penser. Déjà, certains responsables locaux ont dû nous laisser tomber. Ils ont reçu la visite des sbires d’Orden Nuevo. Eh oui. Licha portait robe rouge, collée sur seins. Elle pointait son crayon bleu, marqué de l’Université, vers Castro Carda. Ademas, certains éléments transforment nos cours, car ce sont des cours, il faut apprendre aussi en séminaires de propagande antigouvernementale. Bon, tout le monde me connaît ici, je suis soi-disant d’extrême gauche, eh bien je ne suis pas d’accord avec ça, non, et je leur ai dit, je l’ai dit à l’AGU ; enfin, c’est dangereux, ils vont tout liquider ; pues… pues… Veremos… Elle reposait son crayon et se calait sur sa chaise. Les yeux sombraient un instant autour de la grande table. Gasela, longue brune alanguie, se tapotait le genou du crayon bleu, très en arrière. Belles jambes et regard noyeur. Gasela ! Lente, et femme pas à pas. Nous l’avons toujours su, dit-elle. Le problème, c’est : jusqu’où nous laisseront-ils aller ? Jusqu’où ?

Angelina, opulente en chair, vaisseau équipé, reprenait. À propos du centre de documentation universitaire qu’elle devait implanter, avec Marco et Anselmo, le grand beau gosse créole et le petit gros jovial. Ils tentaient de le monter à San Salvador ; et d’en faire du même coup un bureau d’orientation pré-professionnelle.

* Je me demande si nous devons, nous aussi, nous faire des illusions. L’orientation dépend du marché du travail. Et vous savez où nous en sommes. Alors.

Le petit Julio, sec et nerveux, les interrompit. Il patronnait plus ou moins l’équipage lors des absences de Castro Carda. Un brin chimpanzé, agité mais précis, et d’un méthodique hors pair.

* Ça ne sert à rien de se lamenter. Continuons. Allez, Marcelino, continuons. Que reste-t-il à l’ordre du jour ?
* Eh bien… Eh bien… Nous devons prochainement revoir nos programmes de formation pour l’an prochain. Or, vous savez que la Réforme nous concerne au premier titre puisque nous assumons la dimension pédagogique du projet. Les enseignants de toute l’université auront à se recycler, et entre autre chez nous, en Sciences de l’Éducation. Et vous savez aussi que la pédagogie n’a pas grande presse ici. Car le cours pour instructeurs que les compañeros Orco ont pris en charge, après Angelina et Julio, était le dernier. Eh oui : supprimé, à cause des crédits. Si bien que je ne vois pas ce que nous allons inventer pour nous en sortir : former à la pédagogie des enseignants obsédés par leur spécialité, et des instructeurs jetés dans des travaux dirigés, avec quatre-vingt ou cent élèves, ajouté Angelina. Ça, des Travaux Dirigés ?
* Nous ne tiendrons plus longtemps, conclut Arturo. Tout est à revoir. En tant que département d’Éducation nous devons être le brain-trust, c’est le terme des Américains, non, le brain-trust de la Réforme.

Mais que veut-on réformer ? questionna Clémentine, petite fille attentive, appliquée et pratique. Alors que déjà, lui, construisait l’imaginaire, des plans de Réforme, des structures éclatées, des grilles de mixage de départements, etc. comme il disait. Elle lui signalait qu’il avait oublié dans tout ça les locaux, les moyens nécessaires, le licenciement des instructeurs. Une paille, quoi. Quelle pénible ! Pour Orco, elle jouait une fonction d’importance : La Réalité.

Ils avaient quitté Escalon pour le vieux quartier colonial du centre, Flora Blanca. Une grande maison sombre. Par l’avenue Guerrero, toute proche, ils gagnaient l’université en cinq minutes, en ligne droite, dans la Volvo 122 S achetée d’occasion dès la première fin de mois. Oh, Clem, une Volvo ! Le rêve de Clémentine depuis 1965, alors qu’il travaillait d’été en station service à Saint-Aygulf. Une Volvo blanche à fauteuils de cuir noir, climatisation, mais si, comme je vous le dis. Raoul avait emménagé à quelques centaines de mètres, avec Isabeau. Fraîche tombée de Londres, animale blonde et fragile, et leur petite fille. Clem avait repris son rythme de travail des grandes circonstances : lecture, écriture, jusqu’à minuit tous les jours, le samedi, parfois le dimanche. Et Clémentine, du fond du lit : Tu ne te couches pas, Clem, tu ne te couches pas ? Elle s’endormait, le cœur glacé. Il se noyait dans la fuite : plus d’amour, sauf le dimanche matin, à peine le temps. Et puis, la chaleur, les suées, il était gros poisson baveux sur son ventre. Nous ne faisons plus l’amour, nous tirons un coup, Clem. Oh, la barbe, il n’y a pas que ça. Je veux tout savoir de ce pays. Quoi ? était-ce bien lui, Shaolin su Clem Orco, cavaleur insatiable, enjôleur fameux, chaud lapin, qui disait ça ? Il n’y a pas que ça. Lui, le Baiseur ? Non. Il ne m’aime plus, songeait-elle. Il en a marre. Il en a marre. Lui poursuivait ses délirantes veilles, courbé sur ses feuilles blanches, mécanisme d’évitement : Adios Fantasmas, préparant un numéro spécial du Bulletin du département sur la dynamique des groupes, écrivant en espagnol, le soir, pour qu’Arturo corrige au matin. La contraignant à rédiger un article sur les débuts de la psychologie sociale américaine, elle qui détestait ces avatars yankees. Alors, soupirant sur son crayon, ne trouvant goût qu’à Makarenko ou Medvedkine. Avez-vous vu le bonheur ? Tout le monde s’en fout d’Elton Mayo, de Lewin. À quoi ça sert ici ? Il ne démordait rien. Clem, tu m’emmerdes, tu m’as forcé la main pour le bulletin. Et pour venir ici, tiens. Elle remet ça ? Triste, il la traînait derrière lui, biche apeurée. Elle vomissait chaque matin son petit déjeuner, fiévreuse : Nous n’y arriverons pas. Mais ta gueule, merde ! Ou reprend l’avion, rentre chez ta mère, retourne dans tes campagnes, fais ce que tu veux, mais fiche-moi la paix ou je t’assomme. Les

larmes amères sur son visage raviné. Et l’angoisse au milieu du cœur, comme trou en poitrine. Il ne m’aime plus. Qu’est-ce que je vais devenir, ici, toute seule ? Il s’organisait : après l’université, à dix-huit heures, cinéma, tous les jours, n’importe quoi, je me détends, puis repas et travail. De temps à autre karaté avec Géo, au dojo Tae-kwon- do. Géo : seul sourire connu qui brisait le silence de la maison. Comment vas-tu Clémentine ? Tu viens au rancho, à la Libertad, dimanche ? Tal vez, si Clem arrête de travailler, si Clem arrête, peut- être. Je dois préparer des textes pour les instructeurs, dimanche.

Les instructeurs : dix-sept, surpris dès le premier cours par les méthodes des Français, et par leur espagnol, malgré l’aide d’Angelina. Je vous présente les époux Orco, qui… Clem, intransigeant : Nous ne sommes pas là pour dicter des cours, nous n’avons rien à dire et tout à faire, mais ensemble. Apprendre à travailler pour soi, en groupe. Nous pourrions analyser la réalité universitaire, le système pédagogique ? Retourner notre regard sur la structure de cette université-là, ouvrir une recherche sur le fonctionnement institutionnel des départements, sur le système des enseignements, Première tâche : l’élucidation, la connaissance de votre institution éducative centrale. Tout clair-obscur provoque au fantasme. Oh, ça, il parlait bien. Nous n’avons rien à dire. Le malaise, dans le groupe. Clémentine, le souffle court. Il est inconscient. La pédagogie commence par l’analyse des fondements éducatifs. Qu’est-ce qu’il dit ? Dans le fond, il est fait pour ça, lui. Clémentine, fatiguée.

Elle écoutait ce matin-là les explications de Castro Carda. Il lui

détaillait les problèmes d’évaluation qu’affrontait l’université, depuis la grande grève étudiante de 1970 contre les troncs communs du premier cycle. La notation ! Ici, tout le monde notait tout le monde : les enseignants notaient les étudiants ; mais ceux-ci les notaient également ; de plus, les enseignants se notaient, enfin s’évaluaient, entre eux. Et les étudiants dits radicaux, par l’intermédiaire de l’AGU, effectuaient une vaste pression sur les autorités, prétendant intervenir dans la nomination et le maintien des enseignants à partir de critères politiques. Dehors les profs réacs ! Mot d’ordre de l’AGU. Déjà deux cent cinquante en avaient quitté l’université. Plus de notes ! Enseignement rouge ! Ils gueulaient leur fureur, leur fureur de petits-bourgeois assoiffés de positions sociales,

disait Orco. L’évaluation, en tant que système, Clémentine, fonctionne comme analyseur politique de la crise. Symptôme. Évidemment tout serait tellement plus simple sans sanction ! Mais à quel prix ?

Castro Carda évoquait à présent les vacances de mars : quelques semaines entre les deux cycles de six mois qui composaient une scolarité. En fait, chacun avait quelques jours à prendre, par roulements. Le reste du temps on remaniait les programmes, on discutait des orientations de l’enseignement, sans quitter l’université. Autre chose qu’en France !

Pas de vacances pour les révolutionnaires, disait Licha, donnant du poing sur la table. Le peuple prend-il des vacances ? Nous devons travailler le samedi, et pourquoi pas le dimanche matin ? Silence gêné. Mais personne ne relevait : Castelo et Aldebar avaient eux-mêmes déclaré publiquement qu’ils limiteraient leur repos annuel à une semaine. L’AGU mobilisait. Pas de vacances pour les révolutionnaires ! Pourtant, Orco comptait ferme prendre une semaine en mars pour se rendre au Guatemala. Les révolutionnaires ont aussi besoin de repos, Licha, lui fit-il remarquer, nous ne sommes pas des prêtres. Dévouement, sacrifice, encore une combine du catholicisme, à expurger du mouvement ouvrier, pas de foi, la Science !

* Je vous demande de réfléchir sérieusement au problème suivant, qui sous-tendra nos restructurations futures : Quel professionnel devons-nous former, ici, en Sciences de l’Éducation ? Quel pédagogue ?

Dans chaque département, chaque semaine, les coordinations ; en Technologie comme en Physique, en Anglais. Seule la Faculté de médecine se tenait à l’écart de la Démocratisation : faculté du prestige, bastion traditionnel des courants obscurantistes, oh, excusez- moi : libéraux ! Tout était donc discuté, analysé, soupesé, amendé. Très vite, Orco comprit l’extraordinaire traduction militante qu’offrait ce vaste questionnement. Éduquer, c’est mobiliser ; enseigner, militer. Là-bas, tout devenait évident. Plus d’atermoiements. Plus de tergiversations d’intellos torturés. Regardez le peuple latino- américain : l’ambiguïté se lève, il faut choisir. Spontanément, il retrouvait des mots d’ordre de l’Union Soviétique des années 1920, de la Chine, et du Cuba des années 60. Le Savoir est le souffle du peuple

en mouvement vers son histoire. Il vibrait. Dès fin février, un mois à peine après leur arrivée, il était conquis, passionné. Je viens de loin mais je suis vôtre Pueblo. Licha lui glissait discrètement des tracts et des manifestes. Il découvrit l’hebdomadaire du Parti Communiste clandestin : *Tribuna Popular*. Il reprit ses balades dans les départements, stationnant fréquemment en Philosophie, où Paulin l’avait présenté à deux professeurs communistes. Paulin, étonné de la frénésie que déployait Orco dans l’université. Lui, donnait ses cours magistraux, et filait jouer au tennis, short et Lacoste blancs, espadrilles, laissant ses collègues, comme il disait, débattre du matérialisme dialectique et de l’empiriocriticisme. Ils coupent les cheveux en quatre. Ils enculent les mouches. Rien ne changera ici. Oh, et puis c’est vrai : je suis un peu fainéant. Et il y a Laetitia : la marier, pourquoi pas, au point où il en était. Une fois de plus une fois de moins, igual. Orco souriait, mais pensait : putains de Français, quels glandeurs. Adios, Paulin ; et de filer plus loin. Il s’aperçut que Licha, Julio, Arturo, Marco, Anselmo, et parfois Angelina, travaillaient en petits groupes, le matin entre huit heures trente et neuf heures. Ils bûchaient les concepts fondamentaux du Matérialisme Historique sur le livre d’une élève d’Althusser : la Chilienne Maria Harnecker. La semaine suivante ils s’y adjoignirent. Lecture de deux ou trois pages puis discussion collective, et enfin notes et application concrète. Un très bon livre. L’École du concept, ce petit groupe. Orco rêvait : l’université critique ? La vraie ? Il se sentait chaque jour un peu plus d’ici : Salvadorien.

Ou plutôt, c’était comme s’il avait toujours été là, de tout temps,

corps à corps avec ce pays perdu, alphabétiseur et guérillero du savoir. Avant peut-être de prendre les armes, si tel était le destin de son peuple. Car l’ultime farce électorale mettait désormais la guérilla à l’ordre du jour, une fois de plus. Et les débats entre fractions, partis et syndicats, reprenaient de plus belle. Et s’il n’y avait plus aucune autre alternative, hombre ?

# Le cimetière des Indiens

Elle souriait. Longtemps qu’il ne l’avait perçue sereine, détendue. Évanouies les crispations de chaque côté de sa bouche. Elle portait veste et pantalon de toile marron ; queue de cheval. Des vacances. Prenant le soleil, au vent, fenêtres ouvertes toutes grandes. La voiture dévorait la panaméricaine : San Salvador, Santa Ana, jusqu’à Santiago de la frontière. Les caféiers, de grains encore verts. Les plaines d’Ouest. Les villages semés d’étalages : ananas, bananes, oranges, quelques chars à bœufs hautes bêtes couleur d’écorce, cornes de branche maîtresse, arrêtés, ou cahotant les bas côtés. Elle chantonnait à présent, oubliant l’université, les instructeurs surtout : la tension montait dans le groupe, entre ceux qui voulaient des cours, des exposés, des Recettes, si señor !, et les autres. Pour l’instant, ils chuchotaient. Mais déjà les professeurs du département étaient alertés. Malaise diffus. Clem, il faudrait… poser le problème de la pédagogie, voyez-vous, dans cette université, c’est poser le problème de la conscience éducative, la nôtre, et le problème de l’intervention politique dans la vie quotidienne. Que FAIRE ? Le reste : discours ! Analyser l’université pour en connaître vraiment le fonctionnement. Et alors, intervenir pour changer. Mais Monsieur, vous devez faire des cours ! Ah bon ? Allez sur le terrain et ramassez. Veremos despues. Clémentine, angoissée, angoissante, ils vont nous foutre dehors. Sur la Pédagogie ou l’Éducation abstraites, nous n’avons rien à dire ! Sur les

pratiques éducatives et la formation des cadres salvadoriens, en revanche, nous pourrions travailler. Être au clair d’abord, tous, l’obscur véhicule du fantasme, et le colonialisme en plus. Et Clem Orco de se défendre comme diable. N’en voulant démordre. Refusant de se laisser grignoter : ni doute, ni inquiétude. Pourtant baigné de questions, perceuses. Fuyant dans les livres, les films chaque soir, dix- huit vingt heures : westerns, policiers, fantastiques ; n’importe quoi, les Sartana, lamentables, *Trinité*, pour l’aisance de Terence Hill, *Ringo* et *Frankenstein*, *Dracula*, même *Macistes* ; cavalant les salles perdues, bancs de bois ou chaises de fer, chaleur torride et sueurs lourdes. Voyant deux fois les premiers films de Show canonnés de Hong Kong. Wang Yu l’invincible, karateka, kendoka, judoka. Violences interposées. Les katanas ouvrant les têtes comme calebasses. Coup droit à la gorge. Parfois autre chose, Kazan, *Les Visiteurs*. Ah, le confusionnisme de Kazan : la grandeur, malgré tout, malgré le communiste refoulé sous les dollars. Ça ne vaut pas Peckinpah, disait Orco. Violence pour violence : *Les Chiens de paille*. *Bloody Mama* n’excuse pas *Song My*, mec. Discussions avec Géo, Paulin. Clémentine lassée. Seule à la maison, devant Makarenko. Voir *Maciste* ?! Mais tu deviens débile, non ? Lui fonçait. À chaque film, il se récupérait. Le samedi, le dimanche, il avalait deux films de suite : les doblazos, pour deux francs. Quelquefois trois. Puis repartait dans ses écritures. Venceremos ! Il l’embrassait distraitement. Dans sa longue robe bleu clair, d’intérieur, elle se sentait rancir davantage. Jour et jour, isolée. Mais la fuite : ces huit jours guatémaltèques effaçaient un temps les rancœurs. Il sifflotait Coltrane, Olé. Chaque soir, à peine rentré, il branchait ses cassettes Free. À fond, comme toujours. À vous casser les oreilles. Elle s’était accoutumée. Sur sept ans : Lire, écrire, parler, pisser, chier, et musique du matin au soir. Trane, Clémentine, écoute-moi ce ténor. Le retour de Parker ! Une révolution radicale du jazz, avec Ascension, où jouaient à la fois, non mais, tu te rends compte, Trane, Shepp, Sanders, et Marion Brown, Elvin Jones, et Mac Coy Tyner. Jimmy Garrison, une armée de grande musique noire, quoi ! Après il y aura la mystique Sanders, qui renoue avec Sun Ra. Et la révolte froide de Shepp. Ah, et l’humour marginal d’Ayler, un clown tragique celui-là, humour magistral. Oui, il y a toujours ces deux fractures dans le jazz, comme dans la littérature : la

fracture froide Gillespie, Monk, Davis, Shepp, Cecil Taylor, et la fracture chaude Parker, Coleman, Coltrane, Sanders, Barbieri. Encore que l’Ornette ? Hé Hé !! Hé, Clémentine, tu m’entends ? Hop, il continuait. Karma. Deux ou trois fois par jour. Ornette au Golden Circle de Stockholm, jouant monstrueusement du violon, lui le saxo ! Shepp à Donaueschingen. Ayler à Greenwich. Tous pour Trane ! Mort d’une hépatite en 1967. The new wave of jazz is on. Impulse. Le Free, un grand moment politique, à vrai dire.

Cette furia grandiose qui traversait le jazz. Fin d’un monde. Saxo mitraillette. La batterie : tam tam guérillero. La basse, comme les marches bruissantes et furtives de la troupe en sous-bois. Le piano de pluie sur les feuilles. La remontée des peuples à la surface de l’histoire. Free. Le Free Jazz, c’est toi Clem. Aussi bruyant, désordonné, envahissant, puissant, tu crois ? Oh, déclarait Paulin avec une moue, je pense pour ma part qu’il s’agit d’une musique tout simplement insensée, une musique de fous, qui ne prouve rien, mais non. Quoi, mais ces mecs-là ont fait leurs preuves ! Et Varese, Berio, Xenakis, Penderecki, où crois-tu qu’ils en sont ? La crise se pérennise au Danemark, elle n’en sortira plus. Mama too tight. Même Mingus et Rollins, de leur côté. Béjart pose ces problèmes également. Prenez, tiens, le tandem Burroughs-Sollers en littérature, et vous retrouverez ce même écart de crise. Le lyrisme, ça tient de la trop dite déréliction heideggérienne, ne crois-tu pas Paulin ? Peut-on faire du lyrisme construit ? Tel est le point d’interrogation suspendu. Un lyrisme organisé, rupture fracassée, viol, chimère, parole pleine. Et ça, les mecs, c’est réellement de l’économie politique. Ouais. Ils riaient. Ils ne se retrouvaient plus qu’occasionnellement. Escalon. Ou Flora Blanca. Autour des grandes bouteilles de cerveza, livrées en caisse. Ou chez Raoul, à visionner quelques-unes de ses trois mille diapositives. Des malabars aux dogons. Richesse incroyable. Le monde en poche. Étonnant Raoul ! Rêveur et calculateur à la fois. Aventurier, mais aussi rentier. De l’argent en banque. Des propriétés, Chamonix, Nice, Costa Rica. Il n’aimait pas trop en parler d’ailleurs. Isabeau, la petite fille du Lord, tournait dans sa grande maison, blonde sauvageonne, grignotant ses tartines ; morsures de belette aux yeux bleus, solitaire. Et Clem engouffrait la bière comme eau minérale. Il

avait encore grossi, le ventre effondrait sur le pantalon. De plus, il s’habillait à vous crever les yeux. Ce jour-là par exemple, au volant, son pantalon, orange à raies verticales jaunes, chemise écossaise, une réussite. Tu as l’air d’une grosse poupée. Boudiné dans ses oriflammes, il faisait rire les rues. Rien à faire, il refusait de se changer. Je m’exprime, madame. Clémentine prenait à témoins Dora, la bonne. Il ricanait. Plutôt que d’être regardé : gros, le gros, se faire voir, se montrer, s’exhiber pour ne pas être vu. Vieux comme tourne lurette. Brummell. Baudelaire. Regardez-moi, j’invisible.

* On dirait une grosse vache multicolore. Elle le détaillait. Elle rit.

Tu es énorme, et en plus ces couleurs te grossissent.

* Tant mieux ! Il hésita une seconde entre l’agression et l’ironie. Je serai donc la première vache multicolore à prendre des vacances au Guatemala, en Volvo ! Et tenez-vous bien, une vache multicolore mariée.

Elle sourit. Ses cheveux frisés flottaient masse au vent. Il ne les coupait plus ! Mieux, il n’était pas rasé ! Une gueule impossible. Avec ce grain de beauté au bout du nez. Clem Orco. Elle se demanda ce que les femmes lui trouvaient. Mais la même chose que moi, se dit-elle, la Parole et la Démesure. Oui. La parole folle, Lady C. Le rut mot à mot. Comment ne pas être séduit ? Ses poèmes, ses lettres, ses phrases, sont des avalanches, il emporte, il passionne ; il fatigue aussi, il suce, il pompe l’affectivité et vous laisse vide sur le pas d’une chambre, vampirique. Je suis un cyclone, Lady C. Un cyclone, ça fonctionne bien autour d’une perturbation, non ? Cyclone vôtre, très chère. Prêt à mordre, toujours. Vieux fauve bourré de bière. Clem, tu pourrais si tu voulais, tu pourrais… La Volvo : vrai DC quatre ! Énorme, solide, faite pour les montagnes. Un tank tout confort. Payée en deux temps trois mouvements. Un million. Sans se priver. Attention : vie facile ! La journée de travail vaut de quatre à huit francs en moyenne. La vôtre cent vingt francs. Exportations de luxe, êtes-vous. Vous faites vraiment le travail de vingt ouvriers san salvadoriens ? Attention : vie facile. Clem avait contacté les communistes. Ils attendaient des renseignements de Paris. Prudencia, y paciencia. Esperamos, hombre. En espérant, ils terminaient le tour du San Salvador colonial. Repas chez Elmina. Le rire d’Eddy : inchangé. Les Strauss : identiques. Repas chez Caruge, directeur de l’Alliance Française, attaché culturel

à titre gracieux. Submergé sous le travail, le Caruge ! Petit sec, tout en sensibilité, pluridépressionnaire, barbu, les yeux trop mobiles, affolés. Une femme plus âgée que lui, vrillée de rides fines ; elle en portait pour deux, belle et comme desséchée, ou en voie d’assèchement ; blonde en chair. Deux enfants de toute santé, en revanche. Univers étrange, et rongé d’on ne savait quel mal indiscernable. L’Alliance Française, repaire de vieilles connes salvadoriennes marchant au Prestige, à la Culture et au Fric. N’en faites pas plus, Caruge. Mais ? Il aurait voulu : les cas sociaux, une autre pédagogie, faire de la recherche. Voyons, Caruge, ils demandent que nous occupions leurs enfants en leur apprenant un peu de français pour les anniversaires mondains, rien de plus. C’est pour ça qu’ils paient. Mais l’Alliance n’est pas une garderie bourgeoise ! Et quoi d’autre alors ? Ils revenaient de Thaïlande et du Japon. Un intérieur extraordinaire. Feutré, Demi-teintes. Masques guerriers de bois noir. Statuettes de cuivre. Coffres et chaises bois noir et lourd travaillé. Nattes. Lanternes de papier. Éclairage en tamis. Reposant. Inquiétant. Trou de silence. Dans un parc résidentiel. Et Saint Éloi, l’ambassadeur ? Du fond de son palace de Sand Benito, dégorgeant l’ennui, jusqu’à la nomination européenne. Perdu sans le secrétaire d’ambassade, éminence véritable, catapulté de son seizième arrondissement, loin de tout, mon dieu ! Fleuri d’une invraisemblable Marie-Chantal, de caquetance hystérique. Ah, très chèèèère amie, entrez donc ! Vite à boire. Insupportable : Pauvre France, à qui donnes-tu tes bons de tabac, disait autrefois sa grand-mère mâconnaise. Premier mari mort jeune, leucémique ; deuxième mari mort devant les hauts-fourneaux de Seguin ; elle : usée par les ménages. Tu valais largement l’ambassadrice, Marie.

Peu de nouvelles de France. Le Pompidou se préparait le référendum sur les régions. Les scandales financiers s’accumulaient. La pourriture gagnait en profondeur. Le Parti faisait un travail énorme de rassemblement, leur écrivaient Gex et Antonin. Objectif : les législatives 1973. Mais la peur du rouge demeurait. Au royaume des aveugles les borgnes sont rois, disait encore la grand-mère. Ces cons de moyens Français. Et puis Yan nageait à fond de psychanalyse. Le rétenteur Yan, avare aussi de sperme, paumé semblait-il, loin de

l’Orco : miroir où se prendre de l’illusion d’existence. Gex fonctionnait en doublage et n’y suffisait pas. À Dijon, Lisette et Antonin parlaient de vivre en communauté. Gex et Marthe pensaient venir d’été en Salvador. Clémentine grimaçait. Encore eux ! Tous ceux qui tournaient autour de l’Orco, alouettes, et rondes de fascination. Seuls quelques amis brisaient l’enchantement. Il vivait de séduction dans le regard des autres. Don Juan fait pute. Alors, elle opposait une sourde résistance à son système, obstinée : tu es un autre, tu joues ; en fait, tu n’es qu’égoïsme, tu n’aimes que toi ; tu n’as pas d’amis : ils te montrent, ils t’exhibent ; tes cuites, des spectacles, tout un théâtre ! Ils vivent de toi, tu les hallucines… Ho ho… Ah ah… Il se demanda s’ils viendraient vraiment. Qu’importait ? Seriez-vous un grand château aux fenêtres murées, monsieur ? Hou hou hou. Guatemala. Adieu problèmes. À la niche.

* Faites attention la nuit là-bas, leur avait dit Paulin, sur les routes. Ils y couchent parfois les vieux, après qu’ils les aient bourrés d’aguardiente.
* Pourquoi ça ?
* Pour obtenir des pensions lorsqu’ils se font écraser. Oh, mais je ne plaisante pas, vous savez ! C’est arrivé… Et plus d’une fois !
* Oh ?! Clément Clémentine : incrédules… Pourtant ils en virent un de vieux, ivre mort, sur une route du département de Solola, chapeau couvrant le visage, couché sur le dos, bras ouverts. Plus tard.
* Et méfiez-vous des faux flics. Ils rançonnent les voyageurs. Réclamez toujours la carte de police si on vous arrête. Poliment car ils ont la détente facile ! Géo : toujours à exagérer. Pour effrayer Clémentine sans doute. Avec elle, sardonique mais prévenant, attentif. Souvent à Flora Blanca. Orco : trop heureux de ces visites impromptues. Distraire Clémentine. Il pourrait travailler.

Santiago de la frontière. Un mois plus tôt, un groupe armé avait attaqué un convoi militaire, côté guatémaltèque. Première action collective, de longtemps, en dehors de la jungle immense, insondable, qui couvrait les deux tiers du pays : le Peten. Repaire protecteur des guérilleros depuis l’éclatement des Forces Armées Révolutionnaires entre 1966 et 1968. Les fameux FAR, divisées jusqu’au bout. Les communistes quittant les fronts en 66 pour laisser le champ libre à Montenegro, postulé progressiste. La répression : terrible dès lors.

Surtout dans le département de Tacapa, la porte nord-est du Peten. Les FAR démantelées. Le Parti Guatémaltèque du Travail lui-même décimé. Les tueries massives de paysans. L’actuel président, Arana Osorio : surnommé le chacal de Zacapa. Il s’y distingua à Zacapa. Milliers d’assassinats, meurtres et tortures. En huit ans, dix mille disparus dénombrés au Guatemala par la Ligue des droits de l’homme, mille depuis seulement un an. Militants syndicaux, responsables du PGT, professeurs, étudiants, ouvriers, paysans ; tués, mitraillés, bombardés. Des villages entiers dévastés. Mutilations, mains et pieds brûlés, les couilles sectionnées ou grillées au fer rouge. Les yeux crevés. Les oreilles, au chalumeau. L’anus ou le vagin ravagés au tesson de bouteille.

Guatemala ! Guatemala battu jusqu’au sang. Et vous dormez, mon cher ? Athènes, Saïgon, Séoul, Lisbonne, Madrid, Port-au-Prince, Asunción, Brasilia, Djakarta. Jamais nous ne les entendrons assez ces noms, capitales du crime. Et les USA omniprésents, la CIA finançant ouvertement les mercenaires, dirigeant les assassinats. Déjà en 1954, le gouvernement bourgeois à velléités démocratiques d’Arbenz ; renversé, depuis le Honduras ; CIA et United Fruit associés contre lui. USA ! USA ! Faudra-t-il les détruire, un jour ? Les napalmer tous, ces Yankees, qu’ils réalisent une bonne fois, avant de crever crevassés, charognes cuites ? Je rêve de détruire New York.

D’importantes forces de police à la frontière. La voiture encerclée. Visages sombres sous les casques légers. Les yeux vides. Que pensaient-ils ces paysans, enrôlés et ensoldés pour assassiner les leurs ? Chacun d’aguet, le pistolet mitrailleur pointé sur les vitres. Un officier s’enquit poliment de leurs bagages. Fine moustache, mince et nerveux, les cheveux ras, vert d’uniforme. Ils durent tout sortir. L’officier leur expliqua qu’ils cherchaient des armes. En français s’il vous plaît ! Souriant à Clémentine, dents d’hidalgo des grandes écoles américaines. Il y avait eu un nouveau coup de mains dans le secteur, trois jours auparavant. La guérilla, señora ! en pleine semaine pascale. Ces chiens ne respectent rien. Il les questionna sur les livres qu’ils traînaient avec eux. Neill. Ah, ustedes son pedagogos ? Oui, des pedagogos qu’on est. Plus loin de chaque côté de la route, une mitraillette. À présent, il badinait : Paris, maravillosa ciudad. Ils

purent enfin repartir, salués réglementairement. La nuit tombait drue. Ils devaient dormir à Guatemala city. Drôle de nom pour un pays au trois quarts indien. Le plus indien d’Amérique Centrale. Guatemala city ! La main du gringo.

Jusqu’ici, ils signent sans gêne, comme ils exploitent, requins d’impudence. L’United Fruit, la pieuvre verte, Maman Banane, tenait le tiers du pays, la moitié du Honduras, le tiers du Costa Rica. Une dizaine de trusts se dépouillaient la moitié du Guatemala : l’United et la Standard Oil, pour l’essentiel. L’armée était en fait directement sous les ordres du département d’état US. Les missions militaires pullulaient en l’isthme. Vous vous souvenez de Michèle Firk, Clem ? Elle s’est suicidée avant l’arrivée de la Sécurité. Ils avaient abattu l’ambassadeur gringo. C’est-à-dire l’ambassadeur de la CIA, comme on dit ici. Sensation, vide, impuissance. Plus ils entraient dans la chair vive de l’Amérique Centrale, plus ils étaient atterrés. L’horreur était soudain concrète, objective. Elle leur trouait le ventre. La misère et la mort jamais en sommeil ; la honte, à nouveau : d’oser rouler, ainsi, sur la terre fumée de cadavres. Nous sommes des touristes, Clémentine. Guatemala : le pays latifundiaire. Grands seigneurs catholiques dressés de tout temps contre la moindre libéralisation. Fief obscurantiste, déjà du temps de Morazan et de l’éphémère Fédération Centroaméricaine : vingt ans du dix-neuvième siècle, vingt ans d’espoirs et de trahisons anglaises, allemandes, françaises, nord- américaines. Ils rendaient les Indiens fous de dieu, pour les jeter contre les Rouges. Les croix lancées au ciel : l’église hurlait à la sorcellerie Républicaine. L’Église ! Au service des maîtres créoles : les plus féroces imbéciles de la Fédération. Ils ne changèrent pas, ils règnent encore, de terreur et de foi. Surtout pas d’écoles. Aujourd’hui ils s’en vantent. Halte à l’éducation, ils deviendraient intelligents nos Indiens, ils revendiqueraient, ils auraient moins peur ; ils se redresseraient, droit, le dos solide, au lieu de trottiner cassés en deux sous le poids Misère, en bord de route, misère tissus couleurs, misère de plomb, yeux grands et noirs des femmes résignées : pierres. Ils se réveilleraient, ils frissonneraient leur force. Deux tiers d’analphabètes : Merci, Washington.

* Cabrera, racontait la Melia, était un Indien illettré et très pieux.

Ils en firent un président du Guatemala, l’église et les grands propriétaires. C’est lui qui aida au développement de la Frutera, la Mamita United. Il était tellement anti-rouge qu’il ordonna de rayer du vocabulaire le mot ouvrier. Entonces, il ne fallut plus ni prononcer ni écrire le mot ouvrier. Rayer Obrero de la langue. Et à la place parler d’EMPLOYE. Remplacer Obrero par empleado, quoi. Alors, tenez-vous bien, il y avait un collège franciscain qui portait le nom d’un de ses fondateurs : Jésus Obrero. Il fallut le débaptiser. Ce fut désormais le collège Jésus empleado !.. Cabrera : une merveille ! Il gouvernait avec son équipe d’évêques. À l’époque, au tout début du siècle, les prêtres racontaient que les progressistes empoisonnaient les cours d’eau. Qu’ils étaient fils du diable. Oh, la propagande était rudimentaire mais efficace. Les Espagnols ont cueilli les Indiens en plein paganisme. Ils en ont fait des monothéistes à dollars. En utilisant la magie dans les rapports politiques, vous connaissez ça vous aussi, certainement ? D’où, Clément, Clémentine, l’enjeu dans ces pays de dictature de l’éducation de masse ! Il faut sortir dans les campagnes, éduquer, éduquer… Éduquer ! Ici, le Parti, Clem, n’a pas encore compris. Il faut aider l’université à assumer cette grande tâche, et ne plus la critiquer. Il faut débureaucratiser les analyses.

* Mais, Melia, le gouvernement ne nous laissera pas sortir. C’est

incroyable !

* Ah, toi aussi tu réfléchis trop ! Anda, Clem, anda !

Guatemala-city. Métropole. Ville sauvage jetée dans une poche de la sierra sud. Hautes maisons espagnoles serrées autour du palais forteresse. Églises massives, orgueilleuses. Ceinturée de bidonvilles, zinc, planche et boue. Huit cent mille âmes entassées, bouches grandes ouvertes sur la faim. De nouveau le quadrillage des rues, austère, morne. Lumières, magasins, restaurants, concentrés entre le parc central et le théâtre national, boursouflure blanche. Épiceries fines et joailleries, tapies sous les réverbères.

À deux pas des tonnes d’immondices du marché populaire. San Redemptor, Guatemala-city, sœurs d’Amérique indienne. La foule, devant la cathédrale, dans le parc central, sur les bancs, tard la nuit. Les baraques dressées hâtivement ; les tranches rouges, piquées pépins noirs, des pastèques, le jaune clair d’avocat, peau verte brillante, le jaune rose des ananas, découpés au machete, manche de corne ;

tortilla, œufs et viande grillée, maïs sous les braises. Et la cathédrale fleurie, portail et parvis chargés d’aiguilles de pins et pétales de roses. Semaine de Pâques. Enfants pieds nus et sales, mains tendues, l’œil dur. Je surveille la voiture ! Si señor. Le cuido el carro. Se battant pour cuider le premier. Vingt centimes de quetzal. Le Quetzal. Le Quetzal, marié à vie au dollar. Gracias señor. Bières et coca cola. Glaces succédanées, assoiffantes, violettes, blanches, vertes. Mendiants ivres roulés sur les fleurs écrasées d’un bouquet d’offertoire. Femmes en chair, rire haut, peau brune. Il y a pourtant l’amour. L’amour, afortunadamente. La fortune des corps bloqués dans le regard désir. Mettez-vous à danser, peuples guenilles ! Si nous nous prenions un pot, mademoiselle Clémentine ? Oui mon beau. Un journal, au bistrot. Des guérilleros mexicains auraient passé la frontière et seraient cachés dans la sierra de San Marcos, au sud-ouest. La sierra madre mexicaine del sur. Et puis le scandale du plasma, toujours. Des laboratoires gringos soutiraient le sang indien pour les soldats du Vietnam. Un quetzal la pinte de trois cents centimètres cube, cinq francs. Certains moururent d’épuisement. Qu’importait, les grands beaux gars du Texas auraient leur transfusion. Cette fois la presse s’en mêlait tout de même. Jusqu’à *Aujourd’hui*, au Salvador. Vira Alturo était entré en guerre contre le vampirisme pharmaceutique et la stérilisation des Indiennes guatémaltèques, pratiquée discrètement par le corps de la paix nord-américain, avec la bénédiction grande bourgeoise. Oh, rien de plus qu’en Bolivie, ou même la Réunion, n’est-ce pas chère France ? Profiter des accouchements, ligaturer les trompes. Mais oui, disait Raoul, imitant son fameux cotonnier décadent, ils font des enfants comme des bêtes, de vraies portées ! comme les chattes, nous devrions avoir le droit de les noyer dans le Lempa. Nous avons un problème de tourisme, déclarait encore le journal. Avec la réapparition des guérillas, des attentats dans nos villes, les Nord-américains hésitent à passer leurs vacances ici, ils vont au Costa Rica, nous perdons des devises. Ils dînèrent dans un restaurant chinois, le faible de la Clémine. La Clémine, l’appelait ce fou de Serge, hippy maudit des terres Mâconnaises, barbu écumant défonceur de flics, maître à vivre d’Orco Clem. Prends ce sac et tire-toi, mec. Il y a longtemps déjà. À la tienne, Serge. Me v’ la guatémaltèque et loin de tout, mais au plus près de

moi-même.

* Clémentine. À ta santé. Souris-moi, nivernaise. Studieuse. Jusque devant ses rouleaux de printemps. Rosé de Provence, Costières du Gard. Juke-box musique à fond. Santana. De Mexico à Sao Paulo, Santana. Cela ne valait-il pas le coup, Clémentine ? Hé, Lady, dans ce verre je me consume, j’ai bu Tananarive, Djibouti, Mombasa, Oslo, Hambourg, jadis. Et Roger, à Grenoble ? Où sont mes amis ? Le nioc- mam, celui du bouiboui de Soenirana, près de la caserne. La plus jolie fille du patron Vietnamien ouvrait les bières avec les dents. Martine, pucelle à vingt-deux ans : avec les dents l’ouvris-je, aussi. Et Gloria, reine de la blenno coloniale. Clémentine, au bout de vos lettres, monsieur, douceur paradis, l’enfance à genoux suis-je, ma tendresse, et la seule, ma mort mes limites. Mes mots couvraient l’océan d’un voile au long cours.

Clem !... Clément… Tu vois, tu ne m’écoutes jamais. Je parle toute seule depuis cinq minutes.

Il y avait Grisette, à Mâcon. Mariée avec Lulu. Je serai leur fantôme. Je les aime autant l’un que l’autre. Tarra 64. Pyramide de bières en boîte, un mètre de haut, je suis seul, seul perdu.

Guatemala ciudad. Au marché central, les touristes, pour les ponchos, merveilleux tissages ; les sacs de cuir noir, malles postes, odeur cire ; les robes longues, blanches et rouges ; les poupées dites typiques, typées porteuses d’enfants à dos et de charges de bois, celles de l’aéroport ; et ce coton couleur subjuguant. Pantalons rouges et robes violettes, dentelles, la fête indienne : ils vivent. Si, señor. Combien ?

Ils trouvèrent sans grande difficulté l’hôtel bon marché que leur avait indiqué Géo, derrière la casa presidencial. Comme tout hôtel bon marché du coin : hôtel de passe. Un quetzal et demi la nuit. Petite pièce sur cour humide, un lit de draps marqués de sperme, une tablette, un broc d’eau. La porte ne fermait pas, Clémentine la bloqua d’une chaise. Les couples allaient, venaient. Le robinet dans la cour, toutes les dix minutes. La douche dans un recoin. Pour tous ? Jumelée, comme souvent là-bas, mon cher, avec les chiottes. La vierge au mur. Salut vieille conne. Alors tu ne baisais pas ? La vierge véritable c’était Marie-Madeleine. Orco, demi saoul, marmonnant. Fausse pute déguisée ! Ras-le-bol de ces singeries ! Clémentine : au lit, gueula-t-il.

Elle : gênée soudain. Tu me prends pour qui ? Il en resta coi.

Démarrage à l’aube. Vamos chica mia, négrita mia. Grimper les montagnes. Saison sèche. Immenses étendues rouges, comme brûlées, perte de vue, buissons rabougris ; mais une fleur rouge, subite ; forêts de pins secs, accroupies sous soleil, fer et flamme. Ce lavoir, au milieu d’un pré, dizaine de femmes cabalantes, toit d’ardoises, et les lingeries étalées sur l’herbe. Carrelage tissé. Martelage aérien, en pente douce. La Volvo se faisait avion hydre.

Un troupeau de moutons noirs, sur la route, après Patzicia. Une petite vieille édentée, au bâton. Chalée coton piqué. Ferions-nous une photo, Lady C. ? Nous sommes des touristes, pas vrai ? Feu de bois devant une chahute paysanne. Un cheval blanc ? Panaméricaine à vertiges.

Et Patzun ! Jour de marché. Choc d’esthétique. Le rouge dominant, toutes ces femmes, cheveux noirs noués, debout, assises, impassibles, figées, plantées, clamant les haricots, la banane, la filasse de chanvre. Robes et voiles pendues au ciel d’étal. Une fille de dix ans assise sur une caisse retournée, au milieu du marché. Nattes et peau lisse, yeux braisés. Orco, frappé d’insomnie. Elles sont belles, imaginaires ! Au loin toits de tuiles. Tentes grises. Paniers de têtes. Poteries en tas, cuites, rouges clairette, assiettes et cruches. Pots plastiques aussi, le progrès, certain, mais la laideur, industrielle. Donnez donc vos usines aux Indiens, ils en tireraient autre chose. Monde de taches coloris. Guatemala. La guardia, bien sûr, fusil bandoulière. Aux portes du pays Tzutuhil. Si nous mettions un poncho ? Je vendrais le maïs farine ? elle acquit quelques soucoupes de terre, et des bougeoirs de glaise blanche. Il mangea du poisson séché.

Alors : Atitlan ! Le lac, immense, et couché d’éternel, en bas, sous le capot de la machine à voyages, embrumé. Les deux volcans brandis : Atitlan et Toliman, masses ocres sur l’eau bleu pâle. Un trou. Le pays Tzutuhil. Pistes, dès lors. Communications sourdes. En dehors du siècle. Plus de routes, bientôt. Seuls, les bateaux. Deux Indiens, père et fils, devant la montagne arrachée par le dernier bitume, souriants ; Foto, señor, foto ?, un quetzal ; chapeaux de paille, foulards striés, bleus, rouges, blancs et jaunes, jupes ceintes, marron clair, de carreaux noirs, chemises de bandes verticales marrons, et manches bouffantes rouges, ceinture de flanelle rouge, sandales de

cuir haché. Face au lac des ancêtres, à la fois mère nourricière et ravage saisonnier. Des gringos escaladaient l’Atitlan, ces fous ! Là- haut régnait le froid, les glaces, à deux mille mètres : il venait d’en mourir deux, mal équipés, si chaud faisait-il en bas. Parfois ils jetaient fleurs et messes païennes au lac en colère. Ils dormirent à Panajachel, réserve touristique : boutiques, grand hôtel, hippies et haschich, cars Pullman. Puis s’enfoncèrent sur la piste battue : San Lucas Toliman.

Marché. Bords du lac jonchés de caisses de bière et coca. Ils embarquaient leurs marchandises sur d’étranges barques rouges plastiques, de museaux aigus. Une femme, l’enfant à dos, attendait que les hommes chargent. Ils portaient du front, bandeaux de cuir sur la peau, tête et cou tendus, cerclant les caisses derrière, courbés. Les fronteaux casse reins ! Ils en restaient, vieux, arcs de cercle sur les routes, trottinant, brisés. Un vieillard complètement saoul tomba plat ventre dans l’eau. Un homme le prit d’épaule. La barque s’éloigna, godillante. Il n’y avait aucune piste praticable en voiture sur le versant volcanique ouest. Après San Lucas, chemin de terre défoncé. Où va-t- on Clem ? No sé ! Et, de nouveau, le coup de grâce : Santiago de Atitlan, village perdu sur le lac, au sud. Bambous et roseaux dressés. Barques de pêche posées sur l’eau. Arbres en boules comme bouquets verts. Eau douce et marais. Le silence total. Le refuge. Baume de brume tombante au soleil.

Un jour, Clémentine, je reviendrai écrire ici. Je reviendrai mourir ici, Clémentine. La voiture arrêtée net : les yeux razziés. Je vais mourir ici, Clémentine. L’évidence, dans la gorge, sèche.

Trois femmes à l’entrée du village, de dos. Jupes plus austères, couverture roulée, chemisiers blancs, à raies bleues et rouges verticales, panier d’herbe sur la tête. Une gamine en suite sautillante. Village de rocs et bambous. Huttes toit de paille et terre séchée, cloisons bambous, jaunes soleil. Murs des ruelles étroites, un mètre cinquante de grosses pierres noires, en tas, de chaque côté. Indien du sourire, ils rient, main tendue, d’accueil simple. Simplicité perdue. Ils avaient d’étranges bermudas blancs à raies bleues, appariées de chemises à cols brodés, rouges, les hommes. Bavardant en petits groupes, au coin des rues crevassées, sur le pas de portes huttes. Heureux Indiens.

Ravagés par les maladies, de mortalité infernale. Alcoolisés par les

gringos, sous-alimentés. Il n’y en aura plus un dans cinquante, Clem, affirmait Julie. Parqués, exposés, ils rient de leurs derniers sourires, Clem, leurs derniers bonheurs ; ils sont morts, déjà. Non. Non ! Ils régneront, un jour. Civilisation bulldozer, Caterpillar, très cher !

Département de Solola : serré autour de son lac d’ancêtres. Douze des villages l’environnant portaient les noms des apôtres. La conquête espagnole se fit dans les formes catholiques et romaines : je te baptise et je te tue. Il n’y a rien de changé, sauf que le génocide est moins démonstratif : Bi-o-chi-mi-que. De toute l’Amérique centrale, seuls les Indiens Tzotzil du Chiapas mexicain poursuivaient encore leur développement. Les autres minorités s’éteignaient à grands feux. Une sombre réalité transparaissait derrière le folklore et les typical Customes des dépliants touristiques. Mon dieu, comme ils sont beaux : foto, señor, foto ? La vie, la vie du monde au moyen âge moderne.

Ils repartirent, mélancoliques, par la route grimpante raide de Solola. Le lac étincelait, flambant de soleil sous les vapeurs chaudes. Ils avaient dîné à Santiago de Atitlan, de haricots rouges et d’omelette. Les tortillas de maïs étaient plus sèches qu’à l’habitude. Le peuple, là- bas, se contentait de ça toute l’année, oui. Parfois, ils avaient quelques poulets gringalets. La petite auberge donnait sur le lac, d’une terrasse de bois brun. Clémentine embellissait d’heure en heure. Souriante.

De nouveau la panaméricaine, et les immenses étendues de terre brûlée. Dans quelques mois, pour la saison des pluies, des forêts grasses et des jardins de fleurs folles gagneraient le pays entier. L’eau : d’importance. Volcans innombrables. Montagnes et ravins. Et soudains, un village sur une rivière, vallée tourangelle. Avec des clochers d’églises turquoise et or. Surprenant Guatemala, contrastes et violences brutes. Ils furent dans l’après-midi à Huehuetenango. Portes nord-ouest du Quiché, grande région indienne, célèbre par la ville sacrée de Chichicastenango. Saint Thomas : église blanche noyée sous les fumées d’encens, assise sur les mille flammèches des bougies révérentes, église de cultes multiples et comme dialectaux, ferveurs païennes récupérées par les prêtres : les âmes y rampent sur les roses, blanches : vie, oranges : mort, vertes : éternité. Sur le psaume des litanies cassolettes.

Et les gringos, abondance épandue, courent les étals à tapis, tissus,

peaux et robes, de couleurs si naturelles voyez-vous, dear friend. Ils consommaient l’Indien sur pieds, dans sa tradition congelée. El palo volador, conoce usted, Orco ? El palo volador, le mât volant. Toute la symbolique de l’Indien, vie bloquée, décédante, la ronde étourdie du monotone ; la souffrance inscrite en chair nue ; le vertige suicidaire, rite circulaire. Long mât fiché défi au ciel, enroulé d’une corde lourde, nouée à la cheville de l’homme, peuple mort, d’affrontement lucide. Costume chatoyant, il se jette du haut et s’en déroule, tendu de vitesse, jusqu’au sol où, maîtrise des reins, des muscles, il doit éviter le choc, à tuer, se redressant sur la corde. Tourne, tourne, sagesse et l’ironie, d’aujourd’hui désespoir. Tourne, tourne, et tombe ton corps de lumière, l’Indien. L’Américain-nord guette ta chute : il pense qu’il s’agit de haute voltige. Quels sportifs, ces Indiens ! Tourne, tourne, tourne. Sinon tu rouleras fou d’alcool sur la poussière. Nuages.

* Mais où vas-tu Clem ?
* No sé.

Il avait attaqué l’escalade des contreforts des cuchumatanes. Une piste de terre, vers Sacapulas. Ras l’bol de la Pan Après-midi ! Randonnée déchaînante. Plus de voiture. Des camions Ford, des Land Rover, quelques cars peinturlurés, et baptisés Le Rapide, La Gazelle, et des routes droites, sèches et plates. Les hauts plateaux, sous les sommets violets de la Sierra. Un jeune militaire les stoppa à l’entrée d’Aguacatan. Il allait jusqu’à Pichiquil. Chez ses parents. En permission. Vingt ans. L’armée leur donnait un métier. Il n’y avait pas de travail. Et en plus, maintenant, les accrochages avec les terroristes se multipliaient ! Vers Coban, récemment, un peu plus au nord-est. Ses parents étaient de petits paysans. Oui, beaucoup de jeunes du coin s’engageaient dans l’armée. Que faire d’autre ? Vous êtes français ? Merveilleux. Je vais le raconter à mes parents. J’ai fait la route avec des Français ! Il se détendait, on ne sait jamais, vous savez ! Il défit sa ceinture de revolver. C’est un beau pays, n’est-ce pas ? Orco le suivait des yeux dans le rétro intérieur. Il se souvint Nanterre et les CRS. Comment les haïr, ces hommes ?

Puis l’invraisemblable descente sur Sacapulas. Les lacets

concentrés à pic, la voiture rognant le vide, l’angoisse plongeante. Vallée perdue ? Le village accroché au soleil couchant, les croix vertes et jaunes du cimetière piquées en bord. Volvo fournaise. Coca

Cola. Bière. Adonde Van ? Hasta Santa Cruz. Réescalade. La montagne encore. Des fermes isolées. La nuit venait sur la bête blanche, tracteur du monstre couple. Au bout du monde, Clémentine. Au bout. Comme autrefois le car dans le Morvan, retour du lycée, Nevers : roulant sur les sapins, d’œil jaune fabuleux, lui seul au fond, le chauffeur du silence, extase. Jusqu’au ciel. Et toujours une femme à côté : partager la folie. Le frisson d’une chasse à vie vécue nécessaire. Jusqu’au gouffre qui ferme le monde au milieu. Holzweg. Le romantisme est la nervure sourde du fantasme. Cent femmes étaient cousues sur sa peau. Moteur poussé. Dérapages. Ralentis, Clem ! Je ne saurai jamais où je t’emmène, Clémentine. Je ne sais moi-même où je vais. Une fumée cheminante, dans les phares, maison de briques. Rester ainsi, debout, les couilles chaudes. Poitrine battante, étouffée sous les larmes, la course vers les diamants muets, tuez-moi, je ne veux plus penser, ni rire, aimer, ni rien. Falaises. Clémentine à seize ans : timidité brune et corps ressort, silhouette inquiétée, ses yeux sans fond de se perdre. Elle croyait en lui comme aux sources. Fragile en ses bras. Épousailles, sur le viol. Elle qui rêvait prince charme et douceur. Au loin, ce paquet de clins lampadaires. Santa Cruz del Quiche, enfin !

Ruelles : ruisseaux bourbeux. Les gamins sur la place, jetant aux

rues des pétards. La semaine sainte, il est vrai. Ils promenaient un grand pantin de chiffons. Les cars s’alignaient, les camions. Venus de tous les recoins d’environ. Demain : Jeudi saint. L’euphorie. Ombres titubantes, à genoux, vacillantes, coupant les halos. Ils visitèrent le premier hôtel. Pension Providencia. Les chambres, sans fenêtres, cloisonnées de trous, permettaient à peine de se retourner. La douche, en bas, jumelée avec les chiottes, jonchée de merde, révulsa la Morvandelle. En face, à la Casita, ce fut pareil. Ils y restèrent. Une nuit. En fait, les chambres primitives avaient été divisées en deux, trois ou quatre quartiers-lits. Les portes ne fermaient pas. À côté, un groupe de jeunes paysans buvaient de la bière et de la gnole, en parlant des prostituées de Guatemala City. Un grand balcon dominait la place, avec deux chaises à bascule. Les pétards et les cavalcades des gamins, encore. Agitation, sentie générale. Pas un seul gringo, mec, enfin. À part nous, Lady. Ils mangèrent œufs et poulets, haricots, dans la cuisine bistrot de la Casita. Orco repéra une bouteille de vin

d’orange, qu’il se but entière. Les groupes allaient et venaient, un fond d’omelette, et bière. Rires, et culs secs. Ils étaient tous européanisés de misère, chapeaux sales, pantalons et chemises limés, souliers râpés. La fête, quoi. Il but ensuite des bières. Minuit ivre. Il partit au tour de la place, se rassasier de vie. Clémentine était barricadée dans sa chambre contreplanchée. Il la retrouva en lecture. Et but une dernière bière dans une chaise à bascule. Les camions arrivaient toujours, chargés de boue.

Ils glissèrent sur Chichicastenango préparant le Christ, et vide de commerce. La Pan Après-midi. Un site les arrêta, Zaculeu, comble d’horreur. Pyramides et temples mayas restaurés au béton blanc gris. Un travail de l’United Fruit, à sa mesure. Site mort, l’imagination absente. Bétonné de suffisance. Avec une plaque revendicative. Ils osaient. Restauration de…, liquidation, dévastation, péréquation, Unied Mama. Les Mayas ? Ah, oui, les Mayas ! Typical and picturesque people. Wonderful old metropolis… Foto ?

D’une traite à Guatemala Antigua. La vieille capitale. Brisée sous les tremblements de terre, après Ciudad vieja, la toute première guatémaltèque, par les éruptions du volcan de l’eau, en face, au sud, du volcan du feu, et du volcan d’Acatenango, au sud-ouest. Guatemala l’ancienne. Trois cents églises, disent-ils, à fontaines roses, murailles de glaise, sèches, lourds clochers bruns baroques, immobilisés sur leurs fractures effondrées, ruines de grandeur mystique. La foi importée ne résistait pas aux colères de la terre. Las Casas, souviens-t- en. Et la Recoleccion, vaste monastère franciscain dévasté, murs déchiquetés et poteaux sur ciel d’orage troué de soleil, avec le silence craquelé, bougainvillées, fleurs rouges violaces. Le centre des conversions coloniales. L’église armée. Une tendresse, en dépit de tout, sur ces pierres bancasses. Sur la grande place, à bordures baldaquins, de rues pavées, Clémentine marchanda quelque métier à tisser, réduction touriste. Elle riait, renversée bouche ouverte. Au début, à la Charité, il la défaisait d’amour, trois, quatre, cinq, et autres fois. Jours et nuits de croisade au lit. Longs râles, elle, au bout de sa queue trois mâts, lui la tête sur ses seins, posée mélancolique. Buisson de ronces et bleuets, tout à la fois. Elle vivait de son sperme. Il vivait dans son vagin, et sous sa langue, dans sa bouche. Il écrivit encore quelques poèmes, alors. Lisant Artaud, Michaud, et son Burroughs, et

Kerouac. Rengaine d’amour, au fond d’une femme. Jouir, périr, vivre, sentir la vie fleur de peau contre une autre, la Femme. Et se suicider entre ses cuisses : non, non, vis donc ! Elle était belle, et simple, et disponible, imaginaire. Ils se marièrent. Il la maria, refuge et contresens, et reprit sa vie de rythmes castagnettes. La quête Terreur…

Assis sur banc de pierre, cerclant une fontaine, il la suivait des yeux. Devant, droit : le volcan d’eau monté. Guatemala antigua. Ils dormirent une fois de plus entre planches clouées d’étroitesse. Après qu’elle eut cédé à ses fantômes, et vu Ben Hur au cinéma malade du soir antique. Ben Hur, Orco : l’enfant caprice.

Ils décidèrent ce vendredi saint de pousser jusqu’à San Antonio Aguas Calientes. Un petit village en forêt, artisanat, beaucoup de tissage, à quelques kilomètres de Ciudad Vieja. Ils y parvinrent nuit venante. Route de terre étroite, et d’un coup, au détour, deux femmes tissées de rouge et bleu travaillant au métier, sous une grande tente fermée de bambous en fond. Accroché du haut à la poutrelle de coin, leur métier tenait tendu d’une ceinture qu’elle portait en bas des reins. À genoux, elles faufilaient chaîne et trame. Pour les marchés de Guatemala City, Quezaltenango, Chichicastenango, pour Miami. Jeunes Indiennes fraîches et sereines, pour encore deux ou trois ans. Elles se cachaient le visage dans les mains, sous le regard de Clem. Porqué ? Porqué ? Vous êtes belles, señoritas. Elles pouffaient, se lançant des œillades. Puis elles se détendirent. Et lui donnèrent quelques explications techniques. Clémentine détaillait des toiles à hamac dans un angle de tente. Il y avait aussi de gros tapis rouges ou blancs. Deux gamines s’immobilisèrent devant la voiture, une cuvette plastique de haricots sur la tête. Yeux d’océan surpris. Il bondit sur son Instamatic. Irrésistible. Le tourisme, un réflexe, en somme.

Ils retournèrent à Antigua. Le samedi matin, ils prirent la piste

d’Escuintla. Il brouillassait. Ciel noir cotonneux. D’énormes rocasses bordaient la piste. Ils franchirent une rivière de galets gris à gué. Qu’il pleuve vraiment, ils en seraient restés bloqués là ! Une idée d’Orco, de couper sur Escuintla pour rentrer par la côtière, au lieu de retrouver la PanAm. Tout, sauf la PanAm. Et alors, il y eut Alotenango. L’entrée du village était envahie par la foule. Impossible d’aller plus avant. Ils se garèrent. La procession sainte ! Démence, à vous laisser sans voix.

Tous la suivaient, ou l’attendaient, lèvres psalmodiantes. Sous ce sombre ciel orangé, les visages fixes des femmes châlées prenaient allure d’éternel. Les hommes tenaient leur chapeau, yeux mi-clos. Les enfants étaient immobiles. Venaient d’abord les gardes romains, de capes brillantes jaunes ou rouges, à casques aigrette blancs, et pourpoints blancs lamés, de la couleur de leurs bottines à lacets. Ils avaient le pic et l’épée. Puis suivait une colossale statue du Christ chargé de sa croix, au socle de cinq mètres sur deux. Les pénitents, en robes longues, bleues nuit ou violettes, chéchias blanches, portaient le dieu de carton vert. Dix de chaque côté. Derrière : la Vierge d’or mantelée de mauve, hissée sur les épaules de toutes des femmes silencieuses, littéralement enroulées dans ces immenses châles rouges à larges raies bleues, vision foudroyante. D’autres gardes fermaient le processus. Ils arrivaient d’en bas du village, de la grande place, et montaient aux yeux lentement, escortés de la musique grêle et répétante, martelante : une flûte, un tambourin, une crécelle hagarde. Au tournant, ils changeaient les porteurs. Et poursuivaient leur ronde carrée monocorde : un kilomètre périple, disparaissant plus loin, pour surgir à nouveau du bas une demi-heure plus tard, sans arrêt, mécanique forcenée. Reprendre le Temps, le réapproprier, Temps indien, hors d’horloge, ni mort ni vie, hombre, un trait sur la surface de l’eau, ou cette plume au vent, tempête.

Orco : fasciné, comme à Djibouti, Antsirapé. Pourquoi ne prendre

aussi la robe pénitente, et porter les cartons avec eux ? Puis cultiver le maïs, avoir une femme en terre. Ah, demeurer. Disparaître. Dans le silence. Un trait sur la surface de l’eau. El palo volador. À Mombasa, il dansait avec les noires, sur une place. Danse et procession : le corps traverse les capitonnades chrétiennes, et s’en implore en musique. Ni mort ni vie. Un corps têtu arqué sur le changement du monde. Ce que ne concevront jamais les Yankees, beaucoup trop rivés d’histoire, héritiers de conscience sèche : le vieux monde emporté sur voiles. Serons-nous un jour des Indiens du premier siècle d’industrie collective ? La danse et l’amour, sur la mort : la Vie. Le travail n’est rien d’autre. Le Sens. Toujours la valse ralentie, autour du quartier. Orco s’engouffra dans la première tienda, vingt mètres plus avant. Il but maintes bières, avec cinq ou six paysans trouvés là. Tournée sur tournée. A mi me toca. Non, c’est mon tour. Ils voulaient l’emmener

jusqu’au sommet du volcan d’eau. Car Alotenango, señor, est au pied des trois volcans. Du señor, ce fut amigo. Ils lui offrirent de dormir là, chez eux, et de rester le temps que tu veux, amigo. D’entrée, il avait annoncé qu’il n’était pas gringo, et que même il ne les supportait pas. Rire général. Hombre ! A mi me toca. La maison t’est ouverte, compañero. Oui, mais, Clémentine. Elle n’oserait jamais. Contact immédiat. Total. Autrefois seul, il restait. En Bourgogne, comme en Afrique. Un monstre, il y a un monstre au sommet du volcan d’eau, il ne faut pas y aller la nuit, si, si, compañero. Au soir, ils étaient ivres, tous. Dehors, ils rondaient. Depuis la mort du christ carton, jusqu’à sa résurrection, kidnapping opportun, ils ronderaient. Clémentine l’attendait dans la voiture. Patiente, assagie par des années identiques, et fatiguée de ses insouciances, faiblesses, cuites, grandiloquences, instabilités, ses permanences. Elle ne souriait plus. Dans deux jours : hacia la libertad por la cultura, les instructeurs, les profs, l’université, Clem à nouveau dans ses discours, engagé dans le travail comme dans les femmes, l’alcool, le vin, la vie. Elle réclama ce soir-là l’hôtel de luxe, à Chiquimulilla : soixante francs ! Nuit aux sons des crécelles, tambourins et flûtes, femmes râlantes chœur saint.

Ils firent un brin d’amour : l’Hygiène. À présent, elle n’y tenait

plus trop. Elle s’installait, en face de lui, lucide. Ce gros poivrot romantique, ce suicidaire raté, Monsieur Charmant, ah, le Prince ? Laissez-moi rire. Clémentine, je ne sais pas de quel côté le vent me pousse.

# Le carnaval armé

Sourde explosion. Orco ouvrit les yeux. Sept heures du matin… Un avion piquait, tout près. Cliquetis haché. Mitrailleuse ? Il bailla. Clémentine dormait, collée contre lui. Que pasa, hombre ? Samedi matin ? Molina avait été imposé. Il succédait à Sanchez, dans les formes, soulignaient les ambassades nord-américaines et ouest- européennes. La transmission des pouvoirs était fixée au 1er juillet. Alors ? En mars ? De nouveau, le crachotement tendu. Les mitrailleuses de l’avion ! Sûr, du côté du palais présidentiel, en retrait de la route de Los planes. Un putsch ? Il s’en réveilla complètement. L’armée, de toute façon, mais la droite ou la gauche ? Le Parti Populiste avait ouvertement réclamé la sécession armée, après la fraude du Parti National dans l’élection de Molina. Appelant jusqu’au soutien, bientôt rejoint par le FUI, de Duarte ! La surenchère à gauche, pour provoquer l’intervention de la droite de l’armée. Et puis, récemment, des personnalités du Parti Populiste avaient été interrogées par la Sécurité. Il réfléchissait. Pas encore de guérilla organisée salvadorienne. Juste quelques attentats à la bombe, sabotage, fusillades, dits terroristes, dont on pensait qu’elles étaient en fait œuvre policière. Il sortit du lit : le téléphone. Déjà Raoul décrochait. Oui, un putsch. Un golpe !, de gauche, semblerait-il. Sanchez arrêté par les rebelles, deux casernes s’étaient soulevées ; une

junte militaire était formée, avec un civil ; le Général Giro, qu’il connaissait personnellement, avait l’air de croire qu’ils – les rebelles en question – avaient gagné. Les avions ? Il ne savait pas. Dans quel camp ? Enfin, rien de clair. Ah ! Il passerait le prendre plus tard. Voir ça de plus près, d’accord. Escalon : rien de plus. Sauf que Paulin avait tenté une sortie matinale, jusqu’à l’université, déserte. En revanche, il avait dû se jeter à plat ventre au bout de l’avenue Guerreco, en face l’entrée de l’université ; un avion mitraillait, en vol rasant ; deux bombes avaient défoncé l’avenue, soufflé les toits des pavillons préfabriqués, une colonie populaire, comme par hasard. Tu vois un peu, Clem ! L’aviation était contre les rebelles, pensait-il. Logique. Il ferait un saut à Flor Manga, toujours en moto, le véhicule adéquat pour un golpe, démarrages rapides, reprises, tous terrains, possibilité de se plaquer au sol très vite ; je ne l’ai que depuis quinze jours, mais j’en suis enchanté ! Une cent vingt-cinq Honda, nerveuse comme chat sauvage.

Dora s’agitait dans la cuisine. Anxieuse ? Visage fripé.

* Vous avez entendu, señor ?
* Oui… Un golpe de estado, Dora, parece.
* Ah… Uno mas ! qu’en sortira-t-il ?
* Pour le moment, on ne sait pas grand-chose.

Il sortit sur le pas de la porte, qui formait le garage de la Volvo, fermé du dehors par une grille de fer noir. Chaque matin, le vendeur de journaux, un gamin de quinze ans, jetait sur le carrelage gris clair *Aujourd’hui*, et *La Presse*. Il les lisait sans en rien omettre, pour saisir plus avant les contradictions de la droite, dite intellectuelle et libérale. Il découpait, constituait des dossiers. Mais, quant à s’informer, il n’y avait guère que *Première Page*, et *Tribuna Popular*. En fait, seule *Tribuna Popular* véhiculait d’intériorité la vie du peuple, ses luttes syndicales et politiques, âpreté quotidienne. Pourtant, et nécessairement, *Aujourd’hui* tirait régulièrement à soixante mille, le dimanche à quatre-vingt dix mille. *Tribuna Popular*, bien qu’hebdomadaire, ne dépassait pas les dix mille. Réalité plantée, idéologique, la domination parvenait à pétrir les consciences jusqu’à fond de misère, elle travaillait en tête, poids et mesures. *Aujourd’hui* s’y connaissait : grand reportage sur Maria Guillermo Paredes, la Ressuscitée de San Miguel ; crue morte, et mise en bière, elle frappe

dans le cercueil, au bord du trou ; stupéfaction, terreur, l’Église s’en mêle : Hop, un miracle ! ; les assassinats à la une, détaillés ; les bagarres au machete, fréquentes : bras sectionnés, paysans décapités par leurs voisins ivres, nez, oreilles tranchées, soiffard coupé en morceaux ; duels au revolver ou au fusil ; gamines violées ; le dernier condamné à mort fusillé : voleur, violeur, analphabète, alcoolique, quarante-cinq ans, voyez ce faciès bestial, chers lecteurs, ah, frissons ; les femmes des militaires, s’entraînant au tir au fusil mitrailleur : la Légion Féminine ; la lutte civique contre la prostitution : fermer les bordels, rééduquer les prostituées, une grande préoccupation morale de Vira Alturo, citant y compris Cuba ; la bureaucratie administrative. Le vrai journal de droite, comme chez nous, non, confus, mythique, violent, exploitant le fait divers au niveau des couilles, donc des neurones, et, naturellement, raciste et anti-rouge jusqu’à la haine et au meurtre ; fasciste, en somme. La guardia assassinait un élu de gauche ? *Aujourd’hui* déclarait qu’il avait été écrasé par un poivrot en voiture, rentrant chez lui APRES avoir été interrogé par la guardia. Un jeune paysan était abattu dans son champ, par un garde ivre testant sa capacité de tir au but, blanco ! *Aujourd’hui* d’en faire un irresponsable, un fou, enrôlé sans doute par erreur.

Deux éleveurs, retour de marché avec quelques centaines de mille

francs, disparaissent après leur arrestation, toujours par la guardia, la muerte verde : ils sont retrouvés noyés dans le Chapo, l’argent récupéré sous les matelas de deux gardes nationaux. Machination visant à discréditer la guardia, écrit *Aujourd’hui*, appuyant tranquillement la version des coupables. Mensonges et mesquineries : larves de papier. Une anthologie de la bêtise, hérissée, bavant rage et peur. Ils étaient payés pour ça : masquer le monde. Avec les loteries hebdomadaires, les concours : mon instituteur favori, la chronique scout : coupe de cheveux et bonne société, les cocktails mondains, baptêmes et mariages, Don Regalo léguant un terrain à la Croix- Rouge, le bal des orphelins : grandes toilettes parisiennes, mon cher, pour la BA créole. Nous connaissons ça en France aussi, pas vrai ? *Aujourd’hui* ! Les chroniques politiques portaient invariablement d’abord contre les pays socialistes, puis contre Cuba, le Chili, et enfin le Costa Rica.

Les champions de l’anti-marxisme se regroupaient autour de Vira

Alturo ; Nado, et ses caricatures biliaires : les hippies rouges convoitant la vierge Salvador ; Eudocio Caridad, et Fuerte Miseria, les deux théoriciens de l’anticommunisme de base. La russification des jeunesses universitaires ; la marxisation des universités ; la pénétration rouge dans l’église latino-américaine ; l’éloge de Mauras et de l’Action Française ; l’avenir du MSI. Grandeur du Brésil, et misère du Chili, c’était Caridad, un ancien des jeunesses communistes boliviennes, tiré de prison par un commando, et passé au service de la CIA, dans le secteur de la propagande idéologique. Il revenait de loin. Plutôt spécialisé dans les études économiques, quelles études ! ; Légitimité et Nécessité du Profit ; Bienfaits du Capitalisme ; la concurrence égale chômage plus inflation, mais profit, donc développement ; ressortant Malthus et Jevons, avant Keynes, déjà redoutable réformiste, défenseur de l’économie libérale anglaise du dix-neuvième siècle, la jungle capitale. Et Miseria, prêtre espagnol phalangiste, exilé au Redemptor. Pour lui, Franco était de gauche ; le monde se gangrenait de marxisme ; l’Opus Dei, comme le pape, étaient des supporters avoués du bolchevisme ; l’histoire s’arrêtait avec la Révolution de 1789 en France, la monarchie morte, l’anarchie rouge commençait. Il s’attaquait pour sa part au mouvement d’idées contemporain dans son ensemble, prônant le retour à la société féodale, à travers des visions augustiniennes à vous en laisser comme deux ronds de flan. D’ailleurs, Paulin collectionnait également ses écrits complets, tout aussi extasié que Caridad devant les régimes forts : Hitler, Mussolini, Franco (en 1936), Stroessner, Banzer. Ils étaient tous les deux d’une démence à la fois risible et glaçante. Caridad, comme Nado, travaillait pour le fric. Mais Miseria, ce fou sorti du Moyen-Âge inquisitoire, se voulait un croisé, un légionnaire du christianisme, il était de ces grands paranoïaques utiles en période de crise capitaliste. Il bavait la rage hurlante des frustrations terratenientes, le temps d’or des Indiens esclaves, et de l’ordre moral, ce paradis combiné Rousseau plus Cortès. Naturellement, le père Orilla était l’un de ses intimes. La même équipe sévissait à travers une institution toute récente, le Centre d’Études Sociologiques Salvadoriennes. Inconstitutionnalité de la réforme agraire ; la vérité

sur l’émeute communiste de 1932 ; le mensonge bolchevique : la fête

du 1er mai ; sur le rôle régulateur de l’inflation ; *Aujourd’hui* : *Minute*

et *L’Aurore*, *Je suis partout* et *Le Parisien Libéré* réunis ; belle brochette !

Mais ce matin-là, pas d’*Aujourd’hui*, ni de *Presse*. Donc, du grabuge. Que pasa ? L’agitation le gagna. Un putsch de gauche ? Quien sabe, le Pérou ? Il retint un rire compulsif, et courut secouer Clémentine.

* Réveille-toi. Réveille toi ! Il y a un coup d’état, peut-être un coup de gauche, l’armée, avec des civils. T’as pas entendu l’avion ? Oh, oh, tu vois ça, avoir ici un gouvernement révolutionnaire ? Oh oh oh !

Il brancha la radio. Musique habituelle. Elle bailla. Leur chambre ouvrait sur le patio intérieur, aux murs grimpés de roses, bougainvillées, lierres grenat. Un bananier ombrait la fenêtre, au milieu des fougères. Ils déjeunaient dans la salle de séjour, vitrée côté patio, chaque matin. Dora servait le café et le thé, des ananas, parfois des mangues ou de petites prunes, les jocotes. C’était une maison prenant profondeur : deux chambres sur la rue, l’une faite bureau, contiguës au garage ; et cette troisième chambre attenante au bureau, cadrée sur le patio. La salle de séjour, divisée par un lourd meuble brun, en travers, haut et sombre, en salle à manger, et salon : table basse et fauteuils de rotin ou de bois, coussins de mousse couverts de jute. Lampadaires de coin. Au fond : la cuisine, la chambre de Dora, et sa douche, sans eau chaude, non, mais ; la buanderie, refermée contre le patio, symétrique de leur chambre. Le patio ! En partie couvert et carrelé, table blanche et rocking-chair, toutes ces fleurs et feuilles mangeant les murs, sous le rectangle ciel. Un hamac au milieu, à ciel ouvert. Bien sûr, il n’y avait pas d’herbe ! Clémentine : mi-satisfaite. Elle trouvait aussi les pièces un peu sombres. Lui, haussant les épaules. Car bien comme tout, dans son patio, à lire ses revues et journaux, en maillot de bain, devant une bière ou un whisky. Et, musique ! À présent, *La Nouvelle Critique* et *La Pensée* suivaient. De temps à autre, un copain envoyait quelques numéros de *L’Humanité*, en-tête découpée. *L’Humanité*, un vide les premiers temps, que ne comblaient ni *Le Monde* ni *Le Figaro*, disponibles à l’Hôtel International.

Ils tartinaient du beurre danois sur du pain suisse, ce qui devait

mettre la tranche à cinquante centimes. Une côte de bœuf valait deux

journées de travailleur agricole. La coopération, messieurs dames. Quant à la maison, elle ne revenait qu’à huit cents francs, soit deux fois le prix de revient de Dora. Elle appartenait à des Allemands de Santa Tecla, propriétaires terriens salvadoriens et guatémaltèques ; une grande chevaline blondasse ; un vieux, sec, rigide ; pour l’ordre, avant tout. Ils avaient réclamé des assurances.

* Vous êtes professeur ? Ah… Cette université, vous savez, est tenue par une bande d’agitateurs.
* Vous croyez ?
* Nous sommes de petits retraités. La maison vous plaît, señora ? La vieille Allemagne. Tannhäuser et Wehrmacht. Elle comptait ses sous au centime. Bataillant quinze jours pour changer une espagnolette, un robinet, demandant au peintre qui ravalait la baraque de diluer la peinture dans l’eau ; c’est qu’avec la hausse des prix ; mais oui, ma pauv’ dame, m’en parlez pas ! Elle avait dénombré sur le contrat de location jusqu’aux verres, fourchettes et couteaux, petites cuillères, abats jour. Elle lui rappelait la mère de son correspondant allemand, jadis, à Neustadt an den Weinstrasse ; quatorze ans ; de la rigueur, Clément, et de l’ordre ; le fils aîné collectionnait les chars d’assaut modèle réduit, et rêvait d’être officier ; quelle correspondance ; lui cavalait les petites blondinettes tous les soirs, sous la réprobation correspondante ; ah, les Français, incorrigibles ! Alors, c’était ça Heine, Goethe, Hölderlin, Novalis ? Merde, alors…

Spartacus !

* Comprenez-vous, cher professeur, la contestation est un cancer des pays développés, tiens, elle parlait comme Fuerte Miseria, mais ici, dites-moi un peu, à quoi ça rime ? Je vous le demande.

Clémentine lui faisait signe de la boucler. Et nos finqueros de repartir heureux, il a du cheveux, ce Français, mais il a l’air bien. Respirer : Brecht !

Vers neuf heures, Paulin débarqua coup de vent. Non, ils n’avaient pas entendu l’appel radio. Un ingénieur de la junte révolutionnaire, sur la station NSY, avait proclamé le triomphe du mouvement armé. Le colonel Mira, chef des insurgés, devenait président de la junta. Sanchez avait été arrêté chez lui, cette nuit. Ils disaient agir pour le bien du peuple salvadorien. Mais ils disent tous la même chose ! Sur Escalon, pourtant, la joie ne régnait guère : visages pâlichons

entrevus, volets clos. C’était sérieux, semblait-il.

* Verrai-je une révolution avant mon retour pour la France ?

Paulin n’y croyait plus. Sceptique par nature, mais, justement, il remettait sa nature en cause depuis quelque temps. Sa nature : cette famille pétainiste, d’abord, du Jura. Il évoluait vers les positions des communistes français, à travers *La Nouvelle Critique* surtout, et la découverte de Politzer ; à petit pas ; par besoin de se situer ; avec le sentiment profond de la faillite philosophique, humaniste et bourgeoise, champ de sables mouvants, gonflé de cadavres, sous la boue neutre. Faire autre chose : retrouver la Philosophie, par l’Eco Po, donc, hé hé, Paulin, dans l’Économie Politique.

Somme toute, ça me plairait assez, pourquoi pas ? Voir El Redemptor aux mains du peuple ! Mais le peuple est aux trois quarts analphabète. Qui gouvernera ? Qui ?

* Une coalition de gauche, forcément. Ce n’est pas Cuba.

Et surgissait Raoul, très surexcité. Il avait des informations de première main : deux casernes d’infanterie, à San Carlos, près de l’université, et l’artillerie d’El Zapote, aux pieds de los Planes, s’étaient soulevées. Sous la direction de Mira.

Ils tenaient l’aéroport sous le feu. Mais la guardia, retranchée dans sa forteresse de l’autoroute du Nord, résistait, et refusait de se rendre ; l’aviation résistait également ; des troupes montaient de Santa Ana et San Miguel, pourquoi ? Pour qui ?

Malgré l’opposition de Clémentine, Raoul et Clément décidèrent une sortie. Les rues étaient pratiquement désertes : Flora Blanca terré. Derrière le stade central, non loin de chez Raoul, ils retrouvèrent l’avenue Roosevelt, partie médiane de la colonne vertébrale urbaine. Beaucoup de jeeps, de gros camions bâchés, devant l’hôpital militaire, et l’hôpital Rosales ; brancards ; va-et-vient ponctués d’interjections ; voitures particulières ; des femmes en larmes. Plus bas, avant le Palais National, ils durent bifurquer, des voitures renversées et brûlées fermaient l’avenue. Les rues du centre, où seules quelques silhouettes hâtives trottinaient, leur sautèrent brutalement au visage, angoissantes ; des détonations éparses leur parvenaient à travers les glaces fermées. À dix heures, une déflagration ébranla la ville. Ils gagnèrent la colonie Cinco de noviembre, où Raoul avait des amis agronomes français.

Orco se rendit compte qu’ils étaient juste entre San Carlos et la caserne de la guardia, à mi-distance. La fusillade était à présent toute proche. La voiture stoppée, ils aperçurent aussitôt les trous dans les murs des maisons, sous les toits. Le couple français était réfugié chez les Salvadoriens du rez-de-chaussée. Leurs fenêtres et le toit, mitraillés, ils avaient dormi les uns les autres entassés dans la dalle de bain ; car, dans le courant de la nuit, la bataille avait gagné leur propre rue. Ils leur offrirent du ratafia. La nervosité aidant, ils dégringolèrent la bouteille en cinq sec. La conversation s’animait. La fille de la maison, une jeune créole endimanchée, grands yeux ouverts, captivait Clem. L’agronome et sa femme étaient gonflés de trouille. Si la guardia faisait sauter le quartier ? Oh, ils en seraient bien capables, reconnaissait Raoul, dramatique à plaisir ; tu vas voir, Clem, je te parie que nous les trouverons planqués sous leur plumard, disait-il dans la voiture. Arriva le fils aîné de la famille le toit de sa maison venait d’être soufflé par la bombe de dix heures. Ah, c’était une bombe ? Vous avez entendu ? Il habitait tout à côté de San Carlos. Que locura ! Un trou de cinq mètres de large, profond de deux. Imagine que ça me tombe sur la gueule ! Je t’en foutrai, moi, des mustangs ! Il s’assit, sortit un P38 et le posa sur la table.

* Il ne me quitte plus… C’est que… les charognards arrivent ! Ils

pillent les maisons. Ce matin, une patrouille en a fusillé deux. Ah, les fumiers !

Deuxième bouteille. Ils se souvenaient du putsch de 1960 contre Lanusse. Ça n’avait pas traîné. La junte civico-militaire avait pris le pouvoir en moins de deux. Bien sûr, en janvier 61, trois mois plus tard, c’était cuit. Mais alors, aujourd’hui, ils n’en finissaient pas ! Et c’était déjà el Zapote qui menait l’insurrection, en octobre 60. Et Mira était déjà du coup. Quel panier de crabes !

Le téléphone retentit. Clémentine, qu’avait rejointe Isabeau, s’inquiétait. Elles faisaient le tour des Français de San Redemptor. Où êtes-vous ? Ils repartirent. Raoul voulut prendre un raccourci. Et, soudains, un tournant… Ils piquaient droit sur une mitrailleuse barrant la route, à deux pas de la résidence de Sanchez ; le serveur releva le canon ; Raoul fit un tête à queue ; ils filèrent comme des dératés ; mais, un instant, le cœur lourd, dans la gorge. Ils échangèrent un regard. Puis rirent.

* Bon, cette fois on rentre.

Ils dînèrent tous à Flora Blanca, chez Clément Clémentine. Midi et quart : Duarte parle sur NWR. Ils restèrent fourchettes suspendues, attentifs. Il fit l’éloge des Forces Armées ; demanda l’appui de la population, se déclarant totalement solidaire du mouvement de masse ; il fallait descendre dans les rues, barrer les routes de la province, dresser des barricades, fabriquer des cocktails Molotov, pour un Salvador démocratique. Viva la patria !

Orco comprit aussitôt qu’il y avait problème. Duarte avait parlé en son nom propre. Donc, il n’était pas suivi par la DC, encore moins par l’UDO… Alors ? Et que faisaient les communistes ? Les communistes : deux camarades du comité central l’avaient contacté chez lui ; ils venaient parfois, à l’improviste, sur un coup de téléphone codé ; lui, ne savait pas où ils demeuraient ; eux seuls pouvaient le joindre ; l’un d’entre eux était professeur à l’université. Ils étaient des cinq ou six personnalités publiques du Parti Communiste Salvadorien, autorisées à parler en son nom.

Organisation clandestine. Mais ils se méfiaient encore d’Orco. La réponse de Paris n’arrivait pas. Néanmoins, ils lui communiquaient analyses et positions du PCR, études historiques : 1932… Clémentine avait un peu peur, au début. Lui, qui ne pouvait jamais tenir sa langue. Et puis, à l’université, il intervenait beaucoup trop directement, comme s’il ne savait pas que c’était truffé de flics. Car un vaste débat avait ravagé l’université : l’affaire Mineroni. Couple d’origine nord- américaine, ils étaient arrivés au Salvador avec les corps de la paix, ces fameux bataillons missionnaires, manipulés et infiltrés par la CIA, paravents des Johnson et Nixon. Prenant conscience de leur rôle réel, la pénétration idéologique, essentiellement, au service des USA, ils avaient abandonné leur groupe ; ils étaient depuis deux ans professeurs d’anglais à l’université. Mais soudain, l’intendant prochinois avait posé leur cas devant les instances universitaires. Polémique passionnée ; la personne ; la fonction ; aucune concession ne doit être faite à l’impérialisme ! Finalement, tout en dissociant les individus Mineroni du cas générique, le conseil les radia de l’enseignement, à l’unanimité. Les prochinois pavoisèrent : les cent fleurs ! La Radicalisation Universitaire commençait.

* Moi-même, je suis d’accord avec notre radiation, disait Roberto

Mineroni : frisé rigolard du genre Eliot Gould. Mais enfin, c’est dommage !

Oui. Orco sentait confusément qu’un pas avait été fait. Mais vers quoi ? Lui aussi avait pris position pour la radiation. Les corps de la paix, une légion sans arme, légion yankee ; en Afrique ; en Amérique Latine ; ils infiltraient les campagnes, sous prétexte de construire une école, un foyer, une église ; ils prêchaient pour le système capitaliste, en toute candeur sacrificielle souvent. Néanmoins, l’extrême gauche semblait viser autre chose.

Ils burent beaucoup cet après-midi là, les coopérants français. Pendant que les camions de morts et de blessés affluaient à Rosales. À quatre heures, deux bombes furent lâchées sur el Zapote, À cinq heures, Sanchez parlait à la radio. Molina, en visite à San Francisco, revenait au pays. Les insurgés s’étaient rendus : El Zapote et San Carlos ; les deux dernières bombes avaient fait deux cents morts, de tout jeunes soldats ; Mira et quelques autres étaient réfugiés à la nonciature apostolique ; Duarte avait été arrêté ; d’autres étaient dans les ambassades : Venezuela, Mexique, Guatemala. El golpe ha fracasado ! La voix rêche, hargneuse, Sanchez savourait sa victoire.

Il fallut plusieurs jours, et pas mal de lectures et discussions, pour s’y retrouver. Seule certitude : Mira et ses militaires avaient golpé contre Molina et Sanchez. Mira, l’ami intime de Sanchez ! Madre de dios, pleurait *Aujourd’hui*, à qui se fier pour libéraliser le régime ?

L’hypothèse d’une grande combine montée contre l’UNO avait d’abord prévalu. Après examen, il s’avérait que le putsch était voulu progressiste. Mais le Parti n’avait pas engagé la lutte, l’UNO était divisée ; et, surtout, les militaires avaient d’abord refusé le soulèvement populaire ; à midi, il était trop tard ; des troupes fidèles à Sanchez convergeaient sur San Salvador. Quant à Duarte, il avait commis une grave erreur d’appréciation politique, qui le discréditait totalement.

Pour autant, Sanchez saisit l’occasion. Il affirma devant les caméras de la télévision que le golpe était de gauche, et l’attribua à l’UNO, inféodée aux communistes ; redoubla la répression syndicale et politique ; état de siège ; loi martiale ; la guardia tuait tout ce qui vivait, dès le couvre-feu ; dizaines de femmes, enfants, mendiants, abattus par les sinistres patrouilles blindées. Faire peur ; Duarte, battu

au sang, un œil au beurre noir, fut avionné sur Guatemala-city ; il gagna Caracas ; Mira partit pour l’Argentine.

L’université sortit un numéro spécial de *Première Page* : les mustangs qui bombardaient San Redemptor étaient des avions des forces Armées guatémaltèques et nicaraguayennes ! Seul, le Honduras serait resté neutre. De plus, les insurgés n’auraient pas cédé faute de moyens, mais sous la menace d’un pilonnage aérien des quartiers populaires. Il y avait eu avertissement d’un bombardement imminent sur le Foyer de l’Enfance. En effet, à demi détruit dans la matinée. Amérique Centrale, couchée sous les militaires ! Le gouvernement remit le grand disque anticommuniste. Il fit fermer l’imprimerie de *Tribuna Popular*. Peu après, un mouvement d’extrême droite permit de frapper le PPR. L’UNO fut muselée, la droite mise au pas, les communistes harcelés. Et enfin, une maison bourrée de dynamite sauta un soir ; un prétendu guérillero panaméen y fut retrouvé, collé lambeaux sur les gravats ; un employé de l’université, quel hasard ! L’université, l’ultime foyer de la contestation publique, le grand soir critique, l’institution langage, dernier château des libertés ; il serait temps d’y remettre de l’ordre, suggéra *Aujourd’hui*, de l’ORDRE…

# La cité des temples

El Peten ! La mer forestière. D’écume verte infinie, mouvante, roulante, puissante au sol, sous la carlingue du bimoteur Aviateca, sauterelle malingre ; sur le silence des pierres perdues, pierres pendues et dressées sur les siècles, pierres plantées de paroles muettes, soleils pris d’âge. El Tiempo. Le temps, têtes blocs, assises contre les nuages, vêtues d’arbres incroyables. Ah, les nommer toutes, ces racines debout. Plantes masquées, lianes nouées grises et sèches, accrochées au ciel, enroulées pétales géantes ; arbres de hautes dominances, cèdres espagnols et flamboyants, sacrés ; acajous, sapotiers ; eau de liane ; et deux cent quatre-vingt-cinq oiseaux de vertige tissé ; hérons bleus et blancs ; faucons, et perroquets rouges ; oies sauvages ; urubus, vautours élégants ; et colibris, comme mouches peintes. Le pays du jaguar et du serpent, ces maîtres du Golfe du Mexique, royaume des orchidées.

L’avion collait à la jungle, craquant sous le vent, frappé à chaque instant de sursauts terribles.

Oh, oh, des appareils de l’Aviateca, il en tombe un sur deux.

Raoul : goguenard…

Il y avait une dizaine de passagers. Ils s’étaient décidés très vite, sur une suggestion de Géo. Paulin et lui avaient mis à profit le receso pour filer sur Puerto Barrios et Livingston. La façade guatémaltèque du Golfe du Honduras. Retour par Zacapa et Chiquimula. Ils avaient

pris un car à la frontière pour Copan, le dernier centre Maya à l’est. Séduits par le travail et l’élégance des stèles qui caractérisent Copan, ils ne parlaient plus que de ça. Paulin s’en souviendrait d’ailleurs longtemps, il avait contracté du côté de Zacapa une hépatite virale ; elle le tenait, épuisé, sur un lit de clinique à Santa Tecla. Les Marin : du côté de Puerto Cortes ; visite à Copan, également ; Rachel saisie de bronzure fauve, et Gilles noirci ; gravure. Annette, seule aux USA, Disneyland. La maison d’Escalon avait sombré : Annette vivait seule, un peu plus loin ; Géo emménageait dans un pavillon fond de pelouse, sous un figuier géant, chez Raoul et Isabeau ; Paulin devait rentrer en France fin juin, après deux ans de coopération ; avec Laetitia ?

* Il paraît que Tikal est prodigieux, monumental. Il faut trois jours pour y aller par les pistes. Mais l’avion, depuis Guatemala City, n’est pas cher : à peu près cent cinquante francs. Il faut voir ça avant de quitter le Salvador. Les plus grands temples mayas, les plus typiques aussi. Palenque, Uxmal, Chichen Itza, tout le monde connaît. Mais Tikal, perdu dans la jungle, à trois cents bornes de Guatemala ?
* Dites-nous voir… Tikal ?
* Tikal était habité déjà deux ou trois siècles avant Jésus-Christ, peut-être même cinq siècles. C’est-à-dire, en même temps que florissait la première civilisation, la première culture authentique du Golfe du Mexique, la civilisation Olmèque ; en même temps, aussi, que la civilisation égyptienne ; et peut-être Summer. Les Mayas développèrent une société très particulière, sur une culture, une langue, une religion communes. Ils vivaient dans des cités analogues aux cités grecques, des cités-états. Oui, au moment où la Grèce tombait aux mains des Romains, les Mayas s’installaient dans le centre et le nord du Peten, peut-être aussi au Honduras, à Belice, dans le Yucatan. La splendeur maya couvre cinq siècles, entre les cinquième et dixième siècles après Jésus-Christ. Oui, à peu près.
* Donc bien avant les summuns Inca, au Pérou, ou Aztèque. Tu

suis ?

Ils leur firent un vrai cours ! Julie, Paulin, Géo. Les Mayas avaient une écriture, et chaque centre avait son dépôt de livres ; peuple d’artistes : les céramiques, les jades, et ces sculptures géantes ; ou d’une finesse étonnante : Copan, les frises d’Uxmal ; ils étaient astronomes et géomètres.

* Et alors, il se passe quelque chose aux environs de l’an mille. Les Mayas abandonnent totalement Tikal, qui ne pouvait être que la métropole du Peten, et sortent de la forêt. Ils s’installent au Mexique : Chiapas, Tabasco, Campeche, Quintana Roo. Le Yucatan : les Espagnols les y trouveront. Pourquoi ont-ils quitté les forêts ? Famine ? Toute leur économie tournait sur le maïs… Oui, déjà ! Et, il ne semble pas…
* On a parlé d’un changement de climat. En fait, on n’en sait rien. Qu’est-il arrivé ? D’un coup, les Mayas cessent de construire et d’habiter Tikal et Uaxactun tout proche, comme Copan. C’était la fin des villes-temples. Une guerre est peu probable. Alors ? Aucun de leurs manuscrits n’en parle.

Les Mayas ne pratiquaient pas le sacrifice humain, au départ. Ils y sont venus, par leurs contacts avec les tribus mexicaines, les Toltèques en particulier. Tikal est…

* On y va ? Allez ! Moi, je suis prête, dit Roxie.

Elle était arrivée depuis peu de Paris. Son deuxième séjour à San Salvador. Fille d’un producteur de cinéma. Elle était là pour Géo. Visage couteleux, une rouquine, grande gueule piquetée, sur un corps plantureux ; un cul, des seins…, et, quelle ramette ! Sympathisante de l’AJS, lectrice assidue des *Cahiers de la Gauche prolétarienne*, dogmatique, l’œil courroucé, jusqu’aux hurlements exorbités, l’insulte, doigt vengeur. En deux semaines, elle avait traité Orco de tous les noms. Les discussions politiques, d’emblée capharnaüm hystérique. Au début, il riait, mais il se prit un peu trop au sérieux. Il perdait vite son calme depuis quelque temps, colérique, brutalement. Clémentine s’y fatiguait plus encore. Leurs rapports empiraient, difficiles, tensions folles, repoussades, indifférences. Clem trouvait déjà Géo pénible, alors, Roxie ! Et Clémentine le vantait, fin, sensible ! Orco s’en calfeutrait, irascible et souverain, détenteur de la Vérité, tous des cons, plein le cul des gauchos. Il décréta Clémentine de spontanéisme, rien de moins. En fait, il s’agissait d’autre chose, ils s’éloignaient irréversiblement l’un de l’autre, en silence. Oh, les couples ne tiennent pas sous les Tropiques. Et Géo parlait du mas en ruines acheté dans les Pyrénées Orientales ; il irait y vivre avec des amis, le reconstruire, y travailler, avoir un jardin, face aux montagnes, face au Canigou, ce toit de Perpignan ; si tu voyais la neige sur le

Canigou, Clémentine ; et les sapins ; personne, à moins d’un kilomètre. Elle en rêvait. Et nous : même pas un sou de côté. Vivre à la campagne. Morvan ? Ariège ? Il ironisait, froid, hautain. Je suis ; il était, fait pour courir le monde. S’établir, vous y croyez vraiment, madame ? Vous auriez dû rester dans vos sabots ; tenez, j’ai l’impression à présent d’être ici, seul ; où êtes-vous donc ? Agressif, il la minait un peu plus. Elle avait parfois l’impression qu’il la détruisait progressivement, rageur. Et puis, il y avait l’université ; les méthodes d’enseignement des Français provoquaient des réactions diverses ; ils avaient été convoqués par le directeur de l’Institut. Clémentine aurait aimé travailler dans le calme, la sécurité. Pourquoi ne pas faire de vrais cours, avec un plan, et lire son texte, après tout ? Ils pourraient reprendre leurs livres et dossiers ; puisqu’ils réclamaient des exposés ; enfin, certains d’entre eux. Et Lanilla, le leader de City, était de la partie. Lui, il avait vu directement Morales, et Castro Carda. Mais Orco ne reculerait plus. Dans ces cas-là, il devançait au plus vite l’attaque, en montant ses positions d’un degré. Il posa donc le problème de toute la pédagogie universitaire salvadorienne, une pédagogie posiviste, scientiste, petite bourgeoise, sur une demi-page de *Primera Pagina*, soutenu par Garcia, qui titra : « les experts européens introduisent le changement ! Castro Carda devint nerveux. S’enfermer dans le rapport magistral, c’est renforcer le rapport impérialiste à la culture, avait jeté Orco un soir à Julie, qui quitta la table, et claqua la porte d’Escalon. C’est toi qui devient spontanéiste, lui dit Clémentine, de retour à Flora Blanca. Comment ? Il n’admettait plus aucune critique ; il se sentait menacé, isolé. Il faut former des enseignants pour l’intervention éducative sur le terrain, c’est-à-dire à la campagne, dans les barrios. Et si ça ne signifiait rien ?

Il avait arrêté le karaté, autre frustration. Le petit Coréen première

dan détestait les techniques japonaises. Il lui opposait à chaque séance cinq ou six ceintures marrons. Une à une. De vraies toupies ! Ah, les coups de pied circulaires arrière du Tae-Kwon-do, mécaniques, meurtriers, volées puissantes des talons. Il encaissa la première fois sur la tempe droite, à peine inscrit sur les listes ; vertige ; chandelles. Il dû se défendre : balayages, blocages du coude, genoux dans les côtes ; du vrai kyok-ushin ; il les désorienta, de prime abord ; Kick boxing, très chers ! Puis le Coréen lui interdit les balayages, les

techniques du coude et du genoux, les frappes au corps en tsuki. Peu d’assouplissement. Toujours ce circulaire arrière, ushiro mawashi. Seul acquis, ce coup de poing crocheté, donné avec tout le poids du corps. Un tsuki à vous démonter la tête ! Comme leur ushiro, conçu pour arracher. Sous le toit de zinc chauffé blanc du soleil ; sueurs en flaques sur le parquet ; allers retours sur vingt mètres, en toupie talonnette ! Les patadas, disait le petit Coréen. Un soir survint le Méchant, grand, costaud, l’œil noir, un cogneur, aux regards des autres. Orco ne put se concentrer de toute la séance. Ce frémissement dans la poitrine, comme chaque fois qu’il fallait se battre. Et, depuis un mois, il rendait les assauts. Vinrent les combats. D’abord trois premiers kyu : dur, mais il marquait. Alors, bien sûr, l’instructeur lui désigna le grand, tout sourire. Orco serra les mâchoires à s’en casser les dents. Il le voulait mort, ce bâtard de Séoul. Dire qu’Oyama Kensho, le grand maître du Kyokushinkaï, était aussi Coréen ! Huss ! D’entrée, l’autre lui planta tsuki sous le nez. Orco respira. Calmement. Il devint marbre, les yeux vides, lança ses quatre-vingt quinze kilos : enchaînements de pieds, avec les kiaïs ; le grand reculait, regard étonné : plus encore lorsqu’il sortit du tatamis sur un coup de pied droit plein ventre. Orco l’accula au mur ; tsuki du gauche au foie ; blême, la terreur. Orco le saisit de la veste du dogui : atama, technique de tête ? Interdit ? Oh, à ce point-là, puisqu’ils prenaient les arts martiaux pour des sports de foire ! Un ordre les arrêta. Kong Yong, sixième dan, véritable colosse, le patron du Tae-Kwon-Do au Salvador. Il tança vertement la terreur. Puis expliqua à tous que méthode coréenne et méthode japonaise étaient différentes, mais qu’elles avaient à apprendre l’une de l’autre ; le karaté, dans tous les cas, c’était d’abord le respect de l’adversaire, l’esprit du Budo : la courtoise, la sincérité, l’honneur ! Il en revint, rasséréné, à Flora Manga. Il y avait au moins Kong Yong pour ne pas oublier le suffixe DO du karaté, karaté-do, La Voie ; mais l’instructeur ; jamais de katas ; et il insultait les élèves. Il décida de n’y plus mettre ni pieds ni poings. Ce fut le manque ! À Boulogne, Suresnes, Nanterre, les copains continuaient. Il n’eut plus d’activité sportive. La bière et le scotch devinrent monopole. Le corps en perdition. Ah, toute cette culture occidentale, polarisée sur la Conscience, et je ne m’en sors pas ! Une conscience fantôme, sans feu ni lieu. Histoire sans corps ; le

Désir, parlé. La transparence ! Alors que l’Asie pose symétriquement le problème : le corps fait la pensée, le corps est conscience : Corps, sol, et référence personnelle ; l’Économie du Désir est lieu social. Ici la jonction s’opère, entre psychanalyse et marxisme. Chercher. Corps et terre. D’essence Autre. Et si nous étions parlés, d’ailleurs ?

On y va ? On y est ! Ils survolaient le lac Peten Itza. Au cœur du Peten, lac de l’Itza, ce conquérant toltèque fait maya. En fait, disait Julie, les Mayas parlaient le Chontal, dans le Peten ; Le Nahuatl est d’origine dialectale, Itza ; comme le Quiché. Belice, le territoire guatémaltèque, encore en mains anglaises, pour ses bois précieux, commençait cent kilomètres à l’est. Bientôt ils glissaient entre les arbres, dans la trouée d’atterrissage. La piste datait de 1951. Elle résultait des efforts conjugués de l’équipe ethnologique de l’université de Pennsylvanie, chargée de restaurer le site, et des financiers intéressés au tourisme. Le musée de Tikal portait d’ailleurs le nom de Morley, le découvreur américain d’Uaxactun. Pourquoi pas Modesto Mendez, et Ambrasio Tut, commissaire et gouverneur du Peten en 1848, quand fut effectuée la première reconnaissance ? Pourquoi un gringo ?

Géo. Roxie. Isabeau, sans Raoul, équipée de vêtements solides, chaussures de montagne, et d’une crème anti-moustiques. Fin de saison sèche : les moustiques revenaient sur Tikal, leur avait-on dit. La blancheur anglaise de l’Isabeau muait terrain d’excellence. Clémentine. Ils portaient tous chemises épaisses et pull-over, sauf Clem, d’inconscience couvert : un maillot grenat de grosses mailles, laissant la peau libre.

* Je ne crains pas les moustiques ! Sourire, agaçant, de Géo.

Haussements d’épaules de Clémentine.

Orco se dirigeait vers la Land Rover de la Posada de La Selva, l’auberge la plus ancienne de Tikal. Mais Géo avait repéré un camion à l’écart. Il y avait un hôtel tout nouveau, moins cher. Il obtint gain de cause. Clem suivit, à contrecœur. Ce Géo, toujours quelque chose à dire. Il était vrai qu’il y avait là trois femmes. La compétition phallote, mec ?

Et Clémentine, toujours de son avis. N’était-ce pas plutôt cette connivence latente qui l’exaspérait ? Car Monsieur réagissait très mal

aux émancipations de Clémentine. Clémentine, noyée depuis sept ans sous le mâle ogre.

Elle se cherchait, tâtonnante, engluée dans l’ombre. Mais lui recevait agression toute prise de distance. Il la vivait intégrée à lui, et ça ne concordait plus. Bloqué sur ses hauteurs, condescendant, il suivait ses mouvements papillon, sans mot dire, mais, au fond, ulcéré, troué d’angoisse au cœur. Elle plaisantait avec Isabeau, dans le camion bâché. Elle riait, sans lui. Géo lui offrait une cigarette, et lui racontait comme il était arrivé au Salvador, en passant, pour information, aux Affaires Étrangères, rue La Pérouse, à Paris. Mais oui ! Elle riait. Encore ? Clémentine : une femme ? La petite fille avait grandi, Monsieur, voyez-vous. Ah oui, les mâles vieillis ? La destruction commençait.

Hôtel climatisé, grand hangar aménagé ; des étudiants de Pennsylvanie : gros culs, jeans, l’exclamation arrachée du chewing- gum ; quelques couples : des professeurs, lunettes et sérieux. Ils burent une bière, et filèrent à travers la forêt. L’expédition. Roxie, rougeoyante sous l’effort, deux jours durant. Isabeau, embaumée de pommade, malgré tout cloqueteuse à souhait. Géo, sautant d’une ruine à l’autre, arpentant les sentes. Clémentine, son guide à la main, commentant l’exploration. Clem, assis sur une liane énorme, se donnant des claques à tout va. Il ne craignait pas les moustiques ! Mais, là, à peine immobilisé, ils enveloppaient, par essaims entiers, nuage ronflant, noir sous le soleil clairsemé du sous-bois ; ils étaient minuscules, et suceurs vampiriques ; au village, plus question de dormir sans moustiquaire, leur expliqua un chauffeur de camion ; ils revenaient pour l’été, ces mosquitos del diablo !

* Si vous vous couchez dans la forêt, une minute après vous êtes noir, comme de la peinture noire ; noire de mosquitos ! Si, señora ! Et, cuidese, il y a le paludisme !

Tikal. La grandeur monumentale. Milliers de tonnes de pierres taillées, transportées sans animal de trait. Colosses dressés face aux dieux : leurs reproductions assises, leurs corps. Mais l’orgueil de société dominante, aussi, la conscience de régner sur les choses. La partie centrale couvrait seize kilomètres carrés, et trois mille constructions : temples et palais, plateformes cérémoniales,

résidences, jeux de pelote, terrasses, places soigneusement délimitées, jusqu’à des bains de vapeur. Un ensemble gigantesque, d’une géométrie stricte : lignes droites et perpendiculaires, angles droits et triangles isocèles. Ils bâtirent Tikal onze siècles durant. Pour le fuir.

Cinq grands temples crevaient le plafond de forêt, cousu dense entre quarante et cinquante mètres. Ils traçaient un triangle droit, approximativement ; les temples un et cinq en assuraient l’hypoténuse, le temple quatre le sommet ; une moitié de triangle isocèle ? ; dont la base serait le segment temps un, temple quatre, et la hauteur le segment temple quatre, temple cinq ? ; d’orientation nord-ouest ; le temple deux, au tiers de la diagonale ; le temps trois, à mi-hauteur. Le cœur géomètre de Tikal. En fait, les temples étaient la partie haute de longues pyramides, étroites et élancées, élégantes. Pyramide de hanches fines, au contraire de l’égyptienne ou de l’aztèque. La pyramide maya de l’Ancien Empire. Autrefois, les temples étaient têtes monstres, de stuc aux yeux de jade. Le stuc : poussière blanche collée visage sur la forêt. La jade : pierre verte d’eau rivière. Et l’obsidienne noire des volcans ? Et les sculptures de bois sapotier ? Autrefois : des têtes d’homme Éternité, qui parlaient, masqués, aux millions d’oiseaux.

L’orgueil des origines. Le jaguar, le fauve. Et le quetzal, oiseau

grimpeur. Terre, et ciel. L’animal est un dieu.

À présent, la cité sortait de la nuit, dans la folie végétale. Les travaux devaient se poursuivre sur au moins cinquante ans, estimait- on. Lianes, arbustes, ronces et racines, mangeaient la moitié du site. Seule la grande place, entre les temples un et deux, cerclée d’acropoles, terrasses, chambres et tombes, était entièrement dégagée. Vaste surface d’herbe plane, fichée de dizaines de stèles et pierres sacrificielles rondes, aux pieds du temple un, fameux au monde ; le temple du Grand Jaguar, dressé de quarante-cinq mètres, à pic, intransigeant, en face duquel il n’y avait, hommage profond, que psaumes, yeux fous, dansés au sol, ou palo volador ; la pyramide grimpait sur neuf étages, neuf : le nombre sacré, le temple sur trois ; l’escalier était si étroit, si raide, qu’il ne paraissait pas conçu pour redescendre : il tombait ; il faisait face au temple des masques, plus ramassé, plus lourd, plus travaillé, de l’autre côté de la place. Au loin,

le temple quatre, et ses soixante-cinq mètres sous la terre et les arbres. Une ville, avec ses avenues, ses ruelles, ses réservoirs d’eau, ses terrains de sport, ses promenades. Le premier âge de l’homme.

Week-end à Tikal. Au soir, ils dînèrent de poulet et fromage blanc sec salé. Isabeau refusa le poulet. Elle avait répulsion intime envers les volailles. Orco tenta de la convaincre. Rien n’y fit. Isabeau ne mangeait pas, mais rongeait, dents en avant. Comme s’il eût fallu se presser. Qui donc lui prenait sa nourriture, jadis ? Ou ne l’alimentait que d’affection rare ? Un sourire vaut une confiture.

Tu sais, Clem, ma mère ne quitte pas son psychiatre depuis trente ans. À quatre ans, elle m’y emmenait avec elle. Et elle me laissait toujours aux gouvernantes, à une gouvernante surtout, qui ne m’aimait pas du tout. Elle me, comment dit-on en français, ah oui, elle me frustrait, elle me traitait comme un chien. Elle me faisait manger comme un chien, oh, mais si Clem ! Isabeau, robe de chambre bleue, ouverte, sur poitrine gracile, allongée sur un tapis marocain. Parfois brutale, elle renvoyait, comme par hasard, toutes ses bonnes l’une après l’autre. La revanche imaginaire ? Elle avait fait l’Afrique, avec Raoul. Ah, Raoul, quand il n’est pas là, je ne sais plus ce que je fais. Parfois tendre, sereine, désirable. Raoul l’avait rencontrée sur la route, stoppeuse, entre deux voyages. Deux jours après, il la demandait en mariage. Oh, la vie avec lui n’est pas toujours facile, il ne tient pas en place. Mais il m’a sortie de ma mère. Et il y a ma petite fille. Raoul voulait un autre enfant. Clémentine : est-ce que nous aurons le temps de faire un enfant, nous, un jour ? Isabeau : fantasmes et terreurs antiques. Ne crois-tu pas qu’ils aimeront nous empoisonner, parfois, nos bonnes ? Spécialiste du poulet au chocolat : pour ses invités, bien sûr ! Alors là, fallait voir.

Roxie, ma foi, ne mouftait plus. Écarlate depuis l’arrivée, elle

buvait des gin tonic à n’en plus pouvoir. Hé, Roxie, la dictature du prolétariat, ça te dit quelque chose ? Ce soir : zéro. Le PC ne parle plus de dictature du prolétariat. Bien trop dangereux, évidemment. La dictature des bureaucrates, en revanche, il connaît, ça, il connaît. Avez-vous lu les thèses du PCF mon ange gauchard ? Non ? Mais de quoi donc tu causes, hé, cheval de bois.

Le repos, soudain. Le silence énorme, autour.

* Nous sommes à Tikal, Clémentine. Dans le Peten.

Boustro : au Gabon. Marié. Ils avaient fait leurs classes ensemble, à Fréjus. La colo ! Deux Mâconnais cuitards et coloniaux : raz-de- marée sous la caserne. Pierre et Éliane : en Mauritanie. Alex : entre Dakar et Mexico ? Jeunesse de violence ; tous assoiffés de fuites, tous marqués de fureur. Que seront-ils dans cinq ans, vieux cons, viveurs, ou claquant de santé, bagarreurs jusqu’au bout ? Songeur, Orco. Que votent-ils, au fait ? L’Amitié ! Elle lui gonflait les couilles depuis quinze ans. Et Albert, qui venait de voir disparaître sa Michèle : salut, mec ; fou perdu dans Paris, lui le coureur impénitent, le pêcheur à la ligne, le ramasseur de champignons ; une vraie santé, celui-là. Orco, les amis au cœur. Une horde sauvage, épisodiquement réunie. La Fratrie !

Le lendemain, ils refirent en détail le parcours. Débusquer Chaak, dans l’Acropole sud, le dieu de la pluie et du vent, le dieu à la narine fleurie ; trois mètres sur deux, sculpté nez lourd et bouche charnue. Les visages, sur les quatre faces, regardaient les points cardinaux. La place des sept temples, au comble végétal : fantastique mêlée de lianes énormes, et racines surgies de terre, dans une pénombre envoûtante. Et les mosquitos ! Isabeau, traquée. Clem, enflé, sa casquette marine, rescapée des années d’antan, vissée sur les cheveux. Clémentine, la documentaliste itinérante, vous avez ici le temps des inscriptions, qui…

Midi, dans le petit village de bambous, briques et zinc, de Tikal. Environ deux cents personnes travaillaient à la restauration du site, et vivaient là. Cabane comedor ; foyer de terre réfractaire rond sous la plaque à tortillas ; four au fond pour le pain du village ; quelques poules maigres. Un gamin noua conversation avec Géo, et les suivit tout le jour. Œufs et poulet. Bière. Loin des autres touristes.

Escale. Saut dans la mort pleine de sans, enfin.

Une fois de plus ce sentiment terrible : ni vie ni mort. La sérénité ? La grand satori ? Après qui courons-nous, là-bas, d’occident plombé ? Après quoi ? Le temps. Réunir le corps et la terre, pas plus vite que ce soleil tourneur ; sans rien rejeter, retrancher, ouvrir les yeux sur la réalité, conscience ouverte et large comme jambes de femme, et prendre d’épaules le monde ; vivre ; monter d’unité supérieure, inexorable. Ma mort vit, mémoire du monde en l’an 2000. Zéro absolu.

# La petite France

Ils étaient blancs. L’histoire conte leurs aventures, avec une ostentation partisane. Ils furent conquérants du monde, et s’en nourrirent, chair et sang. Ils s’y installèrent à cheval, pour ce qu’ils prétendaient être l’éternité, la leur. À présent, leurs statues rongées du temps désoclent. Et leurs violons n’accordent plus que pâles pantomimes.

Bernard-Marie Saint-Éloi était ambassadeur, et donc délégué de la civilisation occidentale en Salvador. Ramassé sur son mètre soixante- cinq, il était fier de ne pas présenter d’embonpoint, malgré ses cinquante ans. Les cheveux courts, le visage anonyme, il sautillait au long des couloirs, vif et frétillant. Ancien boy-scout, il en avait conservé la candeur sportive, sourire bloqué sur révérence. L’imaginer en short anglais vous comblait de plaisir. Il portait des costumes discrets, dans la grisaille, avec des bas de pantalon très étroits sur escarpins usés. La cravate ordinaire, il ne se séparait jamais de sa légion d’honneur, à droite. Il avait tout du portrait robot, la France, de la moyenne bourgeoisie des villes.

Il était au Salvador depuis cinq ans. Il s’y ennuyait ferme. Nommé sur recommandation politique, il avait pris l’avion sans grand enthousiasme. Le Salvador n’était pas un poste d’envergure. Pourtant, il fallait bien démarrer, pour prétendre, mais ensuite, à l’Europe. La carrière diplomatique nécessitait patience et relations, n’est-ce pas,

très cher ?

* Nous possédions un très bel appartement dans le seizième. Nous eûmes du mal à le quitter, mais que voulez-vous, le devoir.

Le Devoir armé de ligatures le fit donc Salvadorien. L’ambassade était belle, maison carrelée d’étendue, meublée de lourds tapis et bois d’empire ; vaste jardin, d’agrément dit-on, évidemment, ce n’était pas un parc, pourtant, la piscine était de bonne dimension. Nichée au cœur de San Benito, comme beaucoup d’autres, elle n’était pas démonstrative, mais elle était installée sur sa référence culturelle, la France. Rien de l’ambassade des USA, en pleine ville, building énorme à vocation affairiste patentée.

Les subsides gouvernementaux excluaient de toute manière la mise en scène.

* Ils nous ont réduit les crédits du tiers, sur deux ans ! À présent, le champagne se fera moins fréquent. Il est vrai que nous avons du Taittinger de très grande classe.

Les coopérants y passaient régulièrement lever leur courrier. Andrée, la secrétaire administrative, les accueillait joyeuse, trop heureuse de se changer les idées. Car l’ambassade ne croulait pas sous la gaieté. Bernard-Marie Dupont, replié dans son bureau ouvert sur le jardin, au fond du couloir, Orloff prenait alors le pouvoir. Il avait en main toute l’organisation, il connaissait chaque dossier ; et entretenait des relations dans les différentes sphères politiques salvadoriennes. Secrétaire d’ambassade, il était puissance occulte, et négociateur reconnu. Les cheveux plats, mielleux, serré dans son blazer bleu nuit droit, le pantalon gris, mais de coupe fine, chaussures noires à talons prononcés, il se déplaçait sans bruit, les yeux aguets. Il frappait par son regard en retrait, déjà vous collant au visage, et détaillant sous un apparent détachement les moindres détails d’expression. Il avait la poignée de main molle. Rien ne lui échappait. Il se prenait pour Machiavel, très certainement.

* On ne sait jamais ce qu’il pense, geignait Annette.

Il louait, avec les marins et un couple de résidents français, un

« ranchito » de week-end à la Libertad. Ils y devisaient, en bonne compagnie, dégustant des huîtres ou des œufs de tortue, face aux barres rugissantes du Pacifique, où ils se baignaient avec prudence : un Français s’y était noyé l’année précédente ; la douche, ou la petite

piscine sous les arbres ; soleil lancinant, sur sable blanc ; le monde finissait à la porte. Orloff parfois s’y faisait confidentiel. Il laissait entendre, sur sourire glacé, que ce cher Bernard-Marie Saint-Éloi n’était pas tout à fait à la hauteur de sa tâche. Il ne semblait pas, voyez-vous, y manifester un intérêt extraordinaire. Et, lorsqu’il ne serait plus là, lui, Orloff, où voguerait la galère ? Car il devait quitter prochainement le Salvador pour un poste au Moyen-Orient, à la hauteur de ses capacités et ambitions. Orloff savait jouer avec bonheur le diplomate intégré, fait fantasme public, à la fois l’homme des relations mondaines, et l’homme du secret. Bernard-Marie Saint-Éloi reconnaissait d’ailleurs qu’il irait loin. Il allait loin, consolidant chaque jour son image et s’y installant un peu plus, coquille, mollusque insaisissable. Qui était-il ? Ses yeux brillaient un peu plus lorsqu’il était avec une femme, mais ses liaisons restaient frissonnements clandestins. Il buvait beaucoup, par goût, ou pour forcer son statut ? Il intriguait la galerie coopérante. Entièrement fabriqué, il n’était plus personne.

Il fascinait Andrée, admiration, mais crainte. Elle en tirait des

modèles, coupant parfois ses bavardages de références complices au maître Orloff. Fume-cigarette doré, piqué sur une soixantaine bouffie, elle manucurait ses propos, volontiers maternante avec ses jeunes Français. L’ambassade était en effet trou territorial, où l’espace et le temps étaient institués français. L’air du pays, soudain, dans les conversations, un calendrier, des journaux, des livres, une exclamation, les dernières vacances d’Andrée dans le Cher, les Marin évoquant Montpellier, Palavas. L’Histoire d’un sol commun.

L’essentiel des activités de l’ambassade portait sur les relations commerciales. Un attaché commercial, à part entière, matérialisait la récente réorientation diplomatique. Il s’agissait d’ouvrir le Salvador au capital français, et de s’y faire une place, auprès des Japonais et des Ouest-Allemands. Coton ; textiles ; chaussures ; matériel agricole. L’enjeu était de taille et la lutte sévère : trafic d’influence, pressions économiques, manœuvres bancaires, les partenaires occidentaux ne reculaient devant rien, sous la haute surveillance nord-américaine, en territoire conquis. La guerre économique faisait des ambassades le bureau de courtage des trusts, à titre gracieux. Il n’était pas question de s’en vanter. Alors, Bernard-Marie Saint-Éloi mettait en avant la

politique culturelle de la France et la prestigieuse Alliance Française. Le petit palace blanc de l’avenue Johnson en imposait, au premier abord. Mais la réalité était autre. L’Alliance était un parking linguistique pour les classes moyennes en mal de prestance locale. Quelques centaines de livres vieillis ; des locaux décorés par les enfants et leurs affables institutrices, comme disait ce cher Saint-Éloi ; quelques-uns de ces films d’antiquaire qui peuplent en grande partie le vide de la Cinémathèque de l’Enseignement Public ; un ciné-club mensuel, auquel s’accrochait Caruge, pour quinze fanatiques de l’institution ; la misère financière la plus totale, qu’il vivait d’ailleurs comme un cauchemar. Et le malheureux s’intéressait aux techniques Freinet ! Mais comment travailler sans matériel ? Les bibliothèques et les fichiers Freinet, l’imprimerie, le papier, qui paierait ? Si bien que la culture française se réduisait à l’illusion parodique : mieux valait-il encore repeindre la façade de l’Alliance, et s’en arrêter là ; ou parrainer quelques expositions, organisées par d’autres.

Entre Caruge, Gilbert, l’attaché commercial, et Orloff, il y avait

lieu de s’interroger sur le rôle de l’ambassadeur. Et puis, le contenu de la fonction se faisait transparent : il représentait la France, physiquement. C’est-à-dire, il signait, et endossait le travail des autres ; rien de plus, quant à lui. Il était le verrou de l’institution, mais également son symptôme, celui qui figure potiche à la nième place du défilé militaire annuel salvadorien, ou à la table du président, pour la photographie officielle. Bernard-Marie, d’ailleurs, redoutait déjà la cérémonie de remise des pouvoirs à Molina, toute proche, car il supportait mal d’être assis des heures. Il n’avait pas encore trouvé de chaussures à son pied, et souffrait en silence à chaque manifestation publique. En fait, il détestait la foule. C’était un ambassadeur de bureau, il n’en sortait guère ; Andrée se demandait s’il n’y dormait pas. Ses seules passions, la chasse et la pêche en Guatemala, dès qu’il lui était possible de mettre entre parenthèses sa précieuse personne. Le coup d’état manqué de Mira avait démontré qu’il était prudent. Sa seule pensée, toute immédiate, fut pour prier qu’aucun putschiste ne vint se réfugier en Territoire français. Pas d’embêtement, voyez-vous. Heureusement, il ne surgit qu’un détachement de la sécurité militaire, en chasse de réfugiés.

* Pensez donc, mais qu’aurions-nous fait ! ? Et puis, ce sont des

rebelles !

Il conviait annuellement la famille Strauss à dîner, patriarche en tête ; les coopérants ; les hommes du pouvoir ; champagne et caviar, ou mousseux et poissons du Pacifique, suivant le rang. Il ignorait l’opposition, contrairement à Orloff, qui fréquentait assidûment les salons de la capitale. Il avait une philosophie simple, efficace, tout entière résumée dans une de ses déclarations d’aparté. Il la fit au groupe des coopérants universitaires, calé sur une chaise trop haute pour lui.

* Vous savez, les gens d’ici ont une toute autre mentalité que la nôtre. Ils n’ont pas notre culture, notre civilisation, nos traditions. Nous avons, nous, Européens, acquis des réflexes de vie qui nous font moins malléables, plus libres de nous-mêmes, en somme. Mais ici ! Vous voyez bien la vie politique, on ne sait jamais qui fait quoi, encore moins ce qui va se passer, alors, mieux vaut rester à l’écart. Et puis, entre nous, la vie est facile dans ces pays tropicaux ; il y a du soleil, il fait chaud, ils ont des bananes à portée de la main ! Comment ne pas se mettre à leur place, ils ne pensent qu’à dormir et à boire, bien sûr ! D’ailleurs, ils sont tous alcooliques !

Sur ce, il se rengorgeait, monsieur Saint-Éloi, fier de représenter l’intelligence, en ces presqu’îles perdues. La première fois qu’il l’entendit, Orco resta sidéré. Puis il comprit qu’il était réellement l’ambassadeur de la France, de LEUR France, malade, débile et médiocre. Le bourgeois plénipotentiaire, comment pourraient-ils faire mieux ? Et Bernard-Marie Saint-Éloi étalait son vide privé, cassé sous le poids trop lourd pour lui du pays Sans-Culotte. Il s’informait des derniers événements auprès de Paulin, Annette, ou Orco, qui prenait un malin plaisir à gonfler la menace droitière à l’université. Car il n’était au courant de rien mais n’aurait pas aimé qu’Orloff paru plus au fait. Candide, bonhomme, il appliquait ses platitudes sur la complexité salvadorienne et centroaméricaine, sans penser à mal, sans problème.

* Ces pays ont besoin de régimes forts. Oh, moi, vous savez, je ne fais pas de politique. Un jour, ils s’en sortiront. Il ne faut pas être pressé. Chaque chose en son temps…

L’Ambassade servait aux achats d’alcool détaxés, grâce aux commandes de Gilbert. Le scotch ou le bourbon ; du beaujolais ; du

bordeaux ; des cigarettes. Pour les soirées d’Escalon ou de Flora Manga. Raoul était d’ailleurs l’invité fréquent des dîners de l’ambassade : les collations du mardi, avant le bridge entre amis. Il plaisait beaucoup à l’ambassadrice, ce beau brun distingué.

Car Bernard-Marie était flanqué d’une femme à sa mesure. Coralie n’avait jamais connu d’autre milieu social que le sien. Née dans les salons des beaux quartiers parisiens, elle n’en était pas sortie. Elle baptisait insouciance sa frivolité, et romantisme son ineptie politique. Raoul s’étonnait chaque fois un peu plus de son babillage désertique. C’était une midinette d’ambassade. Un mètre soixante, bien faite, dite gracieuse par les bonnes âmes, elle affichait des toilettes amples et vaporeuses qui lui rendaient l’inconscience aérienne. Du plus loin qu’elle apercevait ses hôtes, elle s’élançait, tourbillonnante et légère, gloussant son plaisir, papillon bleu, blanc ou rose, avec ce ton délicieux d’affectation en honneur derrière les Champs-Élysées. Elle se piquait d’art, vous glissant à l’oreille que ce cher Bernard-Marie n’y entendait rien. Il n’avait pas le tempérament artiste, ce chéri ! Et d’entraîner les arrivants devant un portrait d’elle-même, tout récent. L’hommage d’un peintre, un admirateur salvadorien ! À Coralie, la rêveuse, vous vous rendez compte ! Et cet air mystérieux qu’il lui prêtait ; mon dieu, comme ce tableau parlait ! Sa véritable nature en émergeait en demi-teintes : cette douceur éperdue. Déjà Bernard- Marie gagnait la salle à manger, car les extases incessantes de sa femme l’irritaient. Si elle s’était extasiée sans mot dire ! Mais elle noyait l’assistance sous un discours pointé de rires cascades, gorge offerte. On retenait qu’elle en était à la fois la substance et la finalité ; un commentaire de sa personne.

* J’ai un faible incroyable pour les marrons glacés. Vous ne

pouvez pas vous imaginer comme je suis gourmande. Si, si, incroyable !

Incroyable, elle l’était, Coralie Saint-Éloi. À table, elle distribuait la parole, pour la mieux confisquer. Bloquant toute esquisse de discussion trop sérieuse, sans doute pour ne pas avoir à se taire. Elle laissait ces choses-là à son mari, qui lui, le pauvre, vivait dans le sérieux toute la semaine. Et de relancer la conversation sur ses terrains d’élection : la cuisine et l’art.

* Je suis une toute simple maîtresse de maison, le grillon du foyer,

n’est-ce pas ? Oh, vous savez, ce n’est plus si facile à présent. Mais il faut bien faire avec ce qu’on a. Alors, je me débrouille avec mes casseroles et mon budget… Et je me débrouille bien, n’est-il pas vrai, Bernard-Marie ?

Un maître d’hôtel, le chef et trois cuisinières salvadoriennes l’aidaient à se débrouiller. Mais sans elle, sans ce sens inné du bon goût qui la caractérisait, que serait la cuisine, un monde sans âme !

* Tenez, voyez ces bocas rojas. Des poissons populaires ! Eh bien, goûtez-les donc avec cette armoricaine.

Elle reconnaissait que le chef était talentueux, bien sûr. Mais l’idée, l’Idée ! Ainsi, les repas de l’ambassade nourrissaient-ils des idées de Coralie la faune salonnarde. Une femme de classe ! Elle avait eu de grandes satisfactions littéraires, dernièrement. La femme de l’écrivain français Saint-Exupéry, salvadorienne d’origine, donnait des conférences à San Salvador, rendez-vous compte !

* Figurez-vous qu’elle a connu son mari dans des circonstances extraordinaires ! Toute femme en rêverait. Vous allez voir : elle se promenait à la campagne, et lui sautait en parachute ; et il est tombé devant elle, en plein milieu des bois ; que croyez-vous qu’il fit ? Il lui offrit des fleurs. N’est-ce pas d’un romantisme fou fou fou ? Refuseriez-vous, non, j’en étais sûre. Le prince charmant tombé du ciel ! Que n’avez-vous eu pareille initiative, très cher.

Le sourire légèrement crispé du Bernard-Marie accompagnait les gloussements de la Coralie. Tellement taquine ! Et si surprenante ! Pensez donc, elle égaye la maison, ce petit pinson, cette tourterelle plutôt… Ah, les soirées de l’ambassade.

Chaque quatorze juillet voyait la colonie française déferler sur San Benito pour un buffet, suivi le soir d’une sauterie organisée par l’Alliance. Un des grands instants de la vie coralienne, entourée qu’elle était de quelques pimbêches ondulantes, à voleter des uns aux autres. Autrefois, ils avaient un orchestre. Mais qu’à cela ne tienne. Mon dieu, Vous ! Mais que devenez-vous, cher ami ? Nous nous sommes perdus de vue, mais si, mais si ! Une éternité. Comment est- ce possible ? Ronde folle d’une cervelle d’oiselle dotée. Dont les facéties faisaient l’amusement d’Orloff, puis d’Andrée, de Raoul, et des coopérants. Marie-Chantal ambassadrice… Les clowns…

Orco n’eut que des contacts administratifs avec l’ambassade : leur

carte consulaire, leurs dossiers. Ils s’en tinrent aux relations de courtoisie. Ils furent du repas marquant le départ de Paulin. La despedida, reprise entre amis à Flora Blanca : l’adieu au philosophe ! Puis du quatorze juillet. Orco eut parfois à informer l’ambassadeur des problèmes universitaires, qui se multipliaient jour après jour. Les entretiens se terminaient sur les bananes et l’alcool. Bernard-Marie Dupont était comblé. Il pouvait en deux ou trois phrases bien senties montrer à Orloff qu’il maîtrisait l’analyse de la situation actuelle. Mais il ignorait tout de l’histoire et de la structure socioéconomique du pays, de sa vie, du peuple ; il ne voyait que des Indiens, des sauvages en liberté, que les démocraties européennes et nord- américaines tiraient de la nuit ; pour lui, la civilisation occidentale avait réussi ; il en vivait confiant, pérennisé, il en vivait aveugle et sourd, porte-parole épanoui d’une société qui avait fait son temps, le temps d’exploitation des hommes.

Bernard-Marie, et Coralie Saint-Éloi : ils étaient en retard d’une intelligence, l’intelligence du peuple.

# Tout ce qui existe mérite de périr

Le groupe : tendu. Morales et Castro Carda étaient là. Orco avait choisi d’intervenir au début de la réunion. Ils avaient élaboré un texte, Clémentine et lui. Prise de position tranchée, voulue politique. Clémentine semblait résignée au pire. Néanmoins, elle était prête au combat. Mobilisation, Lady C. Les yeux vides comme lac clair de montagne. Oublie ta personne, et tu pourras parler. Le poids du silence donne fondement au discours. Il n’y a plus de sujet, ma belle. Il lut avec calme. Le savoir n’est jamais tout constitué, disait-il, il se présente toujours dans un rapport d’appropriation à construire. Qui en est exproprié, ici ? Tel est le sens de la fable. Orco et Cie, société nommée sans capital, fournisseurs de marchandises, experts en machines de formation, mécanos de la pédagogie ! La formation des enseignants n’était théorie qu’autant Pratique de la Réalité. Lorsque nous déclarions ne rien savoir, reprenait Orco, nous posions un problème d’attitude, et un problème politique. Attitude : en finir avec la métaphysique des compétences. Politique : renvoyer au groupe sa demande de formation, pour la refaire salvadorienne. Alors : survenait un Européen quelconque – enfin, titré sur papier – et de l’investir de facto du Savoir ! De nouveau la relation coloniale. La dépendance au Maître, vécue dans l’enseignement. La récente réforme du second cycle, au Salvador, qui l’avait conçue ? Des experts nord-américains, portoricains, italiens ! La réforme des Areas Commes, à l’université,

d’où venait-elle ? Des USA. La formation était problème collectif, ici et maintenant, problème national. Elle ne pouvait se spécifier qu’en se développant sur la structure actuelle du pays. Quels sont les besoins éducatifs du peuple ? Former à l’autoformation, à l’auto-éducation ; s’organiser, organiser.

Il se tut. Le ventilateur du baraquement au toit de zinc bourdonnait. Lourdeur fin de matinée, air humide et chaud. Castro Carda s’épongeait avec régularité le front, d’un immense mouchoir bleu. Ils étaient tous là, y compris ceux qui les avaient désertés récemment, psychologues et philosophes. Lanilla, songeur. Orco proposa un tour de table critique. Il était de plus en plus détendu. Il n’avait rien à ajouter.

Morales appela les instructeurs à l’objectivité. Ils parlèrent tous, sans trop d’agressivité. Il y avait ceux qui collaient à la méthode et prétendaient en retirer une certaine disponibilité, une autre manière de percevoir les choses dans leurs propres cours. En même temps qu’une ouverture plus grande aux problèmes universitaires. Les autres la contestaient viscéralement, attente et renvoi. Ils pensaient que le prix payé valait pour des connaissances, du matériel, mais oui, des recettes ! Ils avaient pour la plupart de cinquante à cent étudiants en travaux dirigés. Que faire ? Ils nécessitaient des réponses. Hors, les Français ne leur en fournissaient pas. Puis, Morales centra la discussion sur la prise de conscience politique, première préoccupation des autorités universitaires.

* À Cuba, après la Révolution, il y eut une importante

démobilisation dans le milieu enseignant. Ils ne savaient plus quoi faire. Ils n’avaient pas pensé que leur pratique d’enseignant devait, elle aussi, devenir révolutionnaire. Il y eut une sorte d’apathie, que nous retrouvons ici chez nos étudiants, chez nos enseignants. Réaction d’une petite bourgeoisie oscillante, qui vit la Révolution de l’extérieur, jamais vraiment engagée. Initiative et organisation, tels furent les mots d’ordre lancés à l’époque par le Che. Il fallait aller dans les campagnes, dans les quartiers ; travailler chez soi et dans les salles communales ; avec les syndicats et les organisations paysannes. L’université est une institution na-tio-na-le, elle n’est pas limitée à quelques milliers de mètres carrés. Être révolutionnaire dans la vie, du matin au soir, c’est ce que demandait le Che. Souvenons-nous que le

dernier conseil d’université s’est fixé comme tâche la conscientisation idéologique et politique de l’étudiant, au même titre que la transmission des connaissances. Nous vivons une situation d’urgence. Nous devons être clairs. Les enseignants n’ont pas le monopole de la formation. Nous devons recourir à d’autres méthodes, des méthodes de masse. Nous organiser nous-mêmes, avec nos possibilités. Et être ouverts à l’innovation.

Orco n’en revenait pas. Morales scandait ses phrases, un peu comme s’il poursuivait une démonstration, à usage personnel, la pipe au coin gauche de la bouche, les yeux mi-clos derrière ses grosses lunettes rondes. Il avait été chargé de présenter à l’assemblée générale des enseignants de la faculté : lettres, sciences humaines et sciences naturelles, regroupement intéressant, les projets de réforme de l’université, la semaine précédente. Faire éclater les départements, coordonner les enseignements sur la base d’équipes mobiles, s’appuyer sur les cadres estudiantins. Il avait rencontré l’inquiétude et la résistance tacite des enseignants. Sécurité ! La facilité : se refermer sur son petit cours magistral, sur sa fonction.

* Como decia el Che, avez-vous lu son discours aux architectes cubains, dans *Tribune Étudiante* ? Les professionnels doivent se sentir responsables de la construction du pays. Leur travail est politique. Nous, nous sommes des professionnels de l’Éducation.

La conscience politique montait, inégalement mais progressivement. Lors des onzièmes jeux étudiants, au stade de Flora Manga, Molote avait été hué par cinquante mille personnes. Les délégations féminines avaient défilé poing levé. Les banderoles affichaient : le sport, droit du peuple. La conscience montait, et l’opposition radicale devenait l’une des seules hypothèses envisageables.

Orco avait méfiance d’origine envers la petite bourgeoisie. Il hésitait. Ne jouaient-ils pas à la Révolution, ces étudiants ? Le vivaient-ils vraiment, physiquement, totalement, ce sentiment profond qu’est la prise de parti, l’engagement ? Ou alors, frustrés d’avenir par les carences capitalistes, se révoltaient-ils pour survivre ? Quelle réponse ? Agir.

La discussion fut passionnante. Elle restait pédagogique, mais elle était éminemment politique. Castro Carda montra que les structures

universitaires se vidaient de leur efficience. La demande éducative avait changé, elle se présentait désormais dans le contexte économique bloqué du pays. Était-il possible de former des professionnels qui ne soient que des techniciens ? Les Français avaient posé le problème de l’enseignement traditionnel. À eux tous de le résoudre. Qui donc les empêchait de développer leurs revendications, de les discuter et de s’organiser pour les satisfaire ? Le cours pour instructeurs était aussi le cours des instructeurs. Les langues se déliaient. Une physicienne souligna l’attitude des déserteurs. Leur fuite n’apportait rien. Contactant les uns et les autres, en dehors du groupe, les directeurs par exemple, ils n’avaient rien fait pour les aider à y voir plus clair. Et puis, les critiques les plus dures provenaient des instructeurs les plus absentéistes : Était-ce hasard ? Orco s’extasiait. Avait-on jamais vu pareil débat dans les universités françaises, en dehors de 68 ? Éduquer : militer ! La militance porte. Il brûlait d’intervenir, mais parvint à se contrôler. Mokeson, sempaï ! Et ce fut Lanilla qui surprit, et conclut : il n’avait pas réalisé jusqu’alors les implications et les retombées de la formation des instructeurs ; en tant que responsable de City, il s’autocritiquait. Effectivement, ils avaient tous à fabriquer leur formation ; il y avait là, certainement, une attitude anti-impérialiste. Tous écoutaient, attentifs, le Responsable parlait. Lanilla, auteur du réquisitoire contre les monopoles US qui finançaient l’université ! Lanilla, propagandiste de l’université rouge ! En tribun conséquent, déclamateur à la Garcia, il exigea la présence de tous aux cours, lui qui ne venait plus depuis trois semaines, et investit le groupe d’une mission de formation collective. Ô jubilé ! Hautement concentré sur le moment décisif, légèrement renversé en arrière : mandaté.

Ils se mirent à l’action, frénétiques. Enquêtant sur l’intégration

éventuelle des enseignements généraux de psychologie, sociologie, philosophie, en une seule discipline scientifique, construite sur le travail d’équipe ; analysant les modalités de l’enseignement dans leurs départements ; disséquant les contenus des cours magistraux en fonction des objectifs éducatifs ; interviewant les professeurs et les instructeurs pour dresser des bilans : où en était-on du point de vue pédagogique ; préparant des confrontations avec les autorités, sur les réformes envisagées. Ils pratiquaient l’analyse. Certains psychologues intervenaient sur les institutions où ils effectuaient des stages, le Foyer

de l’enfant, des centres de consultation, se faisant groupe de conscientisation éducative, l’objectif d’Orco. Se trouver là, aux points de flexion de l’institution, comme il disait. Être à l’écoute, et proposer des contre-structures, en suivant la ligne de pente tracée par la crise du système.

Car l’université enflait de rumeurs. Sous la pression de City, les autorités avaient décidé de supprimer le traditionnel examen d’entrée. Grande victoire étudiante, pavoisait City L’université pour tous.

* L’université pour tous ! Je voudrais faire remarquer que justement cet examen prenait en compte l’origine socioéconomique des candidats, et donc favorisait les rares fils d’ouvriers accédant en fin d’études secondaires. Tandis que là, ce sera la ruée des plus favorisés. Y aura-t-il des bourses ? Clémentine interrogeait Licha, tout autant préoccupée.

L’université ouverte ! Ouverte à qui ? Un infime pourcentage d’étudiants était d’origine ouvrière et paysanne. Les petits paysans avaient déjà des difficultés considérables à terminer les six ans de l’enseignement primaire : dix sur cent y parvenaient. Quelques familles d’ouvriers spécialisés poussaient leurs enfants jusqu’au technique, parfois jusqu’à l’université. Mais à quel prix ? En fait, la mesure profitait à la petite bourgeoisie, avide de diplômes, de prestance sociale, assoiffée de la reconnaissance de son statut réel ; petite bourgeoisie enseignante, commerciale et industrielle, d’encadrement intermédiaire. Démocratisation, ou élitisme retourné, demandait Orco.

Le problème était de taille. *Aujourd’hui* titrait sur trois colonnes à la démagogie, à la désagrégation universitaire. Les départements s’enfiévraient, une fois de plus. Il était vrai que les projets de réforme se faisaient plus précis. Certains documents incluaient une formation politique des enseignants, un recyclage des consciences, ironisait la Melia. La restructuration idéologique de l’université était en route. Prise entre la simple refonte des enseignements, sous l’éclairage marxiste, et la radicalisation de l’opposition contre le gouvernement, par les publications, tracts, manifestations, par l’officialisation de la contre-propagande : City proposait à présent des cours sur la Guerre Révolutionnaire ! Aldebar avait dû répéter que l’université était d’abord le grand centre de recherche scientifique du pays, et que : …

Tenemos que comprender la ciencia ya es revolución… La science était en tant que telle révolutionnaire. Le gouvernement le savait bien, il venait d’interdire la publication des conclusions sur la pollution du Lac Llopango, un travail du département de biologie ; il refusait de prendre en compte les études agronomiques ; il niait l’intérêt d’enseigner l’histoire et la géographie. Mais City prônait l’Action Directe. Les autorités se partageaient entre les deux tendances. L’intendant, pour sa part, souhaitait que le matérialisme historique, le matérialisme dialectique, fussent des enseignements obligatoires. Les bruits les plus contradictoires circulaient. La majorité des étudiants et des enseignants encaissait les coups. Mal informés, fort peu politisée, cette masse anonyme vivait dans la confusion la plus totale, voire la terreur, d’une dictature bolchevique qui supprimerait les diplômes, les carrières bourgeoises du Droit et de Gestion des Entreprises, d’un examen de bonne conscience politique annuel. La rumeur maligne : angoisse libre, en cavalcade. D’autres professeurs prenaient contact avec l’université catholique, à présent puissante et réputée libérale. Les défenseurs des thèses en présence s’affrontaient quotidiennement, dans les cafétérias, dans les cours, dans les multiples réunions. Orco avait lu toutes les communications. Il trouvait son département un brin timoré. Alors qu’il serait responsable du recyclage pédagogique prévu par la réforme. Un soir, il n’y tint plus. Il écrivit la moitié de la nuit. Amendées et reprises par le département, les trente pages devinrent la Prise de Position du Département de Sciences de l’Éducation devant la Communauté Universitaire. Tirées à mille exemplaires, elles firent sensation, et galvanisèrent les enseignants. Les faiblesses et incohérences des réformes y figuraient, longuement analysées. Contraindre au marxisme était-il éducatif ? Le marxisme, était-ce une simple série de cours magistraux ? Ouvrir brutalement l’université à tous les secondaires, était-ce réaliste ? Il y avait onze mille étudiants, il y en aurait, dans quelques mois, quinze mille, d’après les estimations, mais il n’y aurait pas une salle de plus, pas une table de plus, pas un enseignant de plus, pas un sou de plus. Utopie dangereuse ? Faire de la Formation des enseignants une nécessité, passait encore, mais la concevoir comme un système de connaissances-puzzle : un peu de linguistique, un peu de musique, et débouchant sur un contrôle politique : par quel commissaire à la

Formation ? Enfin, était-ce possible de lier la Formation à des sanctions administratives, comme on le préconisait dans les bureaux du rectorat ? Ne convenait-il pas de reprendre la discussion à la base, pour savoir où en était ladite communauté universitaire, l’Alma Mater nuestra, n’est-ce pas ? Avant de décider de quoi que ce soit : débattre, et convaincre.

Garcia en placarda de larges extraits dans *Première Page*. Les radicaux crièrent au coup de poignard dans le dos. Les autres saisirent l’occasion pour exprimer leur position. Plusieurs confrontations publiques eurent lieu. Cette fois, Orco plongeait dans la mêlée. La passion !

* Fais attention, lui répétait Clémentine. Ne parle pas tant. Ne te fais pas repérer.

Mais il n’écoutait plus. Il intervenait, prenait position. Il était avec les communistes. Mais travaillait sans problème avec les catholiques, ou certains gauchistes terriblement remuants. L’extraordinaire était que tout, vraiment tout, se débattait. Le département avait arrêté d’inciter à la discussion partout où c’était possible, et alors de l’animer, la développer. Période folle, exaltante. Avec les vociférations d’*Aujourd’hui*, qui intimait au gouvernement d’agir sans plus tarder. Fuerte Miseria tonnant contre la léninisation des jeunesses et du clergé latino-américains. Madre Miseria ! Et chacun respectait les droits d’expression des autres, jusqu’alors.

Pourtant, la tension montait. Le modèle fantasmatique de la révolution culturelle chinoise imprégnait en profondeur l’université. À en oublier le gouvernement et le PCN. Orco avait à présent des repères. Il retrouvait chaque semaine Andréo et Rodolfo. Quelques heures en commun. Les Français avaient répondu. Il était donc désormais inscrit au Parti Communiste Salvadorien. Ils téléphonaient, juste avant d’arriver. En code. Au début, Orco répondait spontanément : ah c’est toi Andréo ! Alors qu’il avait nom de Luis !, ou s’exclamait : amène-moi donc le dernier *Tribuna Popular*. Andréo pestait contre ces damnés Occidentaux, qui ne savaient pas retenir leur langue.

* Même si parfois nous descendons dans la rue, comme l’an dernier pour l’enterrement de notre secrétaire général, où nous étions dix mille, Clem !, nous sommes toujours interdits, et nous sommes

une organisation clandestine, Clem. Clan-des-tine. Si, si Andréo ! - Oh oh, lui, disait Clémentine à Andréo et Rodolfo, il raconte tout à tout le monde. Il cause, il cause ! Dora souriait, servant à boire dans le patio.

* Après les élections de février et le monstrueux trucage, nous envisageons de plus en plus le recours à l’insurrection, à un moment ou à un autre. Mais nous devons d’abord renforcer notre base de masse, surtout dans les campagnes. Et là nous ne sommes plus d’accord avec la fameuse Armée du Peuple, qui vient de se créer, vous n’avez pas vu leurs tracts à l’université ?, mais si !, ils appellent à la guérilla, tout de suite ! C’est impossible. Nous ne sommes pas assez forts. Les paysans sont encadrés. La conscience politique n’est pas à niveau. Ce serait un suicide. Nous ne pouvons pas recommencer 1932. Mais les contradictions se développent, la droite se divise en clans politiques, l’armée montre des velléités progressistes ; vous avez vu le golpe de Mira ; et ça c’est nouveau, et très intéressant. La crise s’aggrave : inflation, cent mille chômeurs bientôt, les prix grimpent. Sans doute en viendrons-nous à l’affrontement, mais nous n’excluons aucune autre voie, dans notre tactique de prise de pouvoir. Cela dépend en premier lieu du poids des USA sur l’isthme. Il change depuis le Vietnam, il se renforce. Nous voulons un gouvernement de coalition de gauche, autour de l’UNO, en somme, mais défini sur une réforme agraire avancée, et une démocratisation syndicale, civique et politique. Rien de moins rien de plus. La gauche de l’église nous soutient. Ce n’est pas 1917.

Antoine, le jeune prêtre français progressiste, était d’ailleurs l’un

des animateurs du mouvement de dialogue avec les communistes. Trente-cinq ans, il travaillait dans les montagnes du nord-est, non loin des frontières honduriennes ; costume gris usé, il parcourait les sentiers à dos d’âne, infatigable, mangeant sur le sol des cabanes les tortillas dures comme galets, trouvant toujours porte ouverte. Il venait de temps à autre à San Benito ou à Flora Blanca. Il était parti pour Santiago du Chili, à la première rencontre des chrétiens pour le socialisme ! Par Mexico, bien sûr, avec de faux papiers, comme tous les militants qui partaient pour le Chili, le Pérou, Cuba, l’URSS, les pays de l’Est ou la Chine. Andréo en savait quelque chose : il avait pas mal baroudé pour le Parti. Et Rodolfo, avocat diplômé de l’université Lumumba de Moscou. Au fait, le Recteur exigeait du

gouvernement la reconnaissance des diplômes soviétiques ! Car il comptait officialiser les échanges culturels, déjà importants, mais en sous-main. Oui : tout un contingent de jeunes Salvadoriens avait effectué ses études à l’Est !

* Les camarades sont un peu amorphes à l’université, disait Rodolfo, dirigeant des Jeunesses Communistes. Nous sommes à la remarque des gauchistes. Encore que, il y a quelques Trotskystes, quelques Maoïstes, mais pas de mouvement gauchiste organisé. Nous devrions être à la pointe de la Réforme, nous les communistes !
* Il faut suivre attentivement la crise universitaire, reprenait Andréo. Le gouvernement est derrière. Manifestement, il attend. Il attend quoi ?

Des heures, autour des grosses bouteilles de bière. Andréo plaisantait : en France, le Parti est un Parti de masse, un Parti massif quoi. Que deviennent les vrais communistes, là-dedans, est-ce qu’il en reste ? Ils avaient été plusieurs années liés au PCF, pour les transits des militants salvadoriens. Mais, depuis deux ou trois ans, ils en restaient aux relations administratives. Car le petit Salvador n’avait pas l’intérêt du Chili ou du Pérou. N’est-ce pas Clem ? , et tu leur diras ! Naturalmente. Le frère et le cousin d’Andréo avaient été assassinés, le frère émasculé, en 68, lors de la grande grève enseignante. Deux dirigeants du syndicat des chemins de fer, deux communistes. Ils risquaient la mort tous les jours. Combien de fois arrêtés, Andréo et Rodolfo ; dans la rue, chez eux, la nuit ? pour contrôle d’identité : oubliés dans une cellule quarante-huit heures, portés disparus. Et souriants, de cette insouciance glacée, résolue. La mort : demain, peut-être ? Veremos, compañero. Ainsi va la vie.

* Le Parti a été fondé en mars 1930. Il naissait dans la crise

économique de 29. Au départ, il était largement dominé par les petits artisans des villes, surtout les cordonniers, autour des quelques ouvriers du textile et des transports. Il faut le savoir pour comprendre les erreurs gauchistes des premières années, y compris 1932. Oui, oui, gauchistes ! C’est exactement le terme qu’emploie Tomaso, que tu connais, il est au comité central, dans son livre sur les événements de

1. Ils tinrent les intellectuels à l’écart, par mépris, sauf de fameuses exceptions : Marti, Luna, Zapata. Ils agirent en spontanéistes, non en communistes. Jusqu’à croire au soutien des USA, en 32 ! Ils

négligèrent le mouvement travailliste, pourtant solide dans les campagnes. Ils étaient activistes, opportunistes ! Mais ça se comprend : coupés de tout, sans littérature révolutionnaire, ils y allaient au coup par coup. Anarcho-syndicalistes, plus que communistes, alors. Et il y eut 1932, l’émeute paysanne et ouvrière. Jusqu’au dernier moment, le Parti tergiversa. Il décida pour finir de donner l’ordre d’insurrection, pour ne pas décevoir le peuple. L’armée attendait les insurgés aux carrefours, en position. Ce fut terrible. Trente-deux mille morts. La vie syndicale et politique supprimée pour des années. La dictature militaire ! Elle dure toujours ; elle a commencé en 1931… tu vois ! Période trouble. La révolte ! Orco, passionné, se dit qu’il écrirait un grand poème sur 1932, dès qu’il connaîtrait bien la question. Un poème, une épopée…

Nous en sommes encore à l’organisation, aujourd’hui. Organiser ! Organiser les campagnes. Ce n’est pas rien tu sais, avec sept corps de police différents, sans compter les hordes d’Orden Nuevo pour la seule surveillance rurale ! Par les associations rurales, d’abord, pour les problèmes de voierie, d’hygiène. Là-dessus peuvent se greffer des syndicats paysans, mais ils sont illégaux. Ensuite, et seulement, nous avons possibilité d’implantation politique. Travail difficile. La patience ! Avec les risques : Djakarta ?

* + On ne peut pas faire autrement ? À chaque fois, ces massacres.

Les communistes ne sont pas des martyrs !

* + Mais, Clémentine, quoi faire ? Il y a l’armée, la police, et surtout les USA. Pour gagner, il faut au peuple une conscience de lutte extraordinaire, inébranlable. Lutte armée ou pas, le premier travail du parti est un travail d’éducation politique. Regarde les Tupamaros : seul un mouvement armé organisé à l’échelle d’un pays. Eh bien : en ce moment ils tombent comme des mouches. Dans deux mois tout le réseau sera détruit. Et personne ne bronche ! Alors, il y a le Chili. Nous n’y croyons pas beaucoup. Le Chili ? Les Tupamaros ? À chacun de voir, maintenant. Mais, d’abord, mobiliser. Nous n’avons plus de modèle. Il n’y a pas de modèle. Et c’est beaucoup mieux. La révolution est la révolution d’un peuple, d’un pays, non ? Rien de plus dangereux que la révolution importée toute faite. Le Chili n’a rien d’un modèle. Le Pérou non plus. Ni Cuba. Ni l’URSS. Ni la Chine. Ici, la révolution sera salvadorienne, c’est tout !

Andréo était mince et très brun. La moustache bien coupée, il avait le sourire séducteur. Démarche féline. Et de grands yeux noirs humides. Il était connu de tous. C’était l’homme des relations publiques. Solide. Intransigeant sur le fond. Mais volontiers gouailleur, et tout en nonchalance apparente. Il avait les sympathies pour lui.

Rodolfo faisait plus sérieux, de prime abord, avec ses cheveux courts bien peignés, auprès des boucles batailleuses d’Andréo. Il se tenait droit sur sa chaise, les mains sur les genoux. Andréo ne portait pas les quinze ans qui les séparaient. À trente ans, Rodolfo était un communiste actif, appliqué. Mais très vite il se mettait à l’aise, et devenait mine d’ironie froide. Il excellait dans les chistes anti- communistes. Les meilleures blagues en la matière émanaient toujours du Parti, en France comme ailleurs. Les bruits de couloir. Staline au présidium du soviet suprême, interrompu au milieu d’un discours par un éternuement terrible. Il pâlit, interroge : qui a fait ça ?, qui ?! Personne ?, il fait sortir les deux premiers rangs : fusillés ; qui a fait ça ? Personne ?, il fait sortir les deux rangs suivants : fusillés ; qui ? mais qui a fait ça ?!, il allait faire sortir les deux rangs du haut, lorsqu’un petit camarade lève le doigt : c’est… c’est moi, camarade Staline ; Ah ! Ah, enfin, camarade !, bon !, eh bien à tes souhaits, camarade. Et Staline reprit son discours. Clément et Clémentine l’avaient entendue, celle-là, à Paris déjà. Et cette autre, d’humour noir encore. Staline a tellement assassiné de communistes à lui tout seul, qu’il n’y a qu’une seule explication, c’était un agent de la CIA.

Cependant, la crise universitaire s’aiguisait. La faculté de médecine

refusait l’entrée libre. Elle se déclarait en rébellion contre les autorités centrales. Ses porte-parole attaquaient violemment Aldebar par le canal du conseil universitaire. La presse les soutenait sans restriction. Aldebar, patiemment, argumentait. Il y avait des régions entières du Redemptor sans médecin. Sur sept cent cinquante médecins salvadoriens, cinq cents travaillaient dans la capitale. Le taux d’encadrement médical était l’un des plus bas d’Amérique Centrale. Il démontra que les ressources financières et matérielles de la faculté étaient nettement sous-utilisées. Rien n’y faisait. La campagne de presse s’intensifia. La vieille droite libérale se regroupait progressivement derrière les rebelles, faits héros de l’Esprit.

Naturellement, l’extrême-gauche était dévorée d’une exaspération grandissante. Les murs se couvraient de slogans : À bas les structures périmées ; Vive la restructuration ; Assez de discours ; Faisons une université pour le peuple ; Il y a des problèmes quand on ne veut pas les résoudre ; Nous voulons des médecins plus sensibles et moins mercantiles ; Bureaucrates de merde ; tout ce qui existe mérite de périr ; À la fin, on te violera, vieille pute impérialiste… Le département de physique fut occupé par une dizaine d’étudiants, le dix-huit mai. Ils se titrèrent Commune des Étudiants de Physique, et s’enfermèrent un mois durant dans leurs locaux, interdits aux enseignants. Ils y analysèrent et commentèrent, par écrit, la pensée d’Althusser, un mois durant, retranchés derrière leur devise, détournée : tout ce qui existe mérite de périr. Ils ne mirent pas le nez dehors. L’un des principaux communards était du cours des instructeurs, et s’en réclamait. Pendant ce temps, d’autres passaient à l’acte. La faculté de médecine fut occupée à son tour, et gardée nuit et jour. Puis la sociologie. Un commando de trois étudiants, auto-baptisé Bras étudiant du Prolétariat, bloqua le journalisme. *Première Page* ne parut plus. Orco voyait évoluer la situation avec inquiétude. Tout filait trop vite. Manipulation ? Comme une implosion télécommandée.

* + Le résultat, tonnait Garcia, assis avec les autres enseignants sur la

pelouse devant la faculté de droit, c’est qu’il n’y a plus de presse universitaire. Et si c’était ça, le but ? Qui connaît ces trois étudiants de première année ? Qui ? Ils arrivent, ils s’installent, ils ferment les portes. Les voilà maîtres chez eux ! Ils nous traitent par tracts de réactionnaires, de valets de l’impérialisme. Et nous, nous restons là ! Avons-nous des couilles au cul ? Nous faisons le complexe de l’intellectuel révolutionnaire. Ils crient : Révolution !, et nous voilà à genoux. Je mettrai cinq minutes pour les sortir de là, moi !

Orco rigola franchement. Il n’était pas loin de partager son avis. Il s’imaginait avec Garcia, déblayant le département, cent quatre-vingt dix kilos lancés entre les bureaux, évacuant les Bras Étudiant du Prolétariat, trois fois soixante kilos. Chats et souris. Même Licha pensait qu’ils allaient trop loin. Qui, ils ? Il se disait que l’AGU consultait les enseignants. Ils étaient venus en Sciences de l’Éducation. Autour du leader Maximo Ramora, le dirigeant étudiant, qui n’étudiait plus rien depuis déjà deux ans. *Aujourd’hui* avait fait

Ramora Étudiant d’Honneur, et s’en donnait à cœur joie. En fait, l’AGU avait reporté les élections de l’année précédente pour que le bureau restât le même. Car l’AGU était l’enjeu d’une dure bataille pour le Pouvoir Étudiant, idéologique, mais d’abord économique ; chaque étudiant cotisait en effet d’office à l’AGU, sur ses droits d’inscription ; des millions étaient ainsi disponibles ; publications, affichages, séjours à Cuba, congrès internationaux : rien de plus simple, l’AGU conquise. Ramora, secrétaire général et permanent, était devenu LE politicard étudiant, toutes études suspendues sine die. Petit, noiraud, déhanché, il avait lui aussi l’art de la déclamation. De plus, il sortait de prison, ce qui lui forgeait un relief d’apôtre. Destitué quinze jours auparavant par une AG d’étudiants modérés, il s’était maintenu, dans l’intérêt de l’Université ! C’était un intime de Fisselblitz. Leur tactique était simple : radicaliser à chaque fois les problèmes universitaires. Ils avaient appuyé l’équipe Aldebar, mais pour obtenir l’université ouverte. À présent, ils critiquaient les hésitations d’Aldebar, et poussaient à l’épuration des facultés et départements ; des noms surgissaient, de nuit, sur les murs, en lettres blanches.

* + Nous aurons peut-être bientôt une université révolutionnaire,

señor Orco, susurrait Lanilla, tout autant destitué, et auto-maintenu.

Il était arrivé un samedi à Flora Blanca, bardé de questions précises. Orco était-il vraiment communiste ? Était-il prêt à soutenir des groupes illégaux ? La lourde méfiance de Clémentine les avait laissés sans réponse. Non sans peine. Car Clem bouillait d’en savoir plus. Il comprit enfin l’attitude de Clémentine, se remémorant les vives recommandations de prudence d’Andréo. Ils parlèrent pédagogie. Devant des poivrons farcis, une spécialité de Dora ; et des mangues.

Orco voyait toujours son film quotidien, ou presque. Comme s’il en avait fait une sorte de défi, absurde et dérisoire. Il notait les titres sur une feuille, et la marquait d’un tiret à chaque dizaine. Comme les femmes, entre ses quinze et vingt-deux ans. Pêle-mêle, il accumulait *O’Cangaceiro*, *Homo Eroticus Supermacho*, *Barabas le Chien Voleur*, *Le Grand Silence*, *Dracula Sort de la Tombe*, *La Mazurka du Puceau*, *Furie Sauvage*, *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, *La Tarentule au ventre noir*. Il ne ratait pas un des films suédois de la

série Mazurka. Il s’y trouva un soir aux côtés de Saint-Éloi, qui lui avoua partager ce plaisir. Sa femme n’appréciait pas. Pourtant, quelle drôlerie, n’est-ce pas ? Oui, se dit Orco, ça ne doit pas être du goût, si délicat, de Coralie, ces chassés-croisés de braquemarts. Ou alors de nuit, sous les draps, les yeux bandés, après cent pages de Byron. La passion l’autorise, madame. Les jambes en l’air, comme les autres ! Rêvant encore, et jouissant, mais sur un sept mats des Indes gonflé du vent. Emporte-moi, Sauvage aventurier couvert de soie.

Clémentine descendait plus fréquemment au ranchito de la Libertad, prendre du soleil, et Géo la baladait, de temps à autre. Clem s’en trouvait soulagé. La plage ne l’enthousiasmait pas : piqué sur le sable, avachi dans un hamac, il lisait *La Pensée*, ou *La Nouvelle Critique*. Il prétextait à chaque fois des lectures en retard, et s’enfermait dans le silence. Quant à promener Clémentine.

* + Mais si, mais si, Géo est amoureux de vous, madame Orco, lui affirmait-il. N’avez-vous pas remarqué ses yeux langoureux, sous la moustache ? Il tremble lorsque vous lui parlez. Allez, allez !

Elle haussait les épaules. Géo avait eu tout au début de l’année une vieille Triumph TR quatre, qui s’était disloquée progressivement, jusqu’à perdre le moteur en bas de San Benito. Il avait depuis peu une Floride, et filait comme un dératé sur les routes. Car il aimait conduire, et vite, mais bien, prétendait Clémentine ; bien mieux que lui, certainement, et ne s’en privait pas. Les occupations libéraient un peu plus les emplois du temps des coopérants. Vamos ! Un fou du volant. Une seule fois, Orco l’accompagna jusqu’à la Libertad, pour l’occasion, dans la deux chevaux en ruine d’Annette. Il roula ! Une vraie bombe, et couinante, craquante. Ils doublèrent un char à bœufs imprévu, sur le bas côté droit. Infernal ! Orco se jura de ne jamais recommencer. Clémentine eut l’air d’apprécier. Eh bien, filez, filez, Lady. Il en profitait pour traîner dans les quartiers populaires, aux sorties de cinéma. El Modelo : petites saucisses et gnole, au milieu des vagues coude à coude du soir, dans la fraîcheur subite ; assis devant une table improvisée : planches sur tréteaux ; un coup de revolver, parfois ; Ou Mejicanos : les pupusas à la bière ; écoutant les conversations des femmes devant leurs plaques de fonte fumantes. Ah, Salvador, Salvador mio.

Psychologie et Sciences de l’Éducation furent occupés à leur tour,

puis Philosophie, Langues. Un mouvement de la Gauche Radicale se constitua en Sciences Économiques, le MIR, qui se voulait répondant du MIR chilien. Au moment où le couple Orco intervenait en Sciences Économiques, analysant les projets de restructuration, à la demande du conseil de faculté. Et Clémentine, lentement, se découvrait motivée. Elle prenait la parole. Elle mettait sur pied, avec Julio, une enquête en direction des enseignants du secondaire inscrits à l’université. Elle avait mobilisé un psychologue, un programmeur- analyste, pour traiter l’enquête sur l’ordinateur de la section informatique. Elle prenait des contacts pour réunir une équipe de chercheurs et initier la Recherche pédagogique. Orco n’en revenait pas. Se réaliserait-elle enfin ? Lui se chargeait de la Formation, elle de la Recherche. Des groupes de travail se constituaient dans le département. Car ils poursuivirent à l’extérieur ; en cafétéria ; à Flora Blanca ; ou chez Angelina. Occupation ou pas ! Il s’agissait de faire un département de Sciences de l’Éducation plus mobile, plus orienté vers les besoins éducatifs de l’université et du pays, sur la base d’une recherche et d’une formation permanentes. Beaucoup d’ambition. Orco y croyait. Il en parvenait à convaincre les autres. Pendant ce temps, les Communards théoricisaient intensément.

« Nous décidons d’établir une dictature étudiante, pour le temps

que nous jugerons nécessaire, et nous précisons que telle dictature ne peut être discutée que dans sa base conceptuelle, nous réservant la liberté de juger qui a capacité suffisante pour questionner la base de cette dictature même. Nous prétendons créer une action qualitativement distincte de toutes les actions antérieures et présentes, et plus spécialement du mouvement de grève des Professeurs de Médecine, qui est le résultat d’une symbiose entre une pratique idéologique petite-bourgeoise et une conception ankylosée de la pratique médicale en particulier, et du rôle de l’université en général, en un pays absolument conditionné par son caractère dépendant au sein du mode de production capitaliste. »

Ils décrétèrent ouvrir l’analyse de leur situation de physicien. Pour cela, ils durent s’interroger sur l’Idéologie, sur les structures, puis sur l’Économique et le Politique, enfin sur la Science. Pour en conclure qu’ils ne savaient plus en quoi consistait réellement cet État de Physicien… Sorbonne 68 : les queues de comètes situationnistes… La

Révolution ligotée dans le langage… Tout ce qui existe mérite de périr… Mais oui, mec, mais oui ! Allez, retourne à tes lunettes… La Dialectance, mec, une seconde nature.

# Les rois chaudrons

Tachito Somoza. Somoza, le petit chaudron, voyez-vous. Il régnait, Maître et Dieu, sur le Nicaragua. Une dynastie le couvrait, la famille, le clan Somoza. Ils n’étaient comparables qu’aux Duvalier, ces sinistres et mortels pitres haïtiens. Ils possédaient le tiers du pays, son bétail, des usines laitières, des cimenteries, les mines d’or, des chaînes de radiotélévision ; ranches et fincas. La misère, terrible. Comme le Honduras, le Nicaragua était un pays surtout agricole, sans eau potable, aux trois-quarts analphabète. Mais les grandes sociétés étrangères ne payaient pas d’impôts. Les USA commandent et manœuvrent leur pantin : l’ogre.

Le Nicaragua était même le seul pays qu’ils eussent envahi et occupé, au début du siècle. Provoquant une croisade centroaméricaine sans précédent. Véritable guérilla anti-impérialiste. Un notable indien, Sandino, tint tête aux Marines, des années durant. Loup des montagnes. Ces montagnes qui couvraient, en dehors des routes, les deux tiers du pays. Un peu plus, et la Fédération centroaméricaine reprenait vie, face aux Nord-américains, mais aussi aux Anglais, les premiers pilleurs de l’isthme. Il était en effet possible de creuser un canal interocéanique, par le Rio San Juan et l’immense lac Nicaragua, la mer des requins, jusqu’au Pacifique. Les flibustiers de Morgan dévastèrent par cette voie Granada, l’ancienne capitale ; la soie, l’or et l’argent par tonnes ; les hautes maisons créoles, et sept églises. Dix-

septième siècle. Et les Indiens, trop heureux d’égorger les Espagnols, bourgeois et curés, aux côtés de Morgan. La revanche des esclaves, baptisés tués. Le schéma colonial. Les uns et les autres en conçurent ce mythe réaliste, qui charençonnait la politique du pays : le canal du Nicaragua. Il pourrait toujours concurrencer Panama, de plus en plus rebelle aux USA.

Les Gringos débarquèrent donc pour ça. Mais Sandino ne céda rien. Il fallut l’attirer dans un guet-apens, en 1934, et l’abattre à bout portant. L’assassin n’était autre que le père du Tachito, le Tacho : le chaudron, la grosse casserole. Tacho Somoza, vendeur de voitures, boursier Rockefeller, chef de la garde nationale, gorille créole, fabriqué à Léon, anglicisé à Philadelphie ; il devint très vite très riche très puissant, soutenu par Roosevelt, puis Eisenhower.

* + Il s’est fait dresser une statue équestre devant le stade de Managua. Éclairée la nuit !

Recroquevillé dans un coin du ferry, contre un banc de bois, Orco rêvassait. La nuit était claire. Clémentine avait lu, dans le bouquin de Niedergang, *Les Vingt Amériques latines*, que Eisenhower avait dépêché à Managua son avion personnel, pour transporter le Tacho à Panama lorsqu’il s’était fait flinguer à son tour, en 56 ; une volée de trous dans la peau ; vous pouvez descendre de cheval, mon beau !

* + Il ne savait même pas quelles étaient ses propriétés. Un jour, il a voulu acheter une finca qui lui plaisait, comme ça, sur le coup. Manque de pot : elle était à lui !
  + Oh, et j’en ai d’autres, reprenait Raoul. Il n’y a pas si longtemps, la femme de Somoza, l’actuel, a détourné un avion des lignes nicaraguayennes sur Miami, depuis le Costa Rica, pour y faire des courses. Tous les passagers pour Managua ont dû suivre, par Miami. L’année dernière.

Il n’avait pas sommeil. Le ventre lui pesait, il roulait sur la ceinture. Il la défit, ouvrit la braguette. Cent kilos bientôt. À ne plus se voir les couilles ! Il s’adossa plus franchement, releva sa casquette. Clémentine dormait sur le banc. Le mouvement du ferry était à peine perceptible. Long ronronnement berceur. Ils étaient une quinzaine, au plus, étalés sur le pont, ou toilés dans un hamac entre deux piliers, et régulièrement balancés sous la lune, avec le crissement feutré des ficelles sur les ferrailles. Eux comptaient filer sur Managua en voiture,

par le Honduras. Mais la frontière était fermée. Pourparlers, manœuvres, argumentations : sans écho. Les soldats étaient groupés de chaque côté du point, solidement armés. Ils se canardaient épisodiquement. Ils firent quelques allers-retours, d’un état-major à l’autre. À la limite, ils pourraient passer, mais, la guerre du football n’était pas terminée pour tous.

* + Avec votre voiture immatriculée au Salvador, vous risqueriez de vous faire tirer dessus. Si, se lo digo. Une voiture du Guatemala, du Honduras, pas de problème ! Mais du Salvador, impossible, et très très dangereux. Mira.

Il montrait les façades des maisons honduriennes les plus proches du poste de garde d’Amatillo : criblées, défoncées. Néanmoins, cette fin de semaine voyait des familles se retrouver au milieu du pont : tolérance réciproque. Un marché s’installait, fruits et glaces, jouets mécaniques, au-dessus du fleuve frontière cisaillant les collines : le Goascoran. Avec l’inévitable trafic des monnaies, dollars, lempiras honduriens, colons nicaraguayens. Ils furent vite assaillis. Les revendeurs, pieds nus, le chapeau sur l’œil, sortaient des bureaux de l’armée, les poches gonflées de billets. Mais ce n’étaient pas des Yankees, de simples Européens !

Ils tentèrent de continuer en stop, la voiture garée près du poste de police. Un coup à retrouver la carcasse sur cales ! En vain. Ils ne virent que deux voitures. Californie. RFA. La journée s’avançait. Ils durent rejoindre la côte sud-est du Salvador, pour embarquer à la Union. Et, de toutes façons, laisser la voiture sur les quais : il en coûtait huit cents francs de la charger sur le ferry. Départ à minuit : l’eau noire lamée de lumière, sur la jetée. Les passagers, par petits groupes, sur les bancs de pierre : murmures, et le rire d’un gosse parfois ; certains ronflant à même le sol ; et couraient les cucarachas, ces élégants cafards terre de sienne. Il y avait le ferry, mais aussi les barcasses des pêcheurs, longues chaloupes dont ils promettaient miracle pour cinquante francs. Après tout, il n’y avait que le golfe de Fonseca à traverser !

Le ferry traînait deux barges lourdes de camions. Il semblait immobile. Comme si la nuit ne devait plus finir. Quarante-huit heures pour faire l’aller-retour San Salvador-Managua ! Une idée d’Orco. Sous prétexte de trouver un hamac en toile de manille, ces vastes

hamacs tissés à la main, d’un blanc mat, dentelés, pomponnés, tendus de bois travaillé. Il ne s’en fabriquait qu’au Nicaragua, ou alors en Colombie. Ce serait une course ininterrompue de quarante-huit heures. Il prit une cigarette. Les Nacionalistas s’émiettaient en deux jours, au fond des poches. Depuis deux ou trois semaines, il dormait peu. Quelques heures. Bien qu’il ne l’avouât, il était préoccupé, mal dans sa peau, boulimique, froid, comme mort à Clémentine et aux autres. Il ne trouvait plus le sens de sa vie. Leur couple crevait d’agonie lente. L’aimait-il ? L’aimait-elle ? Ôtée la sécurité fonctionnelle, que restait-il ? La passion, nom de dieu : où pourrissait- elle ? L’habitude. Les mêmes gueules. La Vie cadastrée. De quelle couleur était la mer du côté des Falklands ? Il fuyait, dans le travail ou les mythes. Le corsaire ! Il voulait plus, encore plus ; mais ne savait quoi. Il était vide. Il donnait le change, comme toujours, affirmant, péremptoire, mais frissonnant de solitude. Le vide, d’ailleurs, gagnait en volume dans les yeux de Clémentine sur lui, désormais. Un regard entomologique. Irait-il un jour à Rangoon ? Mourir à trente-sept ans. Sans avoir rien écrit ? N’y avait-il qu’écriture rongeuse en cette soif vieille de douze ans, écrire, s’écrire ? Mission monstrueuse, étalage essentiel et reconnaissance impossible. La bite gonflée d’alcool, l’angoisse et la mort dans les yeux.

L’histoire n’était tout entière pas de trop, ni même le monde à plat,

sous des bottes cuir râpé, pour enfin prendre Vie. L’éternité d’un transit : feux de sarments.

Le camion le plus voyant, gris blanc d’aluminium, chromes flamboyants, était énorme, vingt tonnes. Il portait le sigle de la frutera, UF C°. Le chauffeur était hollandais : un petit blond trapu, dont l’espagnol se limitait aux jurons classiques, Hijo de puta ! Mierda ! Il en avait abreuvé les hommes, lors de l’embarquement. Le camion occupait une barge à lui seul. Le Hollandais s’y était installé pour la traversée. Il lançait les boîtes de bière de la cabine. Étincelle suspendue sous la lune, et tombant à l’eau. L’eau, soupe épaisse et noire, cisaillée d’éclairs couteaux. Il avait tout prévu ce putain de Hollandais. Orco avait la gorge sèche. Le bar ne rouvrait qu’à six heures du matin. Quelle idée de bouffer dans un chinois ! Il avait encore du nuoc-mâm dans la bouche. Enfin, Clémentine aimait ça. Entonces encontrarian buenas sus comidas ; Hermosos sus vestidos ;

Tranquilos sus hogares ; Acogedoras sus costumbras ; Si los reinos vecinos estuviesen tan cercanos, Como para poder oir los ladridos de los perros, El canto de los gallos, Los hombres de este pequeno reino, No desearian querer abandonarlo jamas. Tao Te King. À chaque nuit de mer, il éprouvait ce sentiment de plénitude, de totalité provisoire. Enveloppé des eaux et du ciel, noués autour de lui, longues draperies protectrices. Il était l’eau, les nuages et la lune, le souffle de ce vent rampeur. L’heure des hautes densités, l’esprit pendu sur la peau, d’intensité sourde et tranquille. Le regard : résumé d’un reflet. Frémissement des lèvres. Danse de la cucaracha, les antennes vibrantes. Le large de Tamatave, autrefois. Ou Djibouti. Le cœur au rythme de la Terre, puissance et profondeur. La vie.

Il ne dormit pas. Vers sept heures, ils étaient en vue de baraquements, dressés sur le sable, au milieu des palmiers. Depuis que les frontières étaient bloquées, l’essentiel du trafic se faisait par ce port improvisé : trois grandes cabanes – la douane, la police, des dortoirs. Une piste, jusqu’à la route de Léon. Il fallait sauter à l’eau pour débarquer, depuis la vedette : les chaussures à la main, pantalons retroussés. Et courir pour les papiers, la taxe de tourisme, les tampons. Mais ce jour-là, les employés de la douane étaient en grève. Ils obtinrent de justesse une signature, après un discours concrétisé Money. La lenteur mesurée du douanier : un geste après l’autre ; reprenant consciencieusement l’examen des passeports : posant cinq fois les mêmes questions : baillant ; leur demandant de patienter, le chef est occupé ! Le chef parlementait avec les grévistes. Dehors, le klaxon beuglant de l’unique car du jour, prêt à partir. Les colons le décidèrent. En quelques secondes, il dénicha le jefe. Papiers en règle, ils sautèrent dans le vieil engin défoncé. Qui s’engouffra dans les forêts, ahanant et rugissant au milieu d’un orage de poussière jaune. Ventre tracteur collectif, lancé dans la bruine de terre, avec les déchirants craquements de la boîte de vitesse. Odyssée laborieuse. Le temps gagnait en épaisseur : l’éternité chenille. Parfois, l’une des poules, jetées pattes liées sur le flanc, au fond du car, caquetait convulsive. Une vieille chiquait, et crachait avec régularité entre ses jambes. De temps à autre, le chauffeur arrêtait la machine pour qu’elle refroidît. Hace tanto calor : Ça va exploser.

Car le soleil cognait, massif. L’air, immobile, râpait les

muqueuses. Ils en profitaient pour sauter du four et pisser dans les cannes à sucre. Ou avaler une bière chaude, dans une tienda de village. Toute la nuit sur l’eau, pour seulement quelques dizaines de kilomètres. À présent les heures de route. Chinandega. Puis Léon, la ville rivale de la première capitale, Granada. Ville de Somoza, sous le volcan bleu piqué d’un nuage, le Momotombo. Il y fallut trouver un taxi collectif. À six, ils s’entassèrent dans une grosse Ford. Le voyage ne semblait pas pouvoir finir. Ils n’avaient plus soif, plus faim. Ils somnolaient à l’arrière, entre deux femmes grasses à bajoues. Vers quatre heures de l’après-midi, ils atteignirent Managua. Tout au long escortés par les ombres des maîtres : complexe agro-industriel Somoza, piste et autoroute Somoza, place Somoza ; et les portraits d’Anastasio, le Tachito, les banderoles de remerciements aux Somoza. Somoza. Somoza. Très liés, donc, aux Duvalier. Le fils Somoza était l’intime de Jean-Claude Duvalier. La presse s’en vantait. Tachito entretenait pour sa part des relations suivies avec Luckner Cambronne, le fameux général noir du clan haïtien. Papadocito : le petit Papa Doc, ventre énorme et yeux porcins, aux ordres de la mama. Le fils Somoza : voiture de sport et caprices mondains. Un couple dynastique, clowns monstres des époques barbares, le colt à portée de main sur les tables de banquet, grotesques, mais vampires efficaces ; de la race des Baptista, Trujillo ; merci Washington. Règnes d’inintelligence.

Badigeonnés de poussière, la peau moite, ils se baignèrent dans

une cuvette volcanique, au milieu de la foule, des chiens et des ordures. Ils n’y tenaient plus. L’eau était trop chaude. Mais ils éprouvèrent le sentiment recherché. Ils se récupéraient, en propre. Ils gagnèrent le marché. Aucune trace de hamac manille. Le soir avançait. Une commerçante du centre ville leur donna une adresse. Des Hollandais. Ils fabriquaient des hamacs très fins, et très chers. De nouveau, les taxis. Puis une indication, dans un bistrot. À Masaya, ils font les hamacs comme vous voulez. Vous croyez ? Mais si, je vous le dis. Trente kilomètres. Taxi. Masaya. Un quartier boueux. Une vieille baraque ouverte au vent frais du soir. Oui, enfin la nuit. Les hamacs ! De toutes les couleurs. Avec les grands hamacs gris, bois et manille grossier, qu’ils cherchaient. Deux femmes au métier… Ils étaient déjà repartis. Au retour, le taxi cassa sa boîte de vitesses, à l’entrée de

Managua. Ils absorbèrent des œufs et du poisson. Pour s’effondrer dans une chambre bouillante, cerclage de planches jouxté à la cuisine empoisonnée, et aux chiottes. À cinq heures du matin, ils couraient dans la rue et rattrapaient de justesse le Pullman centroaméricain. Huit heures de route. Bougainvillées. Sécheresse. Un pirate aérien venait de se parachuter dans les montagnes, avec un million de dollars. Dans la région des cordillères, ou se développait la guérilla, avec un certain succès, prometteur. La panaméricaine, sans histoire. À quatre heures, ils récupéraient la Volvo. Soupirs. Ils n’avaient pas même vu le lac Nicaragua. Ce lac de deux cents kilomètres, aux terribles tempêtes, le lac des requins, si nombreux qu’un concours de chasse annuel est organisé par le gouvernement. Ni la fière intégriste Granada. Ils n’avaient rien vu. Sauf un coopérant français, dans les bureaux de la compagnie de transports, en poste depuis vingt ans. Il ne savait plus rien de la France. *Changer de cap*, le manifeste du PCF ? Mais oui, les partis de gauche allaient signer une alliance, sur la base d’un programme commun. Vous m’en direz tant… Enfin, d’ici !

Ils retrouvèrent Flora Blanca et Dora avec un plaisir exorbité.

Dînèrent en maillots de bain. Puis lurent dans le patio. Seul, le paquet cartonné, roulé dans un coin du salon, le hamac, attestait de leur plongée nicaraguayenne. L’avait-il rêvée ?

Le bananier bruissait dans le soir, devant la fenêtre de leur chambre. Sous l’œil d’Ulysse.

# L’université du silence

Tous les réactionnaires sont les mêmes : si on ne les frappe pas, ils ne tombent pas ; c’est comme balayer le sol : où n’arrive pas le balai, la poussière ne disparaît pas toute seule ; Mao. À présent, les tracts du département de journalisme, Libéré !, centraient leurs attaques sur les responsables. Les sommant de se mettre Au Service du Peuple ! Les sciences humaines étaient paralysées, locaux occupés. Seul Castelo avait pris position, très ouvertement, contre les commandos. Le recteur négociait des arrangements avec l’AGU. Les professeurs subissaient la situation sans réagir, pour la plupart. Avec la peur de voir les étudiants se retourner contre eux. Certains sombraient dans la panique. Lona, la grosse psychologue, tremblait du matin au soir, les mains nouées dénouées, fébriles, des gouttes de sueur aux coins de la bouche, arpentant les couloirs et les salles de réunion où discutaient les enseignants. La perspective de perdre son poste la clouait d’angoisse. Beaucoup étaient dans son cas, licenciés et docteurs plus ou moins liés à l’opposition, qui ne trouveraient aucun travail en dehors de l’université. Or, la crise s’aggravait. Le bruit persistant d’une intervention gouvernementale gagnait en crédibilité. Cette fois, l’université toute entière fonctionnait ralentie. Les dirigeants de la faculté de médecine faisaient toujours bloc contre les autorités universitaires. Des groupes d’étudiants de droite s’étaient constitués

pour les appuyer. Des pétitions circulaient en ville. Désormais, la presse tentait de prouver que l’équipe général n’avait pas été élue réglementairement au départ : vote à main levée et non vote secret ; présentant un tableau apocalyptique de la Première Institution Éducative du pays, au bord du gouffre, envahie de Hordes rouges, livrée au pillage. Et le conseil de l’université, mobilisé du matin au soir, devenait Agora. Il était clair que le conflit masquait un affrontement brutal entre la droite et la gauche. L’orgueilleuse faculté de médecine était la référence de la bourgeoisie redemptorienne. Elle resterait élitique ! De plus, elle était riche, car une grande partie des donations nord-américaines lui revenaient. Alors, bien sûr, elle rassemblait toutes les caractéristiques de l’objet haïssable, et les viscéralités gauchistes en faisaient bile. Il n’y avait plus rien d’objectif dans les débats. Le fantasme régnait en maître du terrain. L’escalade revêtait l’allure d’une programmation.

Le premier juillet eut lieu la passation des pouvoirs. Molina donna dans les jours suivants le ton de son gouvernement. Il s’en prit au communisme international, et réclama la vigilance des hommes libres : le Redemptor était la proie d’une conspiration, dirigée de l’étranger contre son économie. Il désigna le Parti Communiste Salvadorien. Par ailleurs, depuis deux mois, les grands propriétaires du nord bloquaient un projet hydraulique vital pour le pays. Un barrage, prévu sur le Lempa, mordrait sur leurs milliers d’hectares. Orilla menait la danse : manifestations de paysans, placards dans *Aujourd’hui*, interventions à l’assemblée. Le tiers de ses terres était visé. Molina menaça la vieille droite réactionnaire et se déclara disposé à briser les reins des obscurantistes. El Salvador nécessitait une industrie puissante ! Or, le barrage du Grand Défilé couvrirait la moitié des besoins en électricité du pays. Le Grand Défilé se ferait ! Ainsi définie, l’orientation du nouveau gouvernement était nette : développement économique capitaliste, le Grand Défilé était financé par un trust yankee, et volontarisme politique. Molina se voulait homme à poigne. Il s’entoura pour moitié de militaires, et pour moitié de technocrates. Très vite, il fut évident qu’une dictature plus ou moins populiste s’installait au pouvoir : bains de foules, fêtes et défilés, discours aux paysans, anticommunisme et moralisme. Molina tentait la construction d’un appareil d’état visant l’industrialisation

capitaliste.

Pour le recteur et le PCS, comme pour Orco, il n’y avait pas là mystère. Mais certains universitaires avaient réagi positivement aux intentions de Molina. N’avait-il pas osé frapper à droite ? Ils en vinrent à souhaiter qu’il intervînt dans le règlement du problème de la U, la U, disait-on.

Le recteur circulait de département en département, parlementant avec les quelques étudiants des comités d’occupation. Il obtint un compromis. D’un jour à l’autre, les locaux de l’institut des Lettres et Sciences Humaines furent libérés. Garcia et les enseignants de journalisme entreprirent une autocritique, et la restructuration de leurs enseignements. *Première Page* serait à la hauteur de la situation ! Je le promets, affirma Garcia, la main sur la poitrine. Allons de l’avant. Anda !

* + Restructurons ! Restructurons !

En philosophie, sociologie, langues, psychologie, le mot d’ordre dictait les conduites. Cette fois, les réticences étaient levées. Il fallait tout changer. Les philosophes lisaient et discutaient en groupe les causeries de Mao à Yé nan ; demandaient la création d’un diplôme de philosophie pratique dont l’objet serait la vie du peuple salvadorien. Sociologie et psychologie accordaient priorité aux démarches d’enquête et de travail sur le terrain. En Sciences de l’Éducation, la reconstruction était générale. Le marxisme devenait une discipline du tronc commun des enseignements de base. Et surtout, le département intégrait dans la formation des pédagogues un service social, analogue au service social des étudiants en médecine : un an de pratique socio- éducative serait dès lors nécessaire, dans les campagnes et les villes les plus reculées du pays. L’alphabétisation s’avérait alors possible. Orco ne se posait plus de questions. Il compulsait des livres, consultait les uns et les autres, animait des groupes de travail. C’est lui désormais qui convoquait aux réunions. Les enseignants l’avaient chargé de la coordination des projets.

Pour débloquer certaines animosités, il les amena en parallèle à

faire de la dynamique de groupe. Luis ne supportait aucun silence. Combien d’enseignants vivaient ainsi, murés dans leur personne ? Un entraînement à la disponibilité, complémentaire somme toute : regardez-vous, qui êtes-vous, que faites-vous ? La Melia ricanait.

Finalement, ce fut Castro Carda qui parut le plus intéressé. En fait, ils se laissaient emporter par Orco, sans trop savoir où diable il les échouerait.

Le cours pour instructeurs s’était terminé sans problème. Une série de petits groupes d’étude en étaient sortis, qui poursuivaient leur action pédagogique dans les départements. L’autoévaluation finale s’était effectuée dans les meilleures conditions. Des attitudes et des perceptions avaient changé. Chacun comptait sur soi et sur l’autre ; mobilisé ? La dépendance au Maître fut longuement analysée. Le département s’était senti concerné. Il y eu de sévères discussions avec Angelina, Julio et La Melia. Pourtant, ces méthodes furent retenues, en même temps que des Aires de Problèmes Éducatifs, la réforme du secondaire, l’absentéisme scolaire, venaient se substituer aux classiques cours magistraux de pédagogie.

Maelström d’idées. Julio avait du mal à contrôler une angoisse croissante. Ordonné, précis, il était dans le département depuis des années. Cet ébranlement du système universitaire lui restait en travers de la gorge. Sa vie se fissurait un peu plus à chaque changement. Il était en mauvaise santé, il consulta plus fréquemment. Des tâches très simples lui furent confiées. Il respira.

Ce drame de l’enseignant : se prendre pour l’institution, se prendre à l’école, la classe, s’identifier, pour s’en ossifier, s’en structurer ; et, du coup, mourir avec les structures. La crise universitaire ouvrait à tous les vents d’une pédagogie folle ! La maladie mentale courait le long des fractures sociales. Soixante-huit. Car la fracture de l’enseignement rend le pédagogue fou, voyez-vous, et pour de vrai.

Clémentine s’intégrait progressivement à la vie de l’université. Elle se détendait. Il la trouvait plus souriante, en dépit de leurs problèmes. Elle plaisantait avec Licha et Arturo, redevenait coquette. Le soir, elle lui parlait des méthodes de recherche en sciences sociales. Son enquête était faite. Ils devaient la dépouiller en informatique. Elle lisait dans le patio, que les pluies subites et violentes de la saison humide avaient rendu luxuriant, palette de fleurs sur le lierre et les arbustes. Elle recourut à un jardinier, fit planter de jeunes pousses. Il se surprit à la regarder déambuler, attentif. Elle était jolie, fine et souple au long de ses cheveux. Son corps était gracile, de proportions rigoureuses et discrètes. Que s’était-il donc passé, qu’il ne la désirât

plus qu’épisodiquement ? Le mariage bouffait le désir, avec application. L’institution modelait les couples. Autre cas d’identification. Et d’identités détournées. S’avoir en jouissance, réciproque ; avoir ; alors que le Désir était toujours absence et fuite, autre chose. Clémentine avait yeux de faon triste, à seize ans. Il l’avait prise comme un barbare et dévastée, plantant ses références partout en elle, marques de griffes ; envahissant ; affolant. Assis sur elle, despote nanti d’avals divins, il la consomma sans honte. Les hommes ne font- ils pas spontanément des femmes le simple périmètre de leurs besoins ? La femelle : terre foulée, du mâle debout. Orco excellait dans le genre : possession et mépris se rejoignaient inconsciemment dans son refus des démonstrations sentimentales, prétexte à l’indifférence. Il ne faisait pas l’amour, il possédait, il plantait, conquête, une bite. Alors que Clémentine était sensibilité vive, hirondelle en hiver. Le monstre propriétaire, impudent, grossier, brutal. Elle avait dû se constituer un monde souterrain, éclairé du rêve, investi principauté, l’amour. Il y avait figure soupirante et bouquet de roses. Un jour, il serait celui-là, certainement. Elle eut tout oublié pour une romance en fiacre, un vol de gondoles, un conte sous la lune. Autrefois, il lui racontait des histoires, au lit, le soir, histoires terribles, qu’il inventait jour après jour ; ou lectures mauvaises. Mais le grand oiseau déployé avait tête ogreuse : Saturne dévorant ses enfants. Coulé bronze dans l’amant fait mari. Nous sommes bâtis d’images.

Gex et Marthe avaient confirmé leur arrivée, début août ils seraient

à Mexico. Clémentine n’appréciait qu’à demi ; encore cette méfiance à l’égard de Gex, cette répulsion inexpliquée. Et la crainte des beuveries éventuelles.

* + Ils viennent, Clémentine. Eh, dis donc, écoute ça : les partis de gauche ont signé un programme commun de gouvernement, ça y est, la campagne du Parti a abouti !

Andréo lui réclama un article pour *Tribuna Popular*. L’hebdomadaire communiste était tiré sur offset depuis que l’imprimerie avait été fermée. De plus, les crieurs, les vocedores, étaient embarqués par les flics à tout propos.

* + Molina nous prépare un régime à la brésilienne, assurait général Et nous en sommes la cible prioritaire.

Ce fut le moment que choisirent les Éditions Universitaires et la

Mélia pour publier son livre sur le syndicalisme enseignant. Retraçant son histoire, elle donnait à la direction social-démocrate et gauchisante de l’énorme association un rôle décisif dans les dernières grandes grèves. Les communistes y étaient violemment mis en cause, bien qu’ils fussent expulsés des exécutifs depuis soixante-huit. La Melia accusait le PCS de freiner et de récupérer le mouvement politique révolutionnaire. Éternelle polémique des justifications réciproques. Dans le même temps, les dirigeants de l’AGU prenaient nommément à parti les enseignants communistes. Pourtant peu nombreux, ils imposaient aux luttes universitaires, disaient-ils, une modération révisionniste ! Réforme ou Révolution ? Le mythe revenait en force. L’imaginaire.

Bousculé par l’AGU, le conseil de l’université décida de rompre la discussion avec la faculté de médecine. Ses dirigeants furent publiquement destitués, la junta de médecine dissoute. Une commission administrative provisoire fut mise en place. Mais pour autant les rebelles ne cédèrent pas. Ils se transportèrent à l’annexe universitaire de l’hôpital Rosales, et en firent la faculté de médecine de San Salvador. Leurs étudiants suivirent. Ils proposèrent de reprendre, dans l’ordre, les cours. Ce fut l’afflux. La presse, les professions libérales, le gouvernement, appuyaient sans réserve. Le grand immeuble blanc du campus resta désert : salles, laboratoires, blocs chirurgicaux, chambres froides ; abandonnés à la poussière. L’AGU prétendit le transformer en centre de médecine populaire. Mais cette fois, la rupture était lourde de conséquences. La fièvre tomba. L’angoisse se fit générale.

C’est alors que cette bombe de fortune, mais de toute puissance hurlait *Aujourd’hui*, sauta opportunément dans un pavillon proche de l’université. Les propriétaires étaient de sortie, mais oui ; et leur locataire, ce fabricant de bombe, était un ex-guérillero panaméen, professeur de boxe à l’université : il n’était plus que miettes et brioches de sang, entre murs renversés. Complot ? Puis, le dix-neuf juillet au matin, les journaux annoncèrent simultanément une amnistie gouvernementale en faveur des militaires putschistes d’avril, éventuelle du moins, et un coup de force contre la radio NWR. Un groupe non identifié avait neutralisé les animateurs de la station, prétendant passer un communiqué sur bande magnétique, Au Peuple ;

mais la bande ne correspondait pas aux magnétophones de NWR ; ils se replièrent, après avoir bâillonné et ligoté leurs otages. La guérilla ! La Guérilla ! Terrorisme !

Et le dix-neuf, à treize heures, ils dégringolèrent comme nuées armées sur San Salvador, Santa Ana et San Miguel, les trois centres universitaires. Nuées vertes, sur jeeps et automitrailleuses, en camions, motos, et courant les rues environnantes. Ils envahirent les facultés, crosses en avant, renversèrent les étudiants et les enseignants sur les pelouses, bras allongés. Ils vidèrent les chambres de la cité universitaire, et firent défiler entre rangées de fusil les petits intellectuels, en slip, riant à gorge déployée, heureux enfin de la revanche uniforme. Ils bousculaient du pied les bonnes femmes, machos, eux aussi, Morales, machos aux balles de trois centimètres. Ils défoncèrent quelques portes et fenêtres, renversèrent bureaux et bibliothèques. Nuées piétinantes, saccageuses, hilarées. À quatre pattes, les petits cons couraient vers les camions. La force. Quelques- uns voulurent se défendre. Jetés à terre, traînés par les pieds, ils traversèrent le campus, inanimés : le coup de rangers au foie, définitif. Les femmes furent battues. En fait, ils auraient pu les violer. Mais non. À l’air libre ? Les cris amusaient les soldats. L’opéra contre- révolutionnaire. Casqués, bottés, yeux fixes des terres ingrates, la crosse bien serrée entre les mains, au bout la foudre ! les mitrailleuses pointantes, marchant en ligne vers l’ennemi, nu ; triomphe et horreur, compensés. Le Pouvoir : danser sur des fourmis…

À San Salvador. À Santa Ana. À San Miguel. Ils s’en donnèrent à

cœur joie. Anonymes et répétitifs, ils obéissaient à leur solde conséquente. Pas encore des SS, non, il y manquait la récupération intellectuelle, l’impératif idéaliste. Il y manquait, dans chacune de ces têtes paysannes, un Fuerte Miseria. Mais déjà des SA, sans conteste, hommes de mains et souteneurs, par fonction procurée, ancrés sur les famines nationales. Qu’en savaient-ils, avançant sur la liberté des autres, sur le peuple bâillonné, les dents piquées dans le maïs ? Ils écrasaient les Gens d’Étude, ceux qui avaient fait les Écoles ! Dans leur dos, la galonnade haut parlait les consignes des propriétaires. Mais ils ne s’en rendaient pas tous compte, dans les villages recrutoirs. S’en rendre compte, c’était aussi refuser, choisir la lutte, et la mort peut-être. Ils choisiraient. Ils choisissaient. Il n’y avait qu’un

flic ou militaire pour six Salvadoriens ! Ne désespère pas, Clem, disait Andréo. Ne désespère pas. Espera, hombre ! Regarde l’Amérique Latine, Clem. Paciencia. Paciencia. Espera !

Aldebar, l’intendant, et quelques autres, se précipitèrent à l’Assemblée Nationale, qui votait au même moment le décret légal d’intervention. Ils tentèrent de parler. Houles. Vociférations. Un gang policier en civil, vestido de paisano !, fit irruption. Aldebar fut roué de coups, traîné dans les couloirs du palais, insulté, puis jeté dans une voiture, ses cheveux noirs ébouriffés, une pommette éclatée. Le recteur de l’université de El Salvador, ce fils de con, cette merde dégénérée, ce pédé bavard ! L’intendant parvint à s’enfuir. Ils l’arrêtèrent à Santa Ana. Castelo fut cueilli chez lui. Depuis le temps qu’ils rêvaient de casser sa superbe ! En pyjama, il fut enlevé, sans explications. Dans les deux jours, les quinze personnalités les plus représentatives de l’université étaient en prison.

Clémentine et Clément arrivèrent devant l’université vers quatorze heures, avec Arturo. Une automitrailleuse commandait l’avenue Guerro. Clem avait sur sa table de travail, ce jour-là, Lénine et Politzer, Althusser et Freire. Il terminait un plan de formation des étudiants en sciences de l’éducation. Clémentine avait, dans son tiroir, son matériel d’enquête. Marcelino, son travail sur les structures scolaires salvadoriennes. La Melia, tous ses livres personnels. Une automitrailleuse régentait l’université. Monté sur une butte, Orco regardait le campus, derrière ses grillages. Atterré. Tué net. La gorge vrillée de larmes contenues. Plusieurs centaines de jeunes lycéens, grappes mouvantes, scandaient des slogans : Vive la liberté ! À bas le fascisme ! Oui : otra vez la honte et la misère, la furieuse, meurtrière, bafouante, Imposition. Arturo était blanc, lui le sanguin drôle. Clémentine lui prit la main.

L’université fut déclarée fermée. Deux mille huit cents personnes étaient licenciées, enseignants, administratifs, agents. L’équipe universitaire fut déportée sur le Nicaragua. Ils gagnèrent le Costa Rica. L’Alma Mater était morte. Arriba Molina ! L’opposition ? L’université ? Les syndicats ? Connaissez-vous la Haine ?? LA HAINE. Et le désir, totalement maîtrisé, du meurtre.

# Les dents du jaguar

Le tigre à peau tachée d’étoiles est en chacun de nous, veilleur de nuit agressif et dentu. Le cœur de la montagne : présence souterraine à fond de Temps. Tezcatlipoca : ombre et vertiges maléfices.

Le serpent à plumes ne le laisse pas dormir un instant. Il couvre nos veines de sang. Mais il n’est pas moins agressif. Fier et dur, il étincelle au soleil. Ravage de lumière : le jour insolent. Quetzalcoatl.

Quetzalcoatl renversa Tezcatlipoca, alors qu’il était soleil, et Tezcatlipoca se changea tigre ! Il se fit terrible. Il frappa Quetzalcoatl, qui s’était fait soleil à son tour. Il l’arracha du ciel, d’un coup de patte. Ils poursuivent sur terre leur combat : éternel. La Nuit et le Jour, face à face. Double vie nôtre. La Lune et le Soleil. Les contraires enracinés l’un dans l’autre, mêlés querelleurs, mais artisans de Vie. Le yang et le yin. Les mythes tapissant la Voie. Femelle et mâle à l’étreinte féroce, copulation grandiose et génératrice. La Vida.

Vaste peinture murale de Rufino Tamayo, au musée national d’Anthropologie de Mexico, musée dément, à hauteur d’un pays baroque et paroxysmique, musée d’orgueil dressé, beauté solide, musée de science simple et prodiges. Trente mille mètres carrés couverts : mosaïques, briques, marbres, verres, colonnades et vasques. Les cultures anciennes au rez-de-chaussée : Toltèque, Aztèque, Olmèque, Maya ; et les cultures actuelles au premier étage : Coras, Huicholes, Purepechas, Otomies, minutieusement restituées et

décrites. Musée grand livre illustré, ouvert sur le bois de Chapultepec : plein Mexico. Qui traverse le Mexique sans donner une journée au musée d’anthropologie mourra un peu plus vide.

Quetzalcoatl était vert brillant, détaché du rouge grenat, sous un soleil jaune orange. Tezcatlipoca : orange, lunulé de noir, sur bleu mauve, avec une demi-lune jaune pâle. Face à face, les yeux dans les yeux. Les chemins de Mort et de Vie.

Ils s’étaient décidés à quitter le Salvador pour un temps, en dépit de la situation. Gex et Marthe s’annonçaient sur le Mexique, en car Greyhound, depuis Huston. Pourtant, il y avait matière à circonspection. Le gouvernement avait poursuivi par l’occupation des locaux de la Fédération Unitaire des Syndicats salvadoriens. Ils avaient arrêté des professeurs étrangers, mexicains, colombiens, chiliens. Jusqu’à deux nord-américains, qui n’en étaient pas encore remis. L’avocat du Comité Universitaire Centroaméricain effectuait allers et retours entre San Salvador et Managua. Le CUC était d’ailleurs devenu la cible préférée d’*Aujourd’hui* : Comité Moscovite, Centre de Subversion International, Antenne Castriste. Deux philosophes salvadoriens avaient disparu. Seuls les Européens n’avaient pas été inquiétés. Orco avait obtenu, au nom des coopérants, et dès les premiers jours, une protestation de l’ambassade. Sans que Saint-Éloi tergiversât. Comme Orloff était parti, il affichait une fermeté inhabituelle. Pour subjuguer sans doute le nouveau secrétaire, grand blond souriant et sportif.

Paulin et Laetitia avaient fixé leur départ au quinze août. Ils

devaient se marier sans tarder. En attendant, ils voyageaient au Mexique : le Campeche, et puis ta vez, Bonampak et les Lacandons. Paulin emportait donc sa salvadorienne. En fait, ils se mariaient pour obtenir de l’ambassade deux billets d’avion. Paulin restait lucide. Désabusé, il concluait : ce n’est que la troisième femme que j’épouse ! Laetitia était encore une gamine, mais bientôt une femme ?

* + Si tout va bien, en France, ce pays de cons, disait-elle, fière de l’insulte : en français !, nous ferons un enfant. Un niño, quiero un niño ! Et de taper du pied, se pinçant la lèvre inférieure, jouant à demi, capricieuse et volatile.
  + Veremos, chiquita, veremos. L’œil de Paulin, loir et faucon en même temps, avec la sérénité, ou fatalité ?, au seuil du regard.

Raoul, Isabeau, Géo, Paulin, Laetitia, Clem, Clémentine : chez Julie. Jésus lisait ses derniers poèmes. Ils parlèrent beaucoup du Mexique. Scotch et Tequila. Julie était ivre et dansait, un verre main droite. Le lendemain, la Volvo passait la frontière. Pour Mexico, le pays Mexica.

Tapachula. La route du golfe de Tchuantepec, une brûlure humide bourrasquée de vents étouffants. Déjà l’immensité mexicaine : centaines de kilomètres en cordon goudron, au ras de l’océan, puis l’escalade en plateaux sur les contreforts de la Sierre madre del sur, et, de nouveau, la ligne droite insondable. Ils trouvèrent Oaxaca, la ville de Benito Juarez, en fête, comme le Mexique tout entier d’ailleurs. 1872.1972. Le centenaire de la mort de Juarez : premier Indien président de la république. Juarez. Zapata. Villa. Mexique ! Ils tombaient pile pour les Danses de la Colline, vieille tradition régionale. Lunes del cerro, les lundi de la colline. Les mistèques y venaient présenter leurs danses locales : le dindon saoul ; ils l’enivraient à l’alcool de maïs ; le taureau de bois, danse de Juarez ; le mouchoir, entre les dents de la fille et du prétendant, ronde fiançailles ; les fruits de la terre : ananas jetés dans la foule ; le serpent à plumes : couvre-chefs de plumes éclatantes, hauts de un mètre. Danses enracinées dans le peuple, de costumes princiers : la culture d’histoire. Beaucoup d’étrangers dans les spectateurs. Les USA affréteraient bientôt des charters. Et la tribune du gouverneur, chargée du présent des délégations paysannes. Oaxaca sur son podium, pour un jour. Clémentine râlait contre les centaines de petites visières cartonnées Kodak qui pointillaient de jaune les surfaces de têtes. Clem manœuvrait l’Instamatic sans répit. Ils avaient emprunté le Guide Bleu de Raoul. Du tourisme informé ! Avec le plaisir et la crainte d’être loin du Salvador, aux mains de Molina. Une culpabilisation, comme s’ils fuyaient. L’université était morte, là-bas.

Un groupe guérillero avait décimé un convoi militaire dans l’état

de Guerrero, la semana pasada, non loin d’Acapulco. Sierre madre del sur, hérissée de champs d’agaves, lames vertes coupantes et cisaillantes à perte de vue, le long de la route, de cactus candélabres et cierges ; hautes défenses sur la Montagne Mère.

À Oaxaca, il y avait aussi Monte Alban, site prestigieux, long vaisseau couché sur la vallée, les yeux cardinaux mixtèques. Depuis

deux siècles et demi, temples et pyramides, marquant succession des vainqueurs temporaires ; mais l’Éternel du travail de l’homme, modelage du monde qui jaillit dynamite, longue entreprise harassante : terreau même des ruptures qui marquent la pensée montante.

Et toujours ces périodes, turgescences, avec maîtrise des techniques et des arts, ces beautés équilibrées dans les statuettes, sculptures, portiques ; pour finir décadences, démences, masques grotesques et corps caricatures, surcharges pompières ; enfin, le baroque ! La décadence est la crise. Et Monte Alban, sur l’énorme colline rasée jadis, avait pelouse verte claire aveuglante, sous le soleil de midi, piétinée des pagailles touristiques. Avec les vendeurs d’obsidiennes, nacres ou ivoires, jeux d’échecs en marbre, pots de terre rougeâtres, prétendus déterrés, vases d’albâtre, como no, señor, autentico ! Le tiers au moins des richesses archéologiques mexicaines était à l’étranger, disait-on au musée de Mexico. Les Amériques pillées. Le sang des colonies, mais aussi la chair, et la pierre, et le bois, et la terre ; et les orchidées du Peten.

Clémentine s’était acheté un corsage blanc au marché de Mitla, juste avant Oaxaca. Elle ne vivait guère qu’en époque vacancière, arrosée de temps libre.

Un Indien fait cacique dansait le soir sur le parvis de la cathédrale, puis faisait la quête aux assoiffés vampires d’antiquité racines ; cathédrale, illumineuse, ventée, grotte d’ombres agiles martelant l’espoir misère ; ce désastre grandiose ! Ce con d’Orco, ventre chaud, Instamatic pointeur, ravagé d’inquiétude. Savez-vous, ce sentiment d’immobile, entré de face, ce sentiment de froid tombal, yeux clignant sur la vie des autres, et l’angoisse tapissant minutieuse la poitrine, le frisson muet, cheveux droits sur la tête : je ne suis pas déjà mort, criait-on dans la nuit. Qui ? Qu’importait ? La lutte, musculaire, nerveuse, rageante. Je ne suis pas déjà mort, non. Nulle part. Ailleurs Partout. De nouveau l’existence lui cognait à la peau. Entrez, entrez, je pue la merde et le sang caillé. Depuis l’inoccupation, les remontées malaises, pire encore, comme autrefois, petit cul coureur, saoul perdu ; les suées d’inactivité : hors référence, égaré, Orco titubait. Qui s’en rendait compte ? Qui rendrait compte ? Touriste ! Mégalo débilité, il fonctionnait sur ses réserves de puissance narcissique, batterie, batteuse, et moisson charançonnée. Hombre ! Je suis d’Occident.

Vous voyez le résultat.

Cuernavaca, très vite sous la pluie, avec trois paysans mexicains qui descendaient bringuer en ville, hilares, heureux. Réchauffement. Puis Tasco, goutte ocre repliée sur une colline, ville espagnole carrelée, pavée, d’église brune tarabiscotée, ville de l’argent : la mine plus loin, et d’or travaillé ; le roi bijou ; joailleries maintes fois répétées, colliers, bagues, pendentifs ; yankees en masse. Et Xochicalco, site antique, perdu, d’un colloque astronomique d’autres Âges, tout près. Quetzalcoatl. Le grand serpent sculpté autour de la pyramide centrale, ondulé reptile, avec les dents du jaguar. Les Olmèques, pères du Mexique. À Tasco, ils avaient acheté quelques bagues jadées et anneaux argentés pas trop chers, pour les sœurs et frères, pères et mères, familles multiples nouées, serrantes, autour d’un mariage : les amarres contre-naufrage, l’Ancre, les remparts, les mécaniques de la Défense.

Ils étaient à Mexico depuis trois jours. D’emblée, el museo de antropologia, plébiscité. Une merveille. Ils avaient chambre dans la rue Regina, non loin de la place de la Constitution, de l’avenida Juarez et du parc Alameda : le central parc mexicain, si señor. Petit hôtel pas très cher, retenu après retraite de deux bordels du coin. Le fric, une des grandes obsessions mexicaines. Un pot de vin, et tout serait dit, même pour avoir une nuit une chambre lupanar. Dans la rue Regina, ils changeaient les draps, il y avait l’eau froide courante ; à peine pour quinze francs ! Le soir, ils gagnaient la place Garibaldi : restaurants chics ; et tipicos !, mais flanqués d’un immense hangar, marché populaire, où ils mangeaient, pour dix francs, des viandes grillées très sèches et dures, des pieds de cochons. Des pieds de cochon, t’as vu ça, dis ? Inexistants en Amérique centrale ? Non. Alors pourquoi Dora n’en fait-elle jamais ? Les langoustines, les gambas a la plancha, rouges huilées fumantes ; des potées ! ; un plaisir de suivre les allées suantes de graisse chaude. Clémentine avait repéré les avocats à la sauce piquante et les crabes, lui les jambonneaux. Dehors, et puis parmi les dîneurs foule, les groupes de mariachis, de noir lamé, jouaient de longue tradition sur violons et guitares la Cucaracha renversante, pour quelques pesos. Orco offrit une sérénade à la belle Morvandière, un soir, dans sa voiture blanche, sur la place. Elle avait larmes aux yeux. Pour trente pesos. Il la photographia, encombrée de

musique, oiseau timide déchiré… Clémentinette des Hauts Morvans : de Sanglier. Car elle était née de Sanglier, en sabots, et sans tartine de beurre.

Après le musée, ils découvrirent la place des trois cultures : une église espagnole à cheval sur un temple aztèque, dans le ventre des grands ensembles ; la place des deux mille morts de 1968 ; les mitrailleuses autour, les étudiants au milieu, le carton. Il y avait au Mexique cette violence desperado dans chaque visage de la ville, violence armée, fusillades et meurtres, dynamitages. La muerte, un rien : deux mille ! Tous les massacres perpétrés depuis cent ans en Amérique Latine couvraient le continent indien d’une haute couche de cadavres ; terre fertile, aux fleurs de sang. La conscience n’est pas encore née.

* + Les Mexicains sont les vrais machos du continent, disait Morales : le défi jusqu’à la mort ; ils bravent les fusils, le sexe pointé ! Citant Genero Vasquez Rojas, guérillero et instituteur, de l’état de guerrero, déjà. Abattu, et exposé après sa mort, en 1968, exposé mort, comme le Che. Du coup, fait panthéon du cœur agraire. La terre : âme indienne, indigène, âme et sol de la vie du monde. Vasquez Rojas, gueule burinée du soleil Mexique. Siempre la guérilla, Clem. Siempre. Le peuple à dos d’âne, mais agressif, réveillé ; seul le Mexique avait opéré une véritable redistribution des terres-empires, après 1910. Sauvages et sûrs : conoce usted El Deguello ?, la chanson d’égorgeur des Mexicas texans. No pasaran, les gringos. El Deguello. Mais fait yankee, de force financière ; l’industrialisation cancéreuse des capitalistes en blazers re-colonisait. Siempre, Clem. Pourtant il y avait une folie de vivre, ici, qui renvoyait outre enfer les régularités,

ordonnances et manageries nord-américaines. Indios !

Le musée d’art populaire, en face du parc Alameda, ressemblait à un bal masqué de pailles, chanvres, tissus et grés. Avec ces pots immenses de terre glaise, le barro ; pots cérémoniaux et funéraires : envolées de ramures et branches de terre, densité provocante, accrochant les yeux de têtes de mort scintillantes, noires ; deux mètres de délire mortuaire, doré, noiré, rougé, claquant monstres au visage, essoufflant. Clémentine trouvait ces sculptures poteries d’un mauvais goût impressionnant. Clem exultait. Dehors, la grande foule de Mexico roulait sur l’avenue Juarez. La nuit tombait, fraîche, sur les

buildings de verre et les voitures américaines. Une métropole ! La tête de verre coloré, orgueilleuse aux lumières grappes, et les pieds rongés rhumatismes ou tumeurs, quartiers de la misère endémique, ulcère bagué d’or et d’argent ; comme New York, Paris, les villes du monde libre ! libre ! libre !

Orco voulait également prendre contact avec l’université. Métro, puis taxi collectif. Elle était retranchée au sud de la ville, image délirée du Mexique moderne, science et révolution, poussée sauvage vers l’avenir, poème sans frein. La bibliothèque de mosaïques était posée, cube provocant, au centre du campus : surcharges et sceaux, l’histoire de la pensée universelle ! Avec les façades vitrées des bâtiments d’administration et d’enseignement, piquées contrepoints. Les fresques murales mosaïques éclatantes, dont celle de Siqueros, à l’avant du rectorat : le travail rencontrant la science, les mains du savoir, les yeux fous géomètres ; tendue par le relief vers le ciel, brasier bleu ; et l’ouvrier à l’étude, remueur de rocs. Épopée, lyrisme. Sans doute était-ce là ce qui fascinait Orco, encore la Démesure, l’imagination, galopante, débridée, jamais tenue en laisse, mais au contraire grossière, vociférée, le rire large comme les mains du peuple. Du Sertao aux jardins sur l’eau de Xochimilco. Bien sûr, la société marchande a réglé le lyrisme, organisé le délire, mais parfois la montagne s’éventre, et la Vie crache au ciel ses plantes, l’épopée Vivre. Le dit Tiers Monde, la fracture de l’immobile, perpétué. Ah, défoncez-moi la tête de musique !

La librairie universitaire regorgeait de publications

révolutionnaires. Avec tout Mao, tout Lénine, tout Engels, Marx ; et *Les Cahiers de l’Internationale Situationniste* ! ; les éditions de Moscou ; des affiches cubaines ; la sociologie française ; la dynamique de groupe ; les romans : alors là, une marée de livres de poche, bouillonnante. Saint-Éloi : il n’y a pas de culture latino- américaine. Ils parleront, bientôt, à voix haute. Et nous serons ramenés à nos dimensions restreintes.

L’université était en crise. Tambien aqui, compañero. Ici aussi, des groupes provoquaient une agitation permanente, saccageant des locaux, occupant le rectorat en partie, ou des laboratoires ; les types des Préparatoires Populaires, oui, ces classes pour non diplômés ; ils veulent en faire des classes d’enseignement rouge ; le groupe Ramos,

Ramos l’anarchiste ; lisez le journal *El Sol*, ils font une bonne analyse de la situation. Nous ne savons plus comment réagir. Il y a eu un mort la semaine dernière, car naturellement l’extrême droite s’en mêle. Situation très dangereuse. Le gouvernement pourrait intervenir.

Ils passèrent deux heures avec une jeune enseignante de l’équipe rectorale. Elle était perplexe, inquiète. Les journaux mettaient en cause les communistes. Bien sûr, ils sollicitaient d’être du gouvernement. Orco avait la hargne en bord de lèvre : San Salvador ; San Carlos de Guatemala ; en Colombie ; à Caracas et Barranquilla ; en Argentine ; les unes après les autres, les universités étaient gagnées de spasmes masqués, identiques, grèves sauvages et occupations ; le gouvernement fermait alors l’université : en Colombie, au Salvador, et réorganisait. Il n’y a pas de Hasard : des Nécessités. C’est la nouvelle ligne US, Clem, disait la Melia. Après la dernière tournée de Rockefeller : financement des corps de sécurité, contrôle strict de la contestation, développement à tout prix. Nous serons tous Brésiliens, sans tarder, Clem ! Si, si, qu’est-ce que tu paries ?

Il n’y a pas de hasard. La jeune blondinette se tordait les mains. Ils ne comprenaient pas ! Hier encore, des gauchistes avaient volé deux voitures du service, pour les utiliser dans les quartiers populaires comme antennes de propagande ! Où vont-ils ? Et, surtout : où nous emmènent-ils ? Au Hasard ?

Pourtant, l’université de Mexico venait de se déclarer université ouverte sur le Mexique, à travers les associations ouvrières et paysannes, les syndicats. Impulser l’éducation dans les coins les plus reculés, par la télévision, mais aussi par des petits groupes d’auto- instruction, avec des animateurs, universitaires ou syndicaux. Il se faisait quelque chose d’analogue en Colombie, mais ils n’avaient jamais obtenu d’informations, malgré les lettres de Castro Carda. Éclater l’éducation sur le pays tout entier, en coordonnant étroitement toutes les activités à l’institution du savoir : la U, compañero ! Sortir des enceintes de la connaissance. Travailler avec les organisations populaires. Éducation de masse. C’était autre chose que les visions estampillées d’Illich, professeur à Cuernavaca : inconnu à Mexico, mais révéré en Europe. Le partisan de la Déscolarisation. Déscolariser ! Mais oui, c’est déjà fait ; en Amérique Latine surtout. Jeux de mots. Vous voyez, ce genre de propositions pour sociétés

oisives et distinguées : déscolarisons ! déscolarisons ! N’en aviez-vous jamais parlé à Vasquez Roja, très cher ? Il était instituteur, lui. Et Illich avait locaux à New York. Afortunadamente ! Un apôtre de la décroissance, hombre ! Pourtant, oui : l’université ouverte ! Autre chose, Illich.

C’est peut-être bien pour ça qu’ils cherchent à bloquer l’université. Pour ça, justement. Comme au Redemptor. No cree usted ? Ouvrir la U, c’est déjà choisir, choisir la révolution, mas o menos, no ? Peut-on tolérer des éducateurs hors des casernes officielles que sont nos écoles ? Impossible ! Ah, pueblo, pueblo !

Sur un mur de la cafétéria, un poing jaune en chaîne, énorme, se dressait, au ciel lui aussi, sur halo bleu agressif, métallique. Le Mexique avait les yeux au ciel : mais yeux de pierre froide, détachés de dieu, dieu : Miroir Misère ; car le Mexique sortait de terre.

Tectihuacan, le site aztèque, au nord de Mexico… Avec autoroute, merci. Pyramides : de la lune et du soleil. Et la lune, dominante, face à la longue allée des morts. Les Aztèques écrasaient leurs pyramides, masses assises, ventre étalé sur le sol : grosses accoucheuses, à côté des fines pucelles d’orgueil Maya. Lune et Soleil couplés sur les morts. La mort. Tezcatlipoca, et Quetzalcoatl : substance des ruines, avec sa pyramide de garde angulaire à l’entrée du site, tête animeuse venimante à dents fourches, serpent jaguar, sous la peau, la chair aux éclats.

Gex et Marthe arrivaient. Ils se retrouvèrent devant un hôtel, Paseo de la Reforma. Gex portait veste à raies verticales blanches et bleues, pantalon de jersey gris. Petit cigare aux lèvres, il ne déparait pas les champs élysées mexicains, campé, de nonchalance souhaitée…

* + As-tu vu mes chaussures de toile : je m’y sens bien comme tout ! Et, tu noteras que je marche toujours au jersey, chaud en hiver, froid en été.

Il avait des yeux étroits en fond de visage, derrière de grosses lunettes de myope. La barbe l’escamotait un peu plus, abondante. Qui était-ce ? Comme replié derrière une façade mondaine, il ne donnait rien de lui. Il s’était fabriqué un personnage, de toutes pièces, et l’offrait aux prises des autres. Mais lui, où était-il ? Cette carcasse sans émotion reposait-elle sur un trou ? Clémentine avait toujours éprouvé ce malaise, physique, auprès de lui. Il n’était jamais là, ni

dans sa poignée de main, ni dans ses discours ampoulés. Elle faisait des efforts, sans parvenir pourtant à l’accepter. Orco prétendait qu’elle lui reprochait inconsciemment les longues nuits alcoolisantes d’autrefois. Longues nuits saouleries, sur personnages trop construits. En fait, Clem et Gex étaient, chacun, dans leur monde, fabriqués du regard des autres ; pièces montées ? Ils avaient mécanisé leurs fragilités ordinaires. Armature auto-défensive, nouée sur des sensibilités cassées au ras de terre. Ils se miraient l’un dans l’autre, et surtout dans leur orgueil démesuré : rempart ultime à la chair d’os commune. Ils parlaient souvent pour ne rien dire, ou ne rien se dire. Moulins déserts ?

Mais ils riaient déjà, sur le trottoir. Ils avaient soif. Ils chargèrent les bagages dans la Volvo, et gagnèrent la place Garibaldi.

Marthe était en jean et chemisier noir. Elle était grosse. En deux ans, elle avait gonflé sans problème. Autrefois, elle pimpait, guignolante, dans les couloirs de la faculté. Nanterre. Mince, agressive, collage couleurs, elle aguichait à la ronde. Elle peignait et riait d’insouciance. À présent, elle traînait sur sa graisse des migraines imperméables, elle refusait de marcher, elle boudait ! Le mariage, une fois de plus, condensait les régressions, pour les rendre digestes et consommables. Gex et Marthe étaient mariés depuis deux ans. Et Marthe avait Orco comme témoin ce jour-là, en mairie de Nanterre. De noire vêtue, enfoulardée de rouge, elle était belle. Mais, mon Dieu ! la fille du PDG était communiste ! Et le fils de l’universitaire jersait, dans un costume brique ce jour. Soirée cuite. Orco emballant, paquetage, une blonde en soif, hésitant un brin à la baiser dans les chiottes, trop près de Clémentine ; les uns vous autres ; ivre suif. Puis pleurant, comme toujours vinasse. Seule Clémentine savait qu’Orco restait paille inflammable, car elle en subissait les risques.

Alors, ils étaient trois cents, ou à peu près. Ils erraient, pourchassés, assiégés, exterminés. Ils couraient les plaines. Nul ne les tolérait sur ses terres. Des bannis ! Ils étaient marqués des malédictions les plus inexplicables. Un jour, ils firent irruption sur le plateau central du Mexique. Ils eurent révélation : sur un nopal, l’arbre à cochenilles, un aigle dévorait un serpent. Ils s’établirent autour du nopal, dans les marais insalubres. Ils étaient trois cents. Au début du quatorzième siècle. Ils avaient emblème en Quetzalcoatcl. Deux siècle

plus tard, en 1519, lorsque Cortez débarqua, ils tenaient tout le centre et le sud-ouest du Mexique, depuis Tenochtitlan : Mexico, la ville du serpent. Ils égorgeaient, gouvernaient : régnaient. Fiers, chapeautés de plumes, arracheurs mains nues des cœurs sacrifices. Ils étaient trois cents, vers 1325. Ils vivaient du sang, et méprisaient leurs esclaves. Ils avaient dieux de mort. Les Mexicas : l’Aztèque. Ils tombèrent sous l’effet de force, comme ils avaient vécu. Nada mas.

* + Mais oui, une vraie misère, en moins de deux, v’ la le Mexique espagnol :

Les bières accumulées. L’euphorie des retrouvailles. Les mariachis. Ivresse béate. Et Clémentine silencieuse, au milieu de ces trois bouffeurs buvettes. Orco retrouvait ses expressions favorites : m’en parle pas ! ; ça n’arrête pas ; ils parlait en millions, avec virgules ; alors, v’la t’ y pas. Gex en rajoutait. L’extase du culte, le berceau du prince, du gros prince, pardon. Depuis leur départ, Gex avait fait cure, il ne buvait plus rien, ou quasi. Se souvenait-il de la nuit du…, sous la pluie, fins saouls, ils atterrirent chez une copine prof de musique ; whisky ; et Clem te lui fait l’amour toute la nuit, Gex dormant sur le canapé. Marthe et Clémentine, en leur lit déconjugué, seules. Et le soir où… ? Et la fameuse bringue de la mise en bouteilles du…; tiens, il avait de nouveaux bouchons, paraffinés, mais oui ! Ah, quel plaisir de nous revoir, mes chers miroirs.

Le lendemain, ils repartaient pour San Salvador. Orco ne tenait plus en place : que se passait-il là-bas ? La route fut longue et pénible. Orco engueulait Clémentine, au moindre mot. Violent. Insulteur. Elle pleura, mais après Puebla. Ils arrivèrent à Vera Cruz, deux fois roue crevée. Ils n’en virent que les garages, les pneus usés de la Volvo ne résistaient pas aux routes défoncées par les grandes pluies. Gex ironisait. Clémentine souriait. Clem et les problèmes matériels ! Ils dînèrent d’une friture, vers Anton Lizardo. Et dormirent à Vera Cruz. Puis le cordon fou, vers Tehuantepec et Textla Gutierrez. San Cristobal de Las Casas : ville coloniale aux Indiens de haute santé, les Tzotzils : culotte courte et poncho blanc ourlés de rouge, chapeaux plats de paille, larges à lanières de cuir piquées au centre, foulards bleus à bouts houppes rouges, et sandales singulières taillées sur caoutchouc ; Indiens de Zinacantan, seule peuplade du chiapas en développement ; sévères et méfiants, fiers, leurs sacs de cuir en

bandoulière. Les femmes, ce vertige immuable, yeux où perdre haleine, assises sur le marché. Une autre nuit, dans un vieil hôtel vide au patio western, sans eau ni serrure. Ils s’étaient offerts des fourreaux de cuir pour machete, Gex et Clem. Les mêmes fourreaux. L’Amitié, poursuite infante.

La frontière guatémaltèque. Et voilà pas !, des jambons séchés !, en plein Guatemala !, sur la panaméricaine ! Un chalet suisse ! Paulin leur en avait parlé. Il ne l’avait jamais repéré. Tenu par un ancien capitaine, borgne, et de gueule cisaillée veinules à vin, prétendu suisse, et champion jambons saucisses. Exit légionnaire hagardé, la casquette mataf sur œil jaune. Ils croûtèrent et burent sur les lourdes tables de bois, achetèrent un jambon, et filèrent dans la nuit. Clémentine ne disait plus grand-chose. Orco se récitait.

Dora avait préparé le repas, heureuse de les retrouver. Elle n’aimait pas rester seule. Avec tous ces voleurs, pensez donc ! Ils prirent position : bourbon et bordeaux. Orco n’oubliait jamais Dora ; elle avait son verre prêt. Oh, señor, disait-elle, vous voulez me saouler ! Mais elle buvait bien, Dora !

Le soir, Gex fit l’amour à Marthe derrière les murs contreplaqués. Elle, l’hurlante amoureuse au lit, ne bronchait plus. Mais lui, locomotive restreinte, s’époumona, soufflant quelques minutes au rythme de son sperme. Clémentine écoutait, figée froide. La locomotive siffla très vite. Le train était passé. Orco n’osait toucher Clémentine, pierre. Il était en sueur. Une tête olmèque de plusieurs tonnes, installée au milieu de Santiago de Tuxtla, après Vera Cruz, et grillagée, lui restait sur le ventre : le jaguar édenté soufflait, vieux. L’illusion fuyait. Le roman prend fuite, il s’enréalise. Le Roman ! Vous voyez ça ? Où est la limite ?

# Les colporteurs de savoir

Orco lisait une fois de plus le dernier numéro de *La Nouvelle Critique*, assis en tailleur sur le sable. Gex était réfugié sous l’auvent du ranchito, près d’une Marthe soufflant, suante : la chaleur fin de matinée collait chair. Clémentine et Géo ramassaient des coquillages, cent mètres plus loin. Ils riaient. Ils s’éloignèrent lentement, vagues d’écume aux pieds. Parfois Géo lui lançait de l’eau. Elle courait, les bras relevés : gracieuse. De toute évidence, ils s’entendaient à ravir. Ils ne se quittaient plus guère. En dépit des remarques de Roxie, à nouveau débarquée salvadorienne. Orco ironisait : quel charmant jeune couple : qu’ils étaient mignons ! Il lui offrait des fleurs, lui installait son hamac, chevalier servant, exactement ce dont elle rêvait. Que pouvait-elle bien lui trouver, se demandait-il, oh, le temps d’un éclair. Car elle lui trouvait simplement fleurs et sourires d’empressement, toutes attentions vitales, que lui méprisait hautainement, la douceur, les yeux caresse. L’amour ? Il en crèverait sans en parler. Il contenait l’émotion, cérébralisée, comme honte du sentiment. Résumé, bloc, dans sa violence totale, autodestruction affective permanente. Sauf lorsqu’il écrivait ! Sinon : ne jamais dire je t’aime ; prendre ! Agressions multiples. L’amour est un combat, décrétait-il. Mais non, soupirait-elle, un jeu, une danse. Et Géo dansait autour d’elle, sur la plage. Sous le regard clinique d’Orco.

L’oisiveté ne lui réussissait pas. Il carburait bière et bourbon, dès

dix heures du matin. Ne se sentant bien qu’ouaté d’alcool, récupérant son cynisme ustensile, et d’affiche condescendante. Il reprenait le rythme mécanique du bureau : la soif, mentale, avaleuse de rasades, coups de masse en tête, pieu, jusqu’à l’enterrement au torse. La grimace au premier verre, et puis la glissade : voiler l’existence d’un brouillard fragile. Gex était un bon prétexte, encore qu’il ne but plus autant qu’Orco. Aux prises avec le climat, étouffé, il sirotait des Schweppes, écrasé au fond d’un fauteuil, dans le patio, silencieux : poisson hébété.

Les journaux faisaient une campagne d’une ample démence contre l’université et les universitaires. Chaque jour, des tombereaux de calomnies. Aldebar et ses séides avaient détourné les fonds de la U. Le Parti Communiste Redemptorien entreposait ses archives secrètes dans les caves de la U. D’ailleurs, le colonel dirigeant les opérations y avait découvert un plan prévoyant le renversement de Molina. *La Presse* et *Aujourd’hui* publiaient une photo du terrain de football de l’université, sans les poteaux de but : le Polygone de Tir des Guérilleros. L’armée sortait des caves, encore, les sotanos, ah les sotanos !, des caisses complètes de cocktail Molotov, dont on faisait des essais devant les journalistes. On retrouvait un taxi abandonné : celui d’où étaient parties les balles qui tuèrent le guardia Antonio Ramirez devant l’hôpital Rosales, mais oui ! Voyez comme tout est clair ! Et, tenez, il y avait un poster de Marx dans le bureau du Recteur, dans le bureau du Recteur ! L’après-midi, tout en travaillant, ils écoutaient radio Cuba ! Les communistes allaient mettre la main sur l’université, il était temps, tout juste, que Molina intervint. *Aujourd’hui* publia une liste de livres pornographiques extirpés de la librairie universitaire : Masters et Johnson ; Wilhelm Reich ; Lénine : avec *Matérialisme et empiriocriticisme*, allez donc savoir pourquoi ; Sartre. Littérature rouge ! Et une fois de plus les sotanos : les guérilleros y avaient certainement séquestré et assassiné Regalo-Doña, sans aucun doute, quel meilleur endroit ? L’université : un Entrepôt de drogue ; un bordel, la preuve, ces étudiants slipés tombés du lit le jour de la prise de la U. Quelle dégénérescence, Salvadoriens ! Heureusement, l’ordre nouveau prenait place.

L’affabulation était telle qu’elle revêtait avec aisance la dimension

paranoïaque. Les accusations en devinrent dérisoires,

invraisemblances accumulées. Chaque jour, Orco découpait les dernières trouvailles. Il se constituait une documentation. Il avait décidé d’écrie un livre sur le Salvador. Peut-être une étude économique et politique, à travers la problématique pédagogique universitaire. Sans bien savoir comment il mettrait ça en œuvre, il ressentait nécessité profonde : parler le Salvador. Lever le drap noir cagoule tendu sur les pays de Centre Amérique. Prétexte aussi d’écriture, la fièvre travaillant au ventre. Peut-être même qu’il reviendrait au roman ? Bientôt ? Clémentine ne vit vraiment pas l’intérêt de l’étude, alors qu’elle encouragea vivement le retour au roman.

* + Tu crois que les problèmes de l’université de San Redemptor vont passionner quelqu’un en France ?
  + Et comment ! Regarde un peu : cette espèce de recherche sur la Formation des enseignants en pays néo-colonisé ; une intervention politique, à vrai dire : et la fonction des Sciences de l’Éducation, en société révolutionnaire, ou engagée ; plus largement des Sciences Humaines. Ne penses-tu pas que ça pose des tas de questions à la pratique éducative universitaire en France ? Tiens, à Nanterre, en Sciences de l’Éducation. Ces histoires d’université ouverte, de restructuration idéologique et socioculturelle, tu ne penses pas que c’est peut-être le problème en France ? Les facultés sont de vrais isoloirs ! Le savoir en cage ! La sclérose en plaques !

Elle hochait la tête. Évidemment, il s’inventait des arguments ! Et rien ne l’arrêterait. Il l’avait intégré, objectif. L’annonçant à Paulin, Géo, à Andréo et Rodolfo. C’était sa méthode : sensibiliser les autres à ses projets, pour les retrouver contraintes de travail. Ah, au fait, Clément, et ton… En même temps, il se valorisait, s’investissant dans l’entreprise à peine conçue, il y rencontrait ses images favorites, l’innovateur, l’exorciste ; j’ai tout compris, disait-il, à demi ironique. Ah, je suis un écrivain né. Tout est possible, si je le veux. Il en avait tiré des kilos de pages intempériques, au long des années. Publier : obsession hagarde.

* + Il faudrait que je récupère les bilans de groupe. Ils sont restés à la fac. Comment faire ? J’en aurais besoin pour la partie pédagogique de mon travail.

L’université était sous contrôle militaire, nuit et jour. La

commission civile chargée de la gestion transitoire inventoriait le matériel. Des motions pour la reprise du travail circulaient. Certains enseignants et employés se révélaient progouvernementaux. Prêts à toutes concessions pour obtenir des postes. Avalisant les inepties de la presse. Différents départements avaient pourtant convoqué des réunions clandestines, par faculté, en différents points de la ville. Il s’agissait de résister à la molinisation. Mais comment ? D’entrée, il y eut une tendance dure, refusant la collaboration ; une tendance collaboratrice, avouée ; et pour le reste, une catastrophique hésitation. Une coordination fut établie. Mais sans résultat. Le syndicat de l’enseignement supérieur tergiversait. La Melia avait mis en branle l’Association des enseignants redemptoriens. Ils sortirent quelques tracts. Molina menaça. Il n’y eut plus rien. Seul le Parti Communiste poursuivit sa contre-propagande, plus difficilement, mais plus obstinément. Andréo prenait déjà des contacts pour une réimplantation du Parti à l’université, lorsqu’elle rouvrirait.

* + Nous ne pouvons pas leur laisser ce terrain ! Nous devons y être :

noyauter. Bien sûr, chacun est maître de sa position, mais nous encourageons à la reprise, sous conditions évidemment, la liberté d’enseignement par exemple. Là-dessus, le gouvernement est contraint de céder. L’intransigeance reviendrait à isoler toute l’opposition. Si la résistance avait été solidement organisée, massive, nous aurions pu adopter des attitudes plus engagées. Mais vous voyez l’apathie actuelle, l’impuissance à s’unir !

Tous les deux ou trois jours, le département de Sciences de l’Éducation se réunissait chez Angelina ou chez Gasela. Chez Castro Carda, il n’en était pas question. Il était étroitement surveillé, comme la Melia. Chez Orco, dangereux. La police enquêtait sur les universitaires étrangers. *Aujourd’hui* avait dénoncé les Européens soldés du communisme international ! Depuis, Orco informait systématiquement l’ambassade de ses déplacements. Et la Melia préconisait le durcissement.

* + Luis travaille à nouveau, paraît-il, dans un collège. Je trouve ça dégueulasse ! Il faut refuser de travailler ! Un procommuniste, naturellement !
  + Refuser de travailler ? Comment ça ?

Julio s’insurgeait. Sa femme ? Ses gosses ? Les nourrir. Ils ne

pouvaient pas chômer à vie ! Lui cherchait quelque chose, également. Il ne supportait plus la situation. Il en était malade : tousseux, souffreteux, tordu d’accablement, vieilli, dix ans de plus.

* + Finalement, c’est ma femme qui m’entretient. Mais si ! Je suis à sa charge. Moi, Julio !

Antonio avait complètement disparu. Était-il en prison ? En province ? Arturo avait perdu son allant. Seule Licha vivait, rieuse et enthousiaste : son fiancé sortait de prison, acquitté. Ils étaient venus dîner à Flora Blanca, un jour.

* + Je crois que je vais quitter rapidement le Salvador. Ici, je ne suis pas en sécurité. Mon acquittement est un échec pour le gouvernement. Rafaelo Carros avait trente-cinq ans. Ils lui avaient mis sur le dos cette histoire de meurtre, dès son retour d’Europe. Ancien responsable de l’AGU, il avait pris des positions progressistes trop claires dans ses cours de philosophie, à Santa Ana. Il avait, de plus, publié un livre : *Science, Philosophie et Révolution*, qui l’avait classé dans le camp marxiste. Il était en fait de l’extrême gauche inorganisée, sympathisant des Tupamaros, mais plus ou moins velléitaire, et méfiant à l’égard

des organisations ouvrières.

* + J’y suis tout de même resté un an à la prison centrale, à Santa Tecla. D’abord la cellule, et les tortures : les pieds flagellés, les nuits blanches, les passages à tabac. Moi, je n’ai pas eu droit à la baignoire, mais c’était courant. Ils voulaient que j’avoue l’avoir assassinée, après l’avoir violée ! De toute évidence, je n’avais rien à voir avec cette étudiante. Leur but : discréditer les universitaires à travers moi, et les intellectuels de gauche du coup. Heureusement que l’AGU et l’UNO m’ont défendu. Il y a eu des pétitions. Enfin, ils ont dû me juger, et me voilà, en chair et en os. Ce n’est pas rien !

Ils fabriquaient des hamacs de manille pour l’exportation, à la Maison centrale. Les droits communs régnaient, caïds, sur les politiques, encouragés par l’administration, comme partout. La moindre récrimination se terminant par un séjour à l’infirmerie. Rafaelo, cheveux courts et lunettes rondes, avait encore dans les yeux l’angoisse captive.

* + J’ai souvent pensé qu’ils allaient me descendre.

Licha le regardait, admirative. Oui, il devait partir. Le CUC lui proposait de s’occuper des éditions universitaires centroaméricaines, à

San José. Le Costa Rica était pays beaucoup plus libéral. Le refuge traditionnel des exilés politiques. D’ailleurs, il y rejoindrait Aldebar et Castelo. Au fait, Morales avait ouvert un centre de philosophie populaire dans le quartier du Modelo. Il donnait des cours particuliers en somme, lui, le docteur Morales !

* + Mais moi, disait Licha, je ne serai jamais reprise à la U si elle est contrôlée par le gouvernement. Castro Carda non plus. Ni la Melia. Castro Carda parle d’un poste à Managua, tu sais ça, Clément ? Et vous ?

Oh, eux ! Ils attendaient. Les enseignants étrangers négociaient leurs salaires de juin. Ils avaient eu plusieurs réunions. Le gouvernement étudiait leur cas. Dehors, les marxistes infiltrés, hurlait *Aujourd’hui*. Ils avaient révélé à la une qu’un enseignant guatémaltèque avait appartenu aux FAR. Titre immense : « Le Guérillero Enseignant ». Clémentine pensait qu’il valait mieux plier bagages et rentrer en France. Lui pensait au Costa Rica, au Panama. Le CUC avait constitué des dossiers. Car : que faire en France ?...

* + Ah, ça, c’est toujours un problème maintenant. La crise, la crise, mon vieux !

Gex était instituteur remplaçant, avec une maîtrise de psychologie sociale. Expédié aux quatre coins des Hauts-de-Seine, il ne pouvait entreprendre une classe sérieusement. Il remplaçait. Avec des effectifs de trente-cinq, ça revenait à limiter le bordel. Classe ou garderie ? Il en avait marre, mais quoi faire ? Marthe, de son côté, ne se déplaisait pas au CNRS, documentaliste. Seulement, les traversées de Paris métro la migrenait à vomir, un jour sur deux.

* + Tu te dégotteras bien une place de maître auxiliaire quelque part, non ?

Puis il fut question de maintenir à l’université les enseignants étrangers. Ils n’étaient en fin de compte qu’une trentaine, déracinés, exilés politiques, migrants éternels sillonnant l’Amérique Latine. Ils avaient tous déjà connu plusieurs pays, plusieurs universités.

* + Nous sommes une sorte de prolétariat intellectuel, vois-tu Clem, expliquait Justinio, le Péruvien ; il était professeur d’économie générale ; il venait de Lima, chassé par le coup d’état militaire de 68 ; il était déjà plus ou moins attendu à Barquisimeto, où l’avait précédé sa femme. Nous suivions les révolutions, les putschs, comme des

feuilles sur l’eau d’un torrent. Oui, je retournerai à Lima un jour, Clem. Les militaires ont cette fois vraiment mis la barre à gauche on dirait. Mais comment savoir ? Je me méfie énormément de l’armée, moi, ancien militaire engagé. Mais oui, Clem, j’étais adjudant. Oh, mais j’aime mieux ne pas en parler. Ah, il soupirait, nous sommes des aventuriers prolétaires, ici très bien payés, ailleurs dans la misère, un jour en prison, un autre reçu par le ministre. La vida ! Regarde Carriera, le directeur du département de psychologie : études au Chili, prison au Guatemala, directeur au Salvador. Et demain ? Nous promenons nos diplômes sur le continent : la vida, Clem. Es asi.

Ils se retrouvaient dans un hôtel du centre, où le CUC avait installé une permanence. Des amitiés naissaient. Le Colombien est en taule. Le Mexique nous défend. Il y avait une Belge en math, que la fermeture de la U avait surprise vacancière hondurienne ! Elle arrivait. Solidarité muette : le groupe resserré sur lui-même, soudé par la mort des sécurités illusoires, jeté force brutale dans l’avenir, continuer sa route, hombre ! Car les nouvelles variaient jour après jour ; cette fois, le gouvernement prétendait ne les payer, et ne leur assurer le retour, qu’en cas de départ immédiat. Certains vendaient leur mobilier. Une Nord-américaine avait regagné New York. Fisselblitz, qui n’avait jamais participé aux actions communes, partit soudainement pour le Chili. Le Chili ?! Il avait toujours laissé entendre qu’il rentrerait en Argentine.

Paulin réglait les ultimes formalités. Il quittait le Salvador avec une tonne de bagages. Il vendit voiture et moto. Ultime fiesta à Flora Blanca. La veille, un affrontement violent opposa Clément à Géo. Prétexte : Géo décrétait la soirée fumerie de haschich ! À Flora Blanca, chez Orco, avec le petit-fils d’Escalon, ce hippy drogué ! Clément, enragé, écumant ; il insulta, menaça de casser la tête à tout le monde ; renversa une chaise d’un coup de pied ; il traita les Français du Salvador de dégénérés, et jura de ne plus mettre les pieds chez quiconque. Géo : abreuvé de stalineries politiques, au passage. Ce qui déclencha une crise de Roxie. Bientôt, la maison fut intenable. Ce con de Stal ! Des enculés, ces Gauchos ! Paulin et Laetitia n’intervinrent pas. Gex et Marthe étaient passés dans leur chambre. Clémentine était blanche et serrait les poings.

* + Si tu continues à gueuler, Clem, lui dit-elle plus tard, je me tire !

En ce moment, tu n’arrêtes pas ! Le retour du Mexique, un calvaire. Le soir, tu n’as pas pu discuter une seconde. Tu deviens con ! Et moi, tu m’envoies chier sans arrêt, comme ce soir, quand j’ai voulu… Je ne sais pas ce que tu as. Et Géo, qu’est-ce que tu as contre lui ?

Rage bleue. Qu’elle lui fiche la paix, cette petite conne, cette paumée, qu’il traînait comme un boulet, incapable de sortir de sa merde, de prendre une décision. Il allait se le mettre le cap, sur un patelin inaccessible ; qu’elle patauge dans sa merde, et avec Géo, tiens, ce connard de grande envergure ; qu’est-ce qu’il en avait à foutre, lui, de Géo, d’un coup il lui démolissait la gueule ad vitam aeternam. Fumer de la drogue, chez lui, membre du PCS ! Que diraient Andréo et Rodolfo, avec ce petit-bourgeois pourri d’Escalon, non, mais ça va pas, c’était pas la dolce vita ici : Molina, les exilés, les morts, l’université. Nous n’avons rien à voir ensemble. Méprisant, il lui scandait balles ses cris retenus : pauvre conne ! Il ne rentrerait pas en France, lui. Qu’elle parte, seule.

* + Tu as bien changé, lui dit Marthe. Tu es d’une rigidité terrible, tu sais, dans les discussions. Hier soi, Géo n’avait pas tort en affirmant que le haschich n’était pas très nocif. Tu connais ma position, bon. Mais là, il n’avait pas tort. À toi tout seul, avec ce que tu bois, tu les vaux largement, avec leur H. Et puis t’es chiant, à gueuler comme ça…
  + Mais, Marthe, je…

Il avait explosé, devant Géo. Pourquoi Géo ? Il le savait pertinence : le Géo couvé des yeux Clémentine, le Géo complimenteur plaisir. Ce désir mort qu’il avait entre cuisses, il le lisait dans leurs regards. Les couilles banquises siennes. Mais lui sans doute bandait à la voir. Et elle ? Le Désir, qui fait vivre. Non, il n’était pas mort ! Il le leur montrerait, sa bite, fléau de dieu, raide et rouge comme mat de bois ciré : la queue des Bouddhas. En fait, il se moquait du haschich. Le problème était ailleurs : intrusion sur ses terres et possédances. Il ne contrôlait plus, incompétent. Clémentine emportée, lui resterait un trou dans la poitrine. Pouvait-elle aimer quelqu’un d’autre que lui ? En avait-elle le droit ? Il touchait palpitantes ses exigences profondes, exigences de mâle sécularisé, ouvert aux dialogues, dit-on, dominance et soumission ; mais refus de la Femme maîtresse d’elle-même et de son corps. Pourtant, il développait des théories avancées : le couple

déprivatisé ; la démonopolisation du rapport sexuel ; la loi du Désir ; mais oui, Clémentine était libre !, libre de lui lécher les couilles, révérente, n’est-ce pas ? Qu’y avait-il derrière les mots, les attitudes étalées permissives, cette haine, peut-être, devant l’interdicteur. Haine infantile à lames rasoir pondue perte mère ; peur intense de ne pas être adulé ; égoïsme transcendant hérité du système. N’était-il plus aimable ? Délectation morbide, il n’en dirait rien. Il se murait, vaste, haut, tour de guet au regard vide. Il le leur montrerait !

Ils visitaient le Salvador, par à coups : Gex, Marthe et Clément. Clémentine ne quittait plus la maison, ou alors déambulait avec Laetitia, Paulin, Géo. Roxie regagna Paris. Puis Paulin et Laetitia s’envolèrent, boeing définitif, avec les signes de main coopérateurs. Et Lady C. découvrait Géo, ignorée par Western Clem.

* + Ça ira mieux en France, rassurait Marthe.

Ils visitaient. L’église rouge. La porte des anges, défilé rocheux sur les hauteurs de los Planes. Marthe refusant de gravir les marches escalades : l’énorme roche pointée ronde, vers San Miguel et son volcan, loin dans la brume chaude, la mer, mousse bleue, au sud. Marthe, suant au soleil, sous les sarcasmes sportifs mal placés de Clément, rivalisant avec Gex : ventrus ou non, ils avaient de l’aisance, eux ! Marthe, vexée. San Sebastian, au nord-est du pays, et ses ateliers de tissage, cotons blanc, bleu, jaune, vert ; longues coulées colorantes pendues sur fils fer, dans les rues pierrées du village ; les métiers lourds massifs, dans l’ombre des maisons ; et le claquement sec régulier des navettes ; village tressé de coton : séchages bariolés multiples. Ils travaillaient pour le Nicaragua, en bonne partie, qui d’ailleurs revendait à l’Europe. Exactement, señor ! Mais les métiers s’arrêtaient, uno después del otro ; la misère ! Maintenant : les usines. Ah, les usines ! Llobasco, autre village, tout entier centré sur la poterie, plus au nord. Les statuettes peintes, vierges et apôtres, santons, petits saints peinturlurés ; et de minuscules figurines de barro, qui faisaient la réputation de Llobasco : orchestres de marimba, scènes paysannes ; finesse fragile : quelques millimètres de terre minutieusement modelés, le Temps : patience ; et des curés enculeurs de nonnes, pour les touristes ; naturellement, ils en achetèrent ; les Yankees adorent ça ! À Llobasco, ils fermaient aussi boutiques. El Salvador, saigné vif ! Gex se réveilla : il interviewa Andréo dans le

but de sortir un article sur le pays, de retour à Paris. Dans *l’Huma* ? *France Nouvelle* ? À voir. La lutte armée est une de nos réalités à présent. Mais : l’Organisation, je n’insisterai jamais assez.

Ils visitaient. Le Redemptor avait quatre extraordinaires ensembles balnéaires : Amapulapa, sous les volcans de San Miguel et San Vicente ; Ichanmichen, à l’est de la Libertad ; Atecozol, à l’ouest, sous le volcan de Santa ana ; los Chorros, près de Santa Tecla. Cascades et jungles naturelles, sentiers sous les arbres, étangs baignades casqués de fleurs ; eau frissonnante, étagée, fondrières pierreuses. Les oasis redemptoriens, de foules dimanche. Juste avant la fermeture de la U, le syndicat de l’enseignement supérieur avait tenu son bal annuel à los Chorros : méchoui, et tangos basculants des bords de l’eau, litres de zig-zag, et rondes autour des arbres ; discours brûlés, aux tables de bois : l’impérialisme ! ; les femmes, seins dressés, riantes, dans ce ventre vert frais de Los Chorros, en début d’après-midi. Salvador !

Nahiuzalco, le village indien. Julie y poursuivait ses investigations sur le nahuatl ; avec toutes ses bandes d’enregistrement coincées dans la U ; des années de recherche vouées au bon plaisir militaire. Nahuizalco : lieu de pèlerinage indien, village des derniers caciques, accroché sous le volcan de Santa Ana, terre et boue ; poterie, tissage, élevage. La route du nord-ouest, vers les montagnes mayas. Nahuizalco, le village de Dora. Elle y avait invité Clément Clémentine en juin, à manger le poulet en chicha, chez une tante qui lui élevait son enfant de trois ans. El niño suyo !

* + No conoce usted la chicha ?

La chicha, boisson maïs fermenté : orange piquante ; ils en fabriquaient près d’ Atecozol. Ils s’y rendirent, avec Gex et Marthe, et dégustèrent, comme en cave beaujolaise ! Dora les accompagnait, heureuse d’être avec Clément : el señor Clément ! Belle, pantalonnée de rouge, elle était femme avec lui, simplement femme emportée sur les routes. Et Clément de la voiturer. Il s’y attachait, la taquinant, enfanteur. Hé, Dora, que bella ! Elle riait, gênée. Oh, señor !, buvant ses apéritifs sans sourciller. Elle n’était plus bonne, Dora, mais nourrice et mère, maîtresse et confidente… imaginaires. Ce jour de chicha, ils revinrent d’Atecozol par la côte pacifique, au soleil couchant. Clémentine était à la Libertad, avec Géo. Dora chantonnait

dans la voiture. Marthe et Gex rêvassaient. La vida. Dora. Vagues languides.

Orco reçut une proposition : département des Sciences de l’Éducation, San José ; mais il n’y avait qu’un poste. À moins qu’il ne restât seul en Amérique Centrale ? Une disponibilité amère l’habitait. La même qu’en 1964, sur le pont du Laborde, en Mer Rouge. Partir ! Tirer un trait sur sa vie, tous les dix ans, filer, cheveux au vent, ses cheveux fous frisés, droit devant, les yeux mangeurs d’horizon. Oublier les amis, les parents, les femmes, oublier, être un autre, jusqu’au roc naufrageur planté sur l’océan. Ailleurs, il se passait toujours quelque chose. Rester coïncidé aux bruits du large, balayé des tornades, lorsque le vent court au fond du ventre et bat les poumons, engouffré par le nez, la bouche, les oreilles, l’anus, miaulant destruction ; le cœur silencieux, nu, grand ouvert, grand comme le ciel : étoiles en tête ; seul ; puissant ; nanti d’intelligence lucide ; sûr, et solitaire…

# La nuit des tortues

Le village groupait une vingtaine de maisons. Terre séchée, lattes de bois, torchis. Village de pêcheurs à l’orée du Pacifique, sur la Baie des Mille Poissons. En plein sud-ouest du Salvador. Au bout d’une piste de terre rouge. Village de silence, perdu dans les cocotiers, les bananiers, ignorant de San Salvador, enfer lointain. Un petit car de brousse le desservait deux fois par semaine. Et, chaque jour, le camion de la pêcherie assurait une liaison avec San Vicente, à cent cinquante kilomètres, ville la plus proche. Le troisième véhicule à troubler le calme du lieu était la jeep de Larry, un type du corps de la paix. Il était là depuis cinq ans. Il avait d’abord mis sur pied une association coopérative de pêcheurs, puis ils avaient construit la pêcherie, grand bâtiment de moellons au toit de zinc, avec un congélateur pour la consommation des habitants. Il avait fallu tout ce temps pour que les familles, malgré leurs terribles carences vitaminiques, sous-alimentés chroniques, se décident à manger du requin. Le Requin ! el Tiburon ! Le Monstre de la baie ! Le Tueur aux dents scie. Vécu comme le diable Pacifique. Celui qui marchait nuit dans les ruelles, en versées sous les vagues : festins épisodiques. Les pêcheurs se refusaient à manger : la bête vorace les dévorant eux, leurs frères, leurs cousins, leurs pères, leurs femmes parfois. Larry avait dû patienter longtemps. Faire connaissance. Les accompagner chaque jour sur l’océan. À l’aube, jeter avec eux les filets et tendre les lignes. Vivre leurs peurs,

leurs amitiés, leurs rires. Partager leur fatigue du retour : à onze heures, la peau brûlée, les reins plombés, les épaules lourdes. Danser de plaisir dans la barque devant un banc de thons. Chanter le bonheur et la tristesse. Boire la gnôle mordante. Expliquer. Convaincre. Consommer des kilos du poisson maudit.

À présent, ils se nourrissaient de sa chair. Il n’y avait plus d’enfants affamés à Tamarindo. Larry gérait avec deux autres pêcheurs la coopérative. Il s’était installé au nord du village, dans le marais. Maison de bois sur pilotis, où il lisait Henry James et Lawrence, près de Maureen, oiseau rêveur. Dans de grands hamacs blancs et bleus. Couple étrange aux idées simples, amoureux de nature virginelle. Ils avaient fui les USA, le métal et le béton. Ils pensaient que la civilisation nord-américaine se détruirait elle-même, très bientôt ; déluge expiatoire, au bruit des mécaniques fascistes. Ils croyaient au paradis, terre gorgée d’eau. Clément lisait Céline. Il n’avait pas ouvert un roman depuis Nanterre. Guignol’ s band. Géo taillait des branches pour refaire une partie de clôture. Ou ils jouaient au ballon. Clémentine était belle.

Samedi, lune pleine, ciel chargé d’encre. Le vent soufflait du large. Le village fut saisi d’effervescence. Les plages se constellèrent de lumières : les lampes de poche des hommes. Les tortues sortaient pondre ! Elles émergeaient, masses énormes et sombres, se traînaient au-delà des plus hautes eaux, et déposaient vingt, quarante, quatre- vingts œufs, aussitôt enterrés. Épuisées, elles glissaient à nouveau dans l’océan. Il fallait faire vite : repérer le dos rond et noir, et se précipiter derrière la tortue pour enlever la ponte. Pieds nus, ils balayaient du faisceau lumineux la plage. Un cri : aqui esta ! Ils bondissaient. La tortue tirait ses deux cents kilos vers l’eau mère. Lente et douloureuse procession : la vie d’efforts terribles ; tendue vers ce moment générateur unique, déjà sacrifié par les hommes. Lutte consommatrice, et pénétration des contraires. Sourde maintenance biologique. Manger chauds les œufs de vie tombés du ventre. Et les tortues avortées s’en allaient mourir au loin, les yeux baignés d’eau salante : leurs larmes océanes, le ventre en trou vidé de présence, après un cycle insigne et mortel de trois ans, gros bateaux carcassés d’obstination suicidaire, porteurs de temps.

Ce soir-là, Orco resta longtemps assis sur le sable. Le Destin des

tortues.

# La dernière fête

Le département des Sciences de l’Éducation : éventré ! La porte de bois : cassée net en deux morceaux. Les bureaux étaient tous forcés, bâillants, tiroirs arrachés, ou tordus accordéons. Les dossiers jonchaient le sol, déchirés, saccagés, piétinés. Les livres de pédagogie de la Melia étaient jetés en tas devant la baie éclatée, maculés de boue et d’encre rouge. Il en récupéra trois, pour les lui rendre. Toute l’équipe espérait retrouver quelque chose, et guettait son retour avec anxiété. Il leur avait promis. Mais le projecteur à diapos de Licha avait perdu sa lentille ; les travaux personnels de Castro Carda s’étaient envolés ; le projet de centre d’orientation d’Angelina, Marco et Anselmo n’était plus que ses cendres, ils avaient brûlé les chemises en tas ; les magnétocassettes avaient disparu ; la petite bibliothèque était défoncée, sans doute les coups de crosse vengeurs. La guardia, Clément, la guardia ! Les fumiers ! Il était atterré : le fascisme, général ! Leur bilan était miraculeusement intact. Il le plia soigneusement et le glissa dans sa poche : le curso par instructores ! Mais ses livres ? Plus rien. Il tournait, le cœur serré, dans la grande salle assassinée. Le bureau d’Arturo : renversé sur ses tiroirs. La machine à café ? Jusqu’aux crayons, gommes, stylos, ils avaient tout volé.

* + Terminado ?

Son escorte revenait : un civil, du groupe de contrôle, et un

guardia, pistolet mitrailleur sous le bras. Il s’empara d’un maximum de vestiges. Il dut en signer la liste, aussitôt tapée à la machine avant de sortir : cinq livres, un appareil audiovisuel, des articles, des crayons marqués Universidad de El Salvador : souvenirs.

Géo devait venir deux jours plus tard. Ils n’autorisaient qu’une visite à la fois. Julie avait été la première française admise, dix jours auparavant. Elle n’avait retrouvé que la moitié de ses bandes d’enquête de Nulco. Sans magnéto. Mais elle s’était accrochée, elle avait protesté et fait intervenir Saint-Éloi. Et elle avait obtenu gain de cause. Un colonel de la police la convoqua pour lui faire reconnaître enregistrements et appareil. Il fut charmant, lui offrit le thé, gâteaux secs. Elle ne su jamais comment ni où ils furent localisés. Mais elle n’insista pas, trop heureuse. Son travail de publication n’en souffrirait pas.

Ils partaient. Tous. L’avocat de la commission civile avait une dernière fois convoqué les enseignants étrangers. À l’aide des périphrases requises, il leur expliqua qu’ils étaient expulsés. Sans jamais prononcer le mot ! Ce qu’Orco releva ironiquement devant les journalistes. L’avocat fit mine de se vexer, répliqua vertement, choqué.

* + Le Gouvernement du Salvador n’expulse personne, monsieur !

Ce terme est… injurieux !

En fait, ils avaient un mois pour quitter le pays. Le gouvernement acquittait les salaires de juin, juillet, août, et prenait à sa charge les voyages de retour, leur retirant leur carte de travail ; il déclinait toute autre responsabilité. Il n’y avait rien à ajouter. Les valises se fermaient. Clémentine était plutôt joyeuse : elle se voyait déjà dans son Morvan, chez ses parents. Clément se résignait au départ, sans enthousiasme, comme autrefois à Tamatave. El Salvador ! Sept mois dans la peau, comme années accumulées. Il se sentait en pays sien. Salvadorien. Il avait tissé les hamacs, près de Nahuizalco, façonné les santons de Llobasco, fabriqué la chicha, escaladé le cratère noir des volcans, jusqu’au ciel. Il avait connu le soulèvement terrible de 1932. Il était mort près de Santa Tecla, dans les frondaisons de Los Chorros, d’une balle d’origine nord-américaine. Il avait dévalé les campanes, en 1945, avec les paysans, les ouvriers, les intellectuels, pour renverser la tyrannie militaire. Il avait fait l’amour sur les hauteurs de

Los Planes, au sommet du Roc des Anges, face au pays torturé. Avec une Salvadorienne de large corps sombre, écartée, sur vague de cheveux noirs. Il avait vendu des tamales sur le marché de San Salvador. Sept mois, sept années. Et Clément mit ses livres en malle. Il ne lisait plus, il courait les films, il buvait, morose.

Gex et Marthe avaient câblé leur arrivée : Nanterre. Paulin était sans doute dans le Jura, en famille. Julie avait des propositions de l’Université de Mexico ; elle partirait avec Jésus. Annette se mariait !, un Redemptorien ; elle restait. Les Mineroni se séparaient : elle vivrait sur les Planes avec un photographe français ; lui gagnait l’Europe, sac à dos, l’aventure ; veremos, hombre !

Les couples branlaient, racines en l’air. Orco se retrouvait, aveuglé de réalité ; il n’était plus question de fuir ; l’exil doré transpirait le pus. La France, toute proche à nouveau, soudain. Que ferait-il ? Sans doute maître auxiliaire, ici ou là. M.A., monsieur le bien diplômé, tout juste ! Il reprendrait les études, terminer son doctorat de troisième cycle ? Un papier de plus, pour les chiottes ? Deux licences, une maîtrise : des merdes paraphées, au plus. Non, il n’y avait pas de crise du monde capitaliste, mais non, mais non ! Rester au Costa Rica, filer en Argentine ? Il se disait que…, le Chili, l’Afrique ? Fuirait-il éternellement, marginal ? Aurait-il un jour le Désir et le Temps d’écrire vraiment ces romans qui lui bouffaient la vie ? Et puis, que signifiait cette référence obnubilée, l’Écriture ? Votre Analyse, Monsieur, Votre thérapie, Narcissique ? Et Clémentine, comment la situer, dans ce marasme envahisseur dont il ne voulait rien partager, le cœur et la bite en berne.

Bien sûr, à Nanterre il y avait les camarades du Parti, les luttes quotidiennes, âpres et sérieuses. Il se souvint de Luc : pourquoi pars- tu maintenant, au moment où nous allons l’emporter ? Luc, infatigable argumenteur et militant, bientôt avocat le Luc ; et cavaleur de minettes ; dès que la belle Josia tournait le dos. Nous l’emporterons ! Tous les mecs du lycée Chaptal, un groupe solide, assis sur une même mobilisation politique ; une équipe de grandes gueules, à la santé terrible, tissée de bringues et d’histoires de cul. La Sexualité de Crise, monsieur : liberté sexuelle ! Communauté ! Ça causait ! Ah, les intellos ! Clémentine : lassée de mots d’auteur. Mais ils collaient des tas d’affiches, distribuaient des kilos de tracts, tiraient des journaux de

cellule, des analyses syndicales, organisaient des grèves. Où donc était passée cette putain de santé, puissante, agressive, rigolarde ? Orco, cuidate ! Marthe lui avait dit : tu ne fais plus rire comme avant ; tu ne fais plus le con ; tu prends tout au sérieux ! Orco, hé, mec ! Il s’était refermé sur ses problèmes, comme moule foudroyée, pour se jeter dans la vie du Salvador, salvadorisé, passionné, bouleversé, aux dépens de leur couple, réduit support fonctionnel ; gommé ? Aimait-il Clémentine, l’aimait-elle ? N’était-il que coquille vide, ce couple ? Mariage pourrisseur, l’amour cloué sur registre ; prétexte à regroupements des clans familles ; appareil de combat ; dispositif contre l’angoisse. Le mariage des autres, sur le couple enchaîné. Comment renier cet accomplissement total, le rapport sexuel, et l’instaurer monopole ? Jouir. Clémentine et Géo, pourquoi pas, après tout. Lassitude. Autre chose devait être possible : l’association de travail, bâtie sur la pratique, discutée, organisée, qui laisserait marge personnelle de développement ; un couple ouvert sur les autres : équipe affective. Mais comment, quand ? Et cette mortification qui lui venait au corps, lorsque Clémentine souriait à Géo. Deux mille ans de mâlerie. Ma femme, monsieur. La Mienne ! Faible con sans défense, l’Homme, heureusement armé de fantasmes. Ils travaillaient et changeaient le monde, ils construisaient la culture, Fantasmes, jusqu’au cœur de la science : outils dans la matière. L’Homme, montage machine. Tant de questions dressées sur le corps Humanité, de course invincible. Vers la société communiste, en Fin ? Une Fin symbolique : la soif et la faim référentes.

La Clémentine aux yeux craintifs d’autrefois. Elle avait longs

cheveux noirs jusqu’aux reins, robe noire dentelée, et marchait à bout de pieds. Avec ce sourire figé mélancolique, qui lui crispait à chaque fois la gorge lorsqu’il la regardait. Silhouette rêvée, ombre délicate et fugace, mésange charbonnière et bergeronnette grise. Elle s’effaçait aussitôt, la moindre rue passante la noyait aux regards. Clémentine à fraîcheur enfante. Il s’engouffra dans sa fragilité, vers le refuge. Romance et chambardement sans précédent. Clément Clémentine. Du temps où il n’admettait pas d’aimer. S’attacher ?! Où il niait sa propre affectivité, avec un cynisme morbide. Du temps où il avait peur d’aimer quelqu’un d’autre que lui, de peur de s’y perdre.

Andréo téléphona un soir, à une heure avancée. Il y avait quelque

chose à faire. Il avait reçu un colis un peu encombrant… Pouvait-il le déposer quelques jours chez lui ? Il sonnait une demi-heure plus tard. Il lui dit de ne pas allumer l’entrée, depuis la grille. Ils étaient deux. Ils entrèrent en coup de vent, et s’installèrent dans le séjour. Dora dormait, Clémentine était de sortie Géose.

* + Clément, te présento Antonio Riveira, responsable national de la Fédération des Syndicats, membre du bureau politique du Parti. Ils viennent de le relâcher. Ils l’avaient cueilli à la descente d’avion. Il rentrait de Moscou. Nous sommes inquiets pour lui. Nous le changeons chaque semaine de résidence.
  + Hé, je ne vais pas rester cloîtré comme ça six mois, non !
  + Pues, veremos…

Andréo fila. Antonio se détendit. Il avait quarante-cinq ans. Communiste de toujours, gendre de Navaro, l’un des chefs de file du PC, en 1932, fusillé. Costaud, joufflu, de puissance débonnaire, des cheveux noirs brillants plaqués sur le crâne, le regard direct derrière ses lunettes à monture métallique. Cheminot. Ils engagèrent une longue conversation, qui devait durer huit jours. Semée de bouteilles d’alcool. Car Antonio supportait mal la claustration. Et Clément entretenait le rythme mange-temps.

* + Oui, je revenais de Moscou, Clément. Un congrès d’étude des syndicats latino-américains. Ah, que ferions-nous sans l’Union Soviétique ! Ils m’ont arrêté à l’aéroport de Llopango. Ils m’ont enfermé à la police nationale, dans ce que nous, militants, nous nommons le Palais Noir, un cachot sans lumière, de trois mètres sur trois. On t’y laisse le temps qu’il faut. Au milieu, il y a un trou pour les nécessités. Ils crient des menaces, des insultes, par une bouche dans le mur. Ils font mine de te fusiller, dans la nuit. Chaque jour, ils t’annoncent que c’est le dernier. Enfin, tu vois ça. Ils veulent briser ta résistance psychologique. À la fin, j’allais bien car je connaissais le truc, déjà. Je ne bougeais pas trop, pour ne pas m’épuiser, mais je me maintenais en forme. C’est qu’on a un morceau de pain et de l’eau par jour, pas plus. Enfin, un matin, ils me sortent, ils me bandent les yeux. Nous voilà partis en voiture. Ils s’arrêtent. On rentre quelque part. Beaucoup de monde, semblait-il. Ils m’enlèvent le bandeau. Alors là ! beaucoup de monde en effet : des militaires, des policiers et des hauts gradés !, les types de la sécurité ; et un Nord-américain, le responsable

de la CIA au Redemptor ! Alors j’ai compris que je n’avais plus que quelques heures à vivre. Sinon, pourquoi m’auraient-ils montré à visages découverts tous ces fumiers et le mec de la CIA ? J’ai pris ma respiration et j’ai souri. J’avais accepté de mourir. Oh, j’y étais préparé, Clément, tu sais.

Clément : la boule dans la gorge. Il but un whisky sec, un trait. La mort.

* + Et ils me font asseoir, très polis, me délient les mains, tout. Je me demandais un peu ce qu’ils voulaient vraiment. Alors un des militaires m’interroge : Antonio Riveira, vous revenez de Moscou ; fallait voir : ils savaient tout !, où j’avais logé !, ce que j’avais fait !, par où j’étais passé ! Oh, tu sais, rien d’extraordinaire, ils ont démasqué à Moscou des agents de la CIA, tu sais où : dans le métro ! : enfin, vous revenez de Moscou, et nous aimerions que vous nous parliez de l’URSS ! Alors, je ne me dégonfle pas, j’y vais ; je n’avais plus rien à perdre. J’ai parlé pendant deux heures ; je connaissais bien l’URSS, j’y ai fait l’école internationale. Tout y est passé, le collectivisme, la gestion des entreprises, le niveau de vie, le logement, la santé, l’éducation, les kolkhozes. Je me croyais à un cours du syndicat ! Il s’esclaffa, se tapant sur les cuisses. Et ils prenaient des notes, tu vois ça d’ici ! Tant et si bien que j’oubliais la situation, et faisais une véritable démonstration à l’appui ; j’avais pas mal de statistiques en tête… À la fin, ils me remercient, oui, ils me remercient ! Le mec de la CIA se déclare enchanté ! Là, je m’attends au pire. Ils me rebandent les yeux, me ramènent à la police nationale, et, tiens-toi bien, ils me libèrent, comme ça ! Hier matin, donc. C’était tellement invraisemblable que je n’osais plus sortir. Ils allaient me descendre dehors, que je me disais. Mais non. Les copains étaient là ; on fonce chez Andréo ; et me voilà. Le Parti a jugé bon de me mettre en lieu sûr quelques jours. Ça m’emmerde un peu. J’avais un meeting demain soir à San Vincente. Après-demain à Santa Ana. C’est pas tellement le moment de prendre du repos. Le régime se fascise… Ah, enfin…
  + Ta peau vaut bien une semaine d’inactivité, Antonio. No crees ?

Il dormait dans la deuxième chambre, sur la rue, tous stores baissés. Dès qu’arrivait un visiteur, il disparaissait en silence. Le matin, ils prenaient le petit déjeuner dans le patio, puis lisaient les journaux. Andréo ou Rodolfo maintenant le contact. Vers midi, ils

attaquaient l’apéritif. De jour en jour, Antonio buvait plus, les yeux soudain barrés de nostalgie. Il ne pensait plus qu’à sortir. Sortir. Non qu’il s’ennuyât. Mais, un actif comme lui. Clément avait consigne de le tenir là, de force au besoin ! Un militant ouvrier de trempe singulière, riant et chantant, entre deux silences dépressifs. Nous gagnerons un jour, Clément. Au Parti à quinze ans. Son éducation avait été faite entière par le Parti, ici, au Salvador, puis à Moscou. Cadre ouvrier, il parlait plusieurs langues, et maîtrisait tant la théorie économique que la théorie philosophique. C’était un plaisir de débattre avec lui ; du matérialisme dialectique ; du problème de l’essence de l’homme ; du capitalisme monopoliste d’état ; des travaux des économistes communistes français ; du PCF et de l’Union de la gauche ; de l’histoire centroaméricaine ; du Chili ; du Pérou. Il avait parcouru toute l’Amérique Latine. Délégué salvadorien à la Fédération Syndicale Mondiale. Il était en Chine avec Andréo. Paris. Alger. Prague. Il mangeait comme quatre, fanatique des poivrons farcis et de la viande en sauce.

* + Dora, quelle cuisine ! Ah, quelle cuisine !

Clémentine avait eu peur le premier jour. Si la police débarquait ? Mais Andréo l’avait tranquillisée. Toutes les précautions étaient prises. Il n’y avait rien à craindre.

Ce fut l’un des soirs où Raoul convia les amis à fêter son départ. Il comptait rentrer en octobre. Clément refusa d’y participer, pour ne pas délaisser Antonio. Mais il poussa Clémentine à s’y rendre. L’invitant avec un calme souterrain à concrétiser son désir. Qu’elle ne se posât plus de problème ! Géo avait envie d’elle ? Elle avait envie de lui ? Pourquoi nier l’évidence et danser en rond comme chiens aveugles ? Qu’ils s’aiment ! Il s’en moquait au plus Haut Point ! Et puis, ne serait-il pas dommage de n’en pas venir à terme réalitaire de cette idylle toute en boutons ? Depuis un mois, ils ne s’en plus quittaient.

Clémentine, pâle et tendue. Elle était là, assise devant lui : coupable. Les jambes serrées, devant la reproduite image de l’Autorité sans doute, le Référent. Il argumenta, démontra, marbre. Vous avez l’autorisation du Père mari, madame. D’une petite voix filante, elle s’enquit plus au fond : il ne lui en voudrait pas ?, il ne… il ne, rien du tout ! Libérez-vous, jeunette ! Moi, Orco, je ne demande l’avis de personne, alors ! Et puis Géo bavant de désir à s’en tourner fou, mais

Voui ! Elle soupira, acquiesça.

Ce fut nuit longue, et intense. Ils burent trous d’enfer. Antonio raconta son voyage en Tchécoslovaquie au temps de la sinistre clique novotnienne, la bureaucratisation cancer. Il parla guérilla. Il n’y croyait pas encore. Un prétendu guérillero salvadorien plastronnait à la Havane, depuis un attentat raté à l’ambassade gringa. Le Salvador se prêtait mal à des actions de guérilla : trop petit, trop facile à contrôler ; et le terrorisme urbain faisait problème. Il retraça la lente et pénible reconstruction des syndicats, après 1932, jonchée de massacres. Ils discutèrent de la U, et de l’Indécision des intellectuels. La nuit marchait. Antonio se coucha, ivre-mort. Aussitôt il ronfla, pulsations puissantes et régulières. Orco reprit un verre ; le p’tit dernier ! Il avait sur la poitrine la lourdeur solitaire. Peut-être que Clémentine s’en irait un jour ? Elle n’était pas heureuse. Autrefois, son cow-boy chaptalien, il n’y avait pas eu de problème, des rapports sexuels, disons limités. Mais déjà elle avait subi le choc. Comme si elle n’admettait pas de tromper. Comme si tromper, se tromper, c’était reconnaître un échec, le leur. Elle était simple, Clémentine. Elle n’avait rien à voir avec leurs rationalisations intellectuelles, autodéfenses et fuites construites. Elle voulait un Mari, des Enfants, de l’Amour Normal quoi, tout ce qu’il avait écarté d’emblée, sans bien savoir pourquoi. À l’époque, elle avait couché avec Garingo par pure provocation, pour répondre aux siennes. Enfin, il était beau ! Et avec lui, justement, son double oppositoire ! D’ailleurs, il en rajouta, et lui prédit qu’elle éclaterait un jour : tu l’étouffes, Clément, tu l’écrases. Leur professeur aussi à Nanterre université : Clémentine manque d’air. Tous les amis. Serait-il passé à côté de la plaque ? L’aurait-il frustrée de huit ans ? La petite Clémentine. Lui, monstre égoïste : je vais où Je veux, je fais ce que je veux, je n’ai de comptes à rendre à personne ; un enfant ? Au fait, il n’y avait jamais songé. Quel était donc ce type : Orco ? Qui fuyait-il, suçant de l’affection à tous les carrefours, sans cesse à pleurer des maternages sexuels, bloqué sur sa peur de la femme, déguisée demande insatiable ; Ah, les avoir toutes ! ; Le mariage nié ; le couple : Moi ! ; le sexe : un Trompe Temps ! Il ne l’avait jamais entendue en réalité. Autrefois, si, mais depuis ? En ces heures creuses de la nuit, elle se racontait à un autre, à Géo, il l’entendait, lui. Autre chose cette fois, il n’était pas de son

camp, Géo. Il cherchait une femme, pour lui, à lui. Il était amoureux de Clémentine, ça se voyait, énorme. Il était simple, doux, doux !, avec elle. Un tournant dans leur vie crevassée. Il se souvint une fois de plus des ironies de Géo : les coucouples ne supportent pas le climat ! Mais oui, Géo. Mais oui, Géo. La guerre des femmes : pas question de démarrer là-dessus ! Peut-être qu’ils faisaient l’amour à présent ? Et si elle se mettait à jouir, comme Folle ? Tout était prêt pour ça, non ? L’attente, les sourires, les effleurades. Elle allait jouir. Afordunatamente ! Cierto ! La Salope ! À peine vous les lâchiez dans la nature que ça vous filait au pieu, nanti d’Ouverture ! Ah, les femmes : droites, murées, intactes, et soudain claquant les portes, vierges, disponibles ! Il faut analyser plus profondément l’expression se faire mettre.

Clémentine, oiseau rare, ton ossature, tes vertèbres et ton basin, de quoi tenir debout ; ta structure, comme y disent de nos jours, mec Orco ; ta campagnière amoureuse, cassée jouet femme au long de ta route, Nevers, Mâcon, Saint-Aygulf, Joigny, Nanterre ; ta femme, Mec ; rigole pas avec ça. J’aime toutes les femmes ! Un cul dans la rue, et je pars ventre à terre, le nez renifleur ! Il aimait toutes les femmes ! Mais Clémentine en vadrouille, et le building cathédré vacillait, seul, paumé. La vie est dure, pas vrai ? Clémentine, ma royauté, je suis revêtu d’impuissance ; je suis un iceberg, en somme.

Il sursauta. Dora souriait, depuis la cuisine, en robe de chambre.

* + Oh, señor ! Que faites-vous, si tard ?

Il l’invita à s’asseoir. Il parla beaucoup. Elle avait tout compris : Antonio était un communiste ; Clémentine était avec Géo ; il avait le cafard. Oh, señor, disait-elle, j’aimerais tant partir avec vous deux ; j’ai vécu des mois merveilleux. Il la prit par la main et l’attira sur ses genoux. Elle tremblait. Elle lui conta sa vie : son mari, parti travailleur au Costa Rica, puis au Panama, au Chili, à présent à San Francisco. Elle n’avait plus de nouvelles depuis deux ans. Où était-il exactement ? Elle avait réclamé le divorce. Mais c’était compliqué. Et l’enfant, el niño suyo. Elle n’avait plus de rapports sexuels depuis quatre ans, elle devenait vieille, il lui fallait trouver un mari, pour le petit ; mais tant qu’elle n’avait pas obtenu le divorce ! À treize ans, elle travaillait aux champs ; puis en usine. Elle avait commencé comme bonne par Élise, chez un Italien obsédé des raviolis. Mais

sympathique. En général elles préféraient les Européens ou les gringos. Les Salvadoriens étaient pires que tout : mal payées, à disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles dormaient sur des paillasses innommables. Des Vampires, señor.

À l’aube, elle s’enfuit. Il l’avait longuement embrassée. Dora.

Niñita. Blottie contre lui, fervente, intelligente ; une fille du peuple.

Les préparatifs s’accéléraient. Ils décidèrent de rentrer en France par les Antilles. À trois : Géo, Clément, La Femme. Géo s’occupa des billets. Il les fit transformer en billets Open. Ils avaient tout le temps de revoir Paris : San José, Panama, Caracas, La Trinité, Bridgetown, Fort-de-France, Roseau, Pointe-à-Pitre, Antigua, San Juan, Lisbonne, Paris. Voyage hallucinatoire. Suicide.

Partir ! Alors qu’ils s’enracinaient. Rodolfo les plongea dans le Modelo, où son père avait un petit atelier de cordonnerie. Un anarcho- syndicaliste de 1932 ! Il les emmena dans un congrès de la Fédération des Chemins de Fer, leur présenta des camarades militants ; et, au mur, deux grandes photographies des dirigeants assassinés en 68. Le frère et le cousin d’Andréo. Rodolfo et sa femme, débordants d’amitié. Clémentine pleura d’émotion lorsque Rodolfo, sa femme et Andréo leur offrirent des tissus et des terres peintes salvadoriennes. L’Amitié, hombre.

Les enseignants du département avaient convenu d’une soirée d’Adieu à Flora Blanca. Que Clémentine ne s’occupât de rien ! Un soir, ils tombèrent sur la maison, marée furieuse chargée de nourritures et d’alcools, et avec un orchestre ! Ce fut autre nuit terrifique. Licha dansant jusqu’à l’épuisement, avec Clément, Arturo, Marco, et Anselmo. Les sambas, les cha-chas, les tangos. Angelina et son mari dégustaient une bouteille de vin français, bordeaux. Angelina : elle leur offrit deux tableaux typiques de San Miguel, qu’elle leur avait fait faire. Pour nous ? Si, si, especialmente pour vous. Cette soirée et ces deux tableaux, pour marquer notre amitié, Clément et Clémentine. Émotion. Danse. Folie. Marco, Anselmo, Castro Carda, ivres à ne plus marcher. Départ !

* + C’est que…, nosotros, nous buvons sec, quoi !

Tous réunis, moins Antonio, Julio et Luis, autour du barbecue d’Angelina, dans le patio. L’orchestre, dans la salle à manger. À deux heures du matin, tout était bu ; il fallu se procurer du Zig-Zag. Le

sereno partit sur sa bicyclette en chercher. Lui aussi, la main sur le cœur, pleurait de les voir partir. Ce fut autre nuit terrifique. À quatre heures, les derniers raccompagnaient Marco, fin saoul. Le sereno mangea quelques côtelettes. Clémentine se coucha. Dora aussi, elle avait dansé, Dora. Clément tomba raide sur le lit, tas fumant.

Llopango : il y avait Raoul et Isabeau, Castro Carda, Angelina et son mari, Licha. Clémentine pleurait. Géo à l’écart, avec Raoul. L’avion prenait piste. À Flora Blanca, Dora leur était morte dans les bras, en larmes ; elle geignait, des plaintes profondes. Adios. Elle lui avait murmuré, contre lui : Nunca les olvidare, señor. L’oubli, jamais, Dora. Dora : ananas et mangue.

* + Je suis honteux de mon pays, disait Chico, le mari d’Angelina. On vous Expulse ! Clément et Clémentine. J’en ressens une franche honte pour ma patrie. Ce n’est pas digne de notre grande hospitalité latino-américaine. Nous sommes catastrophés. Amigos nuestros. Amigos queridos.

Clément sentit qu’il allait pleurer lui aussi. Déjà, les larmes sautées aux yeux. Le Salvador ! Sept mois, sept années. Il ETAIT Redemptorien, para siempre. Nunca les olvidare. Il manqua se battre avec un employé des douanes tatillon, se calma. Un peu plus, il restait… Par siempre. Adios, amigos. Un jour, ils reviendraient. Si, un jour. Embrassades et accolades, emphases chaleureuses. Si, un jour, regresaremos…

En Uruguay, ils venaient d’arrêter Sendic, le leader tupamaro. La mâchoire brisée d’une balle.

# Nature morte

La universidad del silencio. Il découpa, puis colla avec soin le titre de l’article, comme en-tête de la page quarante-trois de son livre : *El Salvador, pédagogie et politique*. Une page tract. L’université du silence. En soixante-douze ans, l’autonomie universitaire salvadorienne avait été violée trois fois. Deux fois par le dictateur Martinez, le général de 1932 ; en 1933, puis 1939 ; durant quelques mois, où il dut céder, la première ; et se démettre, la seconde. La troisième par Molina : 2 500 salariés et 11 000 étudiants à la rue, actualmente.

Il ricana en relisant les quelques extraits de la Constitution salvadorienne qu’il avait cités, plus avant : Instruction primaire obligatoire ; nécessité d’une alphabétisation nationale ; enseignement démocratique ; liberté d’enseignement ; autonomie universitaire. Les articles 198, 199, 200, 202, 204 ! La moitié des Salvadoriens de plus de six ans étaient analphabètes absolus, au sens de l’Unesco, c’est-à- dire qu’ils n’avaient jamais fréquenté l’école. Le quart de la population était analphabète potentielle, ayant quitté l’école avant terme. Il écrivit, en gros : La sous-éducation caractérise, comme la sous-alimentation, quatre-vingt à quatre-vingt dix pour cent des Salvadoriens. Incontestable ! Il avait tous les documents, y compris officiels.

Il terminait le livre, pour Maspero et Copferman. Oury disait que ça pouvait marcher, dans la collection « Textes à l’appui ». Aïda, également. Il y avait une partie politique, à la fois étude et dénonciation ; et une partie pédagogique, où il relatait l’expérience avec les instructeurs, sous le signe de la pédagogie institutionnelle, et de la pédagogie conçue, comme il disait, comme un montage politique de la vie quotidienne. Après « Chronique de l’école caserne », signé avec Fernand Oury, qui fut beaucoup lu et crispa tout autant.

Hein, il savait pas, l’autre, au bistrot, devant son blanc casse, qu’en ouvrant la bouche, en se redressant comme ça, en arrière, pour parler au gamin qui l’accompagnait, lui racontant l’histoire du quartier, il faisait de la pédagogie ! Orco but le sien, cul sec. Gex et Marthe l’attendaient pour dîner. Il logeait, depuis un mois, chez eux. Cherchant un appart, du côté de Nanterre, Colombes, enfin, par là.

Et après, se dit-il, j’écrirai un roman, un autre, un de plus, oui, ça me tente. Étrange comme la peur, la douleur, la souffrance, vous réveillent !

Voilà. Ça y est. Je vais écrire sur cette année-là. Le Salvador. La maturation Clémentine, en fond tragique et sauvage, dans ce pays d’où une partie de moi ne reviendra jamais.

Ah, le Retour ! Géo et Clémentine ne se lâchaient plus. Elle le poursuivait dans les rues. Elle faisait l’amour avec lui, puis dormait avec Orco. Larguée, Clémentine ! San José : j’allais, en taxi, au siège du Parti d’avant-garde Populaire, discuter avec des camarades, et sans doute saisir la main mise américaine, une fois de plus. Au tournant d’une avenue, je tombe dessus. Ils se tenaient par la main, souriants. J’étais vide, dégraissé, je crevais muet ; ils ne m’ont pas vu.

La peur, à chaque instant, l’oppression poitrine, de la voir vivre en dehors de lui. Il guetta quinze mille kilomètres un signe d’elle, un mot geste. Mais elle ne jouait plus, Clémentine. Elle restait telle, sincère, et sérieuse. Elle s’était vécue belle et désirable. Et quelqu’un l’aimait, totalement. Elle en était émerveillée, revivante. À San José. À Colón, faisant l’amour, comme jamais depuis dix ans. Géo : d’extase fou. Pendant que Clément traînait, nuits, les bars à putes, dans les quartiers coupe-gorge, rien que pour parler d’elles, d’eux, buvant, et payant des

steaks aux petits macs et aux filles de Colón, filles malades, vérolées, prostituées à treize ans. La zone canal ! Les Yankees, encore, j’en ai marre. Fiers et sûrs de leur blancheur économique. Mais ils ne sortaient pas la nuit, les gringos, ici à Colón, ou en groupe et armés.

Panama. Comme Djibouti, Mombasa, Tana. Puis : Caracas.

Ville métropolée, chevauchant la misère. Géo, partagé ; partir avec Clémentine ? Elle, heureuse : deux hommes, l’Amant, le Mari. Orco allait au cinéma. Terence Hill Trinidad. Il y croisa une Américaine ; elle avait ses règles, et ne voulait pas baiser. J’ai mes anglais, qu’elle disait, cette conne d’Américaine ! Ils prirent tous une cuite, chez un Vénézuelien plus ou moins flic, qui prétendait se faire l’Américaine, ou Clémentine. Il manqua passer de fenêtre. Caracas : le téléphérique, jusqu’à la plage de la Guaira, de l’autre côté de la montagne.

Ascension d’altitude, sur les collines vertes, planeur jaune en haut des buildings couvrant la vallée, avec l’océan frontière. Trinidad. Il partit sac à dos sud, se retrouva chez des Hindous, et y passa la journée, reluquant une indienne invitante. San Fernando. Quartier des Indes, lourd du colonialisme anglais : pays désolés, laissés secs de vivre, sucés pompés, agressifs ; les maisons de bois, chalets, gris, bleus et blancs, carrés. Basses-Antilles. Charme rude. Les femmes : d’œil haineux. Monsieur Blanc. Magnifiques plantes. Il n’y avait rien à dire. Ils m’ont même empêché de leur parler. Mourir debout, ni couché ni à genoux, flamboyait une affiche du leader Maximo Torrijos, à Panama. Nous sommes blancs, peints de frics, compañeros. Hey, Men ! Ils prenaient l’avion comme un autobus, quand ça leur chantait. Ah oui, et ces cars incroyables de Panama ! Couleurs tropicales partout, et titrés : La Championne, La Fidèle, La Rapide, La Folle des Tropiques ; l’intérieur idem, soleils, mers et bambous, sur la ferraille trimbalée. Des proverbes à femmes ; ils leur en voulaient, à Panama. Ville foule asiatique, africaine et india. Les calamares et le manioc à la bière. Le centre du monde, dit-on, mais barré du bras canal yankee, insolence meurtrière. Puis, la Barbade, nid touristes. Promenade en voilier corsaire, mais oui ! Clémentine, bronzante et Géote. Puis, la Martinique, pierre rare et créole, de dernière beauté ; trois jours, paradés sur l’herbe et dans l’eau, claire à s’y voir vivre transparent. Le rocher du Diamant. Rêves. Le Club Méditerranée à côté, bien sûr ! Les punchs : ça-y-va ! Et le vin français retrouvé,

miracle et saoulerie pâmante. Du vin ! Géo avait charmé leur hôtesse américaine, juste avant San José déjà : ils en burent un grand Graves. Et la descente sur San José, bête luminaire : yeux vagues, cœur gorgé, l’enfance finie. Ils y trouvèrent Aldebar et Castelo, en quête de travail. L’exil. Pour combien d’années ? Mais la certitude farouche de vivre.

De plus en plus, Orco pensait que ledit Occident s’endormait, abruti de facilités. Il en avait d’autant plus peur, puisqu’il y retournait ; soi-disant chez lui.

Angélina avait écrit trois fois.

Jamais reçu tes lettres, Clément. Dora travaillait chez des Français de San Benito : contente, mais nostalgique, señor y señora, siempre je pense à vous. Annette avait repris à la U, missionnée par le gouvernement français ! Il y avait un délégué de la sécurité dans chaque département, qui surveillait les profs, écrivait-elle. Lettres ; deux ans et demi de lettres, et bulletins du Parti, de la Fédération Syndicale, dans une chemise grise, à côté de l’électrophone. Nanterre. L’électrophone de Géo, pour son appart, puisque Clem ne pouvait pas vivre sans musique.

Et Géo, roi des Pyrénées-Orientales, acheta une chaîne pour Clémentine. Elle avait sa chambre là-bas, la sienne, où aucune de ces connes pouffiasses n’irait traîner son cul. Elle avait sa table de nuit et ses affaires. Il l’attendait. Oui, je l’aime, Clément.

Le karaté, comme une bête. Et puis, un type, moustachu, droit et carré, était arrivé du Japon pour reprendre le souffle du Kyoku, Jacques Legrée. Alors, ça tombait bien. Il se lança à corps perdu dans le grand Zen et la culture des mondos et du koan. Neige qui tombait sur nous es tu la même cette année ? Basho. Et Oyama : la vie d’un roc, dans la violence humaine.

(Notes)

La Dominique. Île minuscule et primaire, dit Raoul. Forêts millénaires. Réserve des derniers Indiens Caribe. Ceux qui se prirent les Antilles jusqu’à Porto-Rico, barrés en barques du Venezuela ! Guerriers. Ils liquidèrent les premiers indigènes, Taïnos. Et furent écorchés par les Espagnols. Roseau : Dominique. Les centaines de baraques de bois, surélevées, bien angulaires, marrons et grises. La

colonie, encore ! Angela Davis en poster, à Roseau. Le riz cantonais. Les cascades, et Clémentine dans un bassin bouillonnant, entre rochers, soutenue par le grand noir de muscle, guide dominicain.

La Guadeloupe : chez Mimi, le fameux toubib guadeloupéen, un ami de Raoul, soiffard, dragueur, divorceur, en ces temps. Clémentine te quittera bientôt, lui dit-il, un de plus. Elle partira avec Géo. Ah ! Un scaphandrier marocain, et les petits bars de Pointe-à-Pitre. Soudain, un Macônnais d’antan, devenu pirate à la langouste, enfui de Dakar, et retrouvé là !

Tension avec Géo. Donc, ils s’empoignèrent. Géo partit pour Antigua. Eux pour San Juan. Huit jours seuls, à deux pas de l’Atlantique, dans la piaule d’un Américain sympa du Peace Corps, encore ! Mais vivant avec une Française ! La cueva del indio. Cuba, tout proche. Ils retrouvèrent Géo à l’aérodrome. Hop là nous v’la !

Lisbonne : le silence et la mort, dans les cafés cimetières de tables marbre. Police Politique ! Les vieux sur leur canne, les femmes noires et droites. Ils ne parlent pas, au Portugal ? Caetano. Salazar. Avec deux matafs, la virée des grands crus. Sétubal. Le fado, en rase campagne, poignard au ventre d’Orco. Le Fado !, amour mort, hautain et conscient, cri de cinq siècles, à bout de chair, haïku japonais ; mais râlé, lyrique. Le Fado ! Imaginez un envol de colombes foudroyées plein vol. Clémentine but, comme jamais, Géo comme jamais, Clément comme jamais. Demain, Paris !

Scandale. Elle éclate. Elle pleure. Elle hurle. Dans le Boeing 747. Clément avait dormi dans un parc de Lisbonne, sous un banc. Orly. Gex était là. Ah, Clémentine s’en va avec Géo ?! Roxie : Ah, Géo et Clémentine ?

Elle est partie. Le divan, chez Gex et Marthe. Clémentine a quitté le Roman.

Sans aucun doute.

Racines de terre, encore crochetées sur mon ventre. Agitateur, mais non perdu, je ris : tes sandales de bois

me couvrent la tête.

Angelina et Chico avaient envoyé leurs vœux 75.

El Salvador. Le Parti avait expédié les derniers numéros clandestins de *Tribuna Popular*. Ils avaient tué le secrétaire adjoint de la FUSR. Un de plus. Amigos mios. Adonde estan, amigos ? Luis : carte de Santa Monica. Ah, Gex et Marthe divorçaient. Jour d’an. Marthe recommencerait à peindre. Reprendre vie, Clem ! Elle était secrétaire de cellule, à présent, la fille du PDG.

Et ce jour de la suite roi, Clémentine ? Champagne et entrecôte, pour arroser dignement l’année qui le montrerait, de nouveau, Don Juan, coureur à pied d’une conquête de Femmes, dont la seule résultante serait pour lui de se sentir un peu mieux. Olympiades intimes, et pourtant mues de 2000 ans. Géo, là-bas, construit la chambre de l’enfant, que tu n’as jamais voulu faire ; on dit bien comme ça, faire ?...

Estimados amigos Clément y Clémentine : Ce fut un plaisir pour mon épouse et moi de recevoir votre lettre. Elle nous fut remise très en retard, à cause des événements. Mais il y a un proverbe qui dit : mieux vaut tard que jamais.

Le gouvernement salvadorien a maintenu une politique répressive contre les forces démocratiques et contre nous, justifiant tous ses actes par le slogan de « lutte contre la subversion communiste ». Ils ont capturé et séquestré beaucoup de gens. De la DC, de l’UNO en général, et nous. L’année passée, en septembre, ils ont séquestré Tomaso, un frère d’Andréo, et d’autres personnes, qui, après avoir été torturées dans la caserne de la garde nationale, ont été expulsées par avion militaire vers le Nicaragua. Le 12 février, ils m’ont capturé, alors que je passais dans la rue avec des amis. Ils capturèrent Andréo, et d’autres, le même jour. Le 9 et le10, il y avait déjà eu une sorte de chasse aux militants, de nuit. Beaucoup avaient été arrêtés. Naturellement, les corps de sécurité nièrent nous avoir fait prisonniers. Ils déclarèrent avoir découvert un complot communiste contre le gouvernement. Ils nous mirent à la disposition de la justice pour être jugés comme comploteurs. Mais c’était trop dangereux pour eux. Le

procès risquait de se retourner contre eux. Car il nous aurait été facile de démonter le mensonge des accusations. Nous n’avons jamais vu nos ravisseurs durant la captivité. Nous avions les yeux bandés et les mains liées dans le dos. Ils nous frappaient sans arrêt, certains d’entre nous furent drogués, d’autres eurent droit aux chocs électriques dans les organes génitaux et dans les oreilles, d’autres furent pendus par les pieds, d’autres par les mains. Le 17, ils nous expulsèrent à Guatemala, par avion, yeux bandés. Là, nous vîmes enfin la lumière du soleil, depuis tous ces jours. Nous étions vingt-et-un, tous battus et marqués par les tortures, avec de sérieux coups internes, comme des côtes cassées et des tympans crevés, et l’un avait les organes génitaux couverts de sang. Le peuple guatémaltèque fut admirable avec nous. Il y eut des collectes et des pressions, qui nous donnèrent le droit d’asile politique. Pour la plupart, nous sommes revenus au Salvador, après plusieurs mois au Guatemala, et jusqu’à présent la police ne s’est pas occupée de nous.

Le problème universitaire n’a pas encore de solution. Le

gouvernement de l’état-major de l’armée, après avoir imposé l’élection de ses inconditionnels et serviles commis, qui ont occupé les postes de Recteur, Intendant, Doyens, et autres postes dans la U, ont cru que la situation allait se normaliser, et ils l’annonçaient par la presse et les moyens de diffusion. Mais les nouvelles autorités démissionnèrent en partie, prétextant que les salaires étaient insuffisants. Ceux qui sont restés touchent des salaires extraordinaires, inconnus par le passé. D’un autre côté, ils ont voulu rouvrir la U avec des enseignants médiocres, à leur solde, et sans aucun matériel didactique. Les programmes sont complètement modifiés. Il n’y a pratiquement plus d’Humanités. Ils disent chaque fois commencer les cours, et repoussent l’échéance, au point que parents et étudiants commencent à s’agiter. À tel point qu’ils viennent, en désespoir de cause, de faire appel à des personnes auparavant tenues à l’écart pour des raisons politiques.

Bon ! On a beaucoup parlé d’autres choses, et de nous presque rien ! Figurez-vous que la grippe nous a pris voilà quelques semaines, mais maintenant ça va. Ces derniers temps, nous nous consacrons à la recherche d’un travail, car nos économies sont épuisées, et on ne peut

vivre seulement d’amour ; dans ce monde matériel, nous devons vivre matériellement. Si quelquefois il y avait une proposition de travail en France ? Qu’en dites-vous ?

Amitiés à Paulin, à toi, et pour Clémentine une forte et tendre bise. Nous espérons des nouvelles. Faites bien attention, et tenez-vous en bonne santé.

Rodolfo. 15 août 73.

* + Tiens, pour le coup, je t’ouvre une bouteille d’Aloxe-Corton, Clem. Allez, pense à autre chose ! Goûte-moi ça, tiens.
  + Oui, oui, je vais t’écrire… J’aurais jamais cru ça, me voici donc célibataire. Veuf, ou vieux garçon ?
  + Tiens, bois.

10 janvier 74… Les échanges épistolaires avec Antonin se multipliaient. La liberté sexuelle ? Oui sans doute mais la relation humaine est fragile. Elle se ménage. Un groupe se cherche toujours des boussoles, des repères. Pour une fois il temporisait. On ne casse pas deux fois de la porcelaine.

« Encore une fois tes théories freudiennes sur la horde primitive et autres conneries sont inopérantes dans un contexte de développement des forces productives actuel. On ne cueille plus les baies dans les bosquets uniquement pour se nourrir, maintenant on construit des tracteurs et ça change tout dans les rapports entre les hommes. C’est pourquoi la rivalité on s’en tamponne un brin. »

Ils vivaient une petite Commune culturée, à quinze ou vingt, sur Dijon. Ils avaient monté une troupe de théatre d’intervention. Ils lui écrivait d’envoyer 1932, le poème insurrectionnel, à Colette Magny. Ils pensaient aussi le jouer un soir à Dijon.

(Antonin-Mulhouse)

Oui, dit-il, à quoi rime ce roman de haute indécence ? Encore, ajouta-t-il, qu’il n’y ait d’autre indécence, personnelle, que la mort. Et c’est en même temps le seul départ, pour vivre ! La mort personnelle. Il disait cela, en souriant bizarrement. Oui, nous sommes bâtis sur la mort. Oui ! la nôtre et celle des autres.

Il prit la route. La deux chevaux bleue, toute neuve, lui sembla

royale. Il se dit qu’il faudrait mettre de l’huile. Décapotée, comme ça, une deux chevaux, avec le soleil, c’était chouette. Il rit, les cheveux emportés. Il avait une deux chevaux, cent francs en poche, et il faisait beau.

Le silence de la montagne est encore plus puissant juste avant la nuit.

# 1932 : Un peuple entier debout

*Au peuple salvadorien*

1932.

Comme chaque fois l’insurrection du peuple : Ils montèrent à l’assaut du ciel…

Ils y montèrent debout, sur un cheval de terre, Les yeux éternels ;

Et le poitrail lourd de résolution…

1932.

La Russie s’était plantée de communes, Depuis quinze ans déjà.

Lénine était mort. Mort Lénine !

Mais bâtis les Soviets. L’Union Soviétique, disaient les nantis, d’horreur glacée.

Le peuple entier du monde mangeait du métal froid, tenant disette.

Wall Street faisant la loi. Wall Street, Ce temple capital, le Vatican du Fric.

De gros vendeurs de sous

défenestraient. La bourse te prend la Vie, Requin marchand.

L’argent, réduit papier couleur,

n’était qu’un feu papillotes, papillotes.

Les grands dévoreurs entassaient des fortunes de vent,

sur le dos populaire. Haillonne, Misère, Ce siècle ressemble au scorpion qu’assiège le feu. Tue-toi ! tue-toi !, que naisse enfin le Socialisme. Enfin.

Longue Agonie ; et l’Agonie dure ;

elle convulse le peuple entier du monde…

L’Allemagne connaissait la scansion noire du Roi Pantin des terreurs financières !!

À peine vaut-il de le nommer :

le grotesque était ombre et serveur de la Rente. La misère haillonne, oui,

courait une Europe d’Amérique vêtue.

Un quignon de pain valait brouettes

de banquier : Money ! Money ! Leur papier, qu’ils jettent torchecul quand il ne leur sert plus. L’inflation !

Ainsi la nomment-ils, leur guerre interne. L’agonie longue ; l’agonie dure.

La Russie s’était plantée de communes.

1932.

Comme l’insurrection du chaque fois, Ils montèrent à l’assaut du ciel…

Là-bas, au pays des cent volcans dressés, rageurs certains encore, le long du l’isthme Panaméricain.

Amérique du centre, et Centre d’Amérique,

Prise entre continents immenses, secrète

et toujours oubliée ; pourtant d’essence rare ; ils voudraient de toi faire un Vietnam.

Ten cuidado, tierra !

Sur les bords de la route, en Pan-Amérique, pays des cent famines,

et pays des cent peurs. Comment disent-ils : ah oui, Les Catastrophes Naturelles.

La Vie, là-bas, se fit inhumaine,

un peu plus. Car, fameusement libre monde, monde libre ! libre !

tu as couleur gringo, et brûles comme tes dollars, vêtements

de marchandise, et feuilles friandises sèches. Eux, sais-tu, ils tassent l’argent au frigo !

Pour te plier à genoux

de travail machine, ils vampirent. Pluie de lumière, qui leur échappe.

Ouvriers, de misère vous faites destins, pour que se grangent les récoltes

Des quelques puissants ; quelques-uns, mais soutenus par dieu, dieu d’occurrence,

dieu de plâtre, dieu fragile.

1932.

Comme à chaque insurrection des tripes… Souviens-toi : du café saisonnier,

grains verts pendus sur pieds de buis, qui, rouges en tonnes, s’en iront

dans les usines au Nord d’Amérique, en pays US. USA.

Car toi, le paysan du café,

tu boiras des mixtures solubles, sais-tu.

Le fruit de la terre est trop cher pour toi. Souviens-toi : de la canne à sucre, Forêts de perches oriflammes, au soleil, de bois brun comme des arbres,

Mer où tu disparais au vent, l’homme. Jeunes allégeances !

Et toi le paysan de la canne,

tu n’auras que mélasse, ou sucre blanc,

car ton sucre est à New York ! Londres ! Berlin ! Paris ! les autres Possédances.

Le fruit de la terre est trop cher pour toi. Jusqu’au rhum, qu’ils t’enlèvent,

trains entiers des sueurs du salaire,

et t’en laissant racines, prodigues.

Souviens-toi : du coton,

vallée d’oiseaux blancs posés sur branches, pluie de lumière qui leur échappe.

Et toi, le sang du coton,

tu te changes nylons et plastiques,

car ils t’emportent, cargos de champs tissés. Qui vont au Japon, qui vont en Allemagne ; à l’Ouest ; aux pays de libre entreprise

qui firent le fascisme, le fascisme

du Japon, ou d’Allemagne, ou d’Italie, ou d’ailleurs, du monde libre, quoi.

Le fruit de la terre est trop cher pour toi.

Le café, bien sûr, revient : boîte, le sucre, bien sûr, revient : boîte, le coton revient culotte blanche ;

ils logent tous là-haut, dans les lourdes maisons des hautes collines

Depuis cent cinquante ans tu les connais, les seconds Maîtres.

Amérique du centre, Centre d’Amérique, America ! America ! toi, l’Indienne, mange ta galette de maïs

et tes haricots.

Jusqu’à tes bœufs disparaissent sur l’eau,

sous cellophane, de préférence. Sous cellophane. Et tes langoustes vont à Miami ! de préférence ! mange ta galette de maïs

et tes haricots, s’il t’en reste, l’Homme.

Comme l’insurrection, ils y montèrent, sur leurs chevaux de terre…

1932.

La bourgeoisie s’en démasque :

de férocité naturelle, vertige

et mort : pyramide. Le froid du calcul ! De ce jour ils furent militaires,

et commandeur de crime : Fais-moi danser Soldat, Je me masque, et je glousse !

Le fruit de la terre est trop cher pour Toi. Un deux décembre encore, de 1931,

Ils recoururent à la force directe :

Étranglements et gorgeries ; la tuerie, simplement !

Ten cuidado, tierra !

L’armée renversa Araujo, le déversant Guatémaltèque : Je suis la Force, directe, et que dieu me le rende !

Les élections annonçantes criaient la peur nantie ; nantie de peur.

Et la colère tenait le peuple

Et la colère tisonnait le peuple.

La faim paysanne, glapissante, montait en ville, débauchante : ouvriers des chaussures,

artisans aux grands yeux angoisse, et ventres vides. Ventres vides.

La faim paysanne : glapissante !

Et la trouille rampait blême et montante, en ville, dans les villages, sur les routes, sur les chemins

de brousse, dans les décharges ; rampante ; montée.

Alors, général Martinez ? Je suis là, pour ça. Élections ? Le rire ! Le rire galonne.

Vint la fraude, exultante, insulteuse,

L’EXACTION. Attentats. J’assassine !

Annulations. Le rire galonne.

Le peuple, fait fou de frustration,

frustré fou, d’impuissance collectée contre lui. Et la colère tisonne. La colère !

Dans les fincas, les haciendas,

au coin des rues, dans les cuisines, dans les regards en feu,

la honte, rentrée, ressort historique. Et bouillonnait l’effervescence.

Martinez a violé l’élection !

Ils ont triché ! Ils tricheront, toujours. Agir. AGIR. L’insurrection du ciel.

Il le faut !

Nous n’en plus pouvons, plus. Plus d’autre solution.

L’expression nous désastre, nous murs, J’ai voté pour qu’ils rient !

Les enfants, les miens, sont morts de rougeole. La faim, paysanne.

Déjà la grève, éclatante, immédiate, la grève parle ; viscérale ;

la grève spontanée, bras morts dressés, orgues du silence. Nous n’en plus ferons.

PLUS ! Alors

ils tuèrent Gualan, le jeune loqueté d’herbe des champs,

le dirigeant paysan ; loqueté jeune, et le rire du volcan de tes sols,

sa splendeur. Ils tuèrent Gualan ! Et l’est s’embrasa ;

La frénésie courut la montagne ; Que feront les communistes ?

Les monstres rouges, hurlaient les élégantes. Le Parti avait la jeunesse de Gualan,

et sa fougue, jeune taureau d’impatience.

Les uns, les autres, ne savaient quoi faire, Les uns, les autres, ne savaient.

Mais l’émeute débordait, affolante. Ils ont tué Gualan.

Ils étaient anarcho-syndicalistes plutôt que communistes ;

ils étaient ce qu’ils sont, sincères, venus de chaumes artisanes et textiles, La gorge bloquée : je veux Vivre ;

Je vis, de h aine organisée ; Regarde-les ! Regarde-les ! Plus n’en puis-je. Tue les tous !

Et la police les piégeait, faits et gestes, nuit et jour, partout. Parle plus fort !

Pourtant, pourtant ils l’eurent, ce courage, ils décidèrent

la générale de grève ; l’insurrection ; La Grève Générale Insurrectionnelle ! Non sans tout intenter :

Martinez peut céder ? Oh, freine, freine, la rage court trop vite.

Que faire ?

Foncer, plus vite que le temps ; organiser, la Haine rugissante légitime, La Haine générale insurgeante ;

comme tes vingt volcans, vingt cratères, silencieux, susceptibles ; leur peau résonne. Comme chaque fois : l’Insurrection.

Pays torturé humilié piétiné. La loi ? Mépris.

Tu pourrais vivre riche,

mais vingt familles de féodalent,

et dansent sur tes reins le chant d’exploitation. Vingt familles, et vous êtes trois millions.

Vingt familles, et vous êtes : trois millions !

Hargne : leur suffisance.

Ils sont faits d’une pierre qui détruit les chemins.

Du haut de leurs châteaux, ils jettent l’ordure aux Mendieurs : Tous !

Tous les autres, à fond de fosses ménagères. Le pays n’est qu’un grand Bidonville.

Déjà la grève, éclatante, immédiate. Et le dix-neuf, Marti, Luna, Zapata, sont arrêtés, les plans dévoilés, L’Armée quadrille, bloque, incarcère ; partout les mitrailleuses,

et c’en sera fini des gueux ! Que faire !

Trois fois fut reportée l’insurrection.

Oh rudes décisions ! Décider de la Mort ? Martinez ? Il ricane.

Les Nantis, caquetant de panique crient : Émeute ! Émeute !

Ce sont les Communistes,

les Communistes, les Communistes ! Là-bas, comme ici,

lorsqu’un oiseau sort de sa cage, il est Communiste.

C’est un suicide, disent les uns ; les autres se rongent les ongles ;

comme à chaque érection du peuple. Mais peut-on, de brindilles,

barrer un torrent : le Peuple Debout ?

Il roule les pentes, et s’en dégringole, avec dans la poitrine

le hurlement du loup, et l’oppression sur lui, ce pied posé sur lui, dans la poitrine ; brindilles.

Peut-on retenir un torrent,

comme cheval emballé, par les rênes ? Non, l’écume est trop forte :

Le Peuple Debout débaroule des montagnes.

Ce fut à minuit du vingt-deux janvier de 1932.

Ce fut à minuit, ce cri des vingt volcans ; et le café et la canne s’embrasèrent autour des propriétaires ;

la nuit devint féroce, à l’Est,

La terre en marche, regardez ! regardez ! Juayúa et Izalco,

Nahuizalco et Tacuba, Apaneca et Lomasagua,

Talnique et Tamanique et Colón.

TEN CUIDADO, TIERRA !

Ils remplissent la nuit de leurs pieds nus, Le poitrail lourd de résolution.

Ils partaient à l’assaut de mitrailleuses et canons, à coups de machetes !

à coups de couteaux ! à coups de pioches ! ou de pierres ! Une escopette, parfois !

Ils partaient, à l’assaut des balles à coups de machetes.

Tu es armé de vent, machetero. Tu es armé de vent, machetero. Souviens-t’en : l’argent dort dans les nids mitrailleuses.

Le peuple, Debout,

tua quelques esclavagistes, forcenés, oh, quelques-uns ; si peu.

Et peut-être écrasa-t-il quelques serpents,

courant les collines ?

Mais eux ne s’en arrêtèrent pas : Exterminons la Vermine Rouge ! Ils tuèrent à la mesure de leur peur : la garde nationale,

la garde civique, l’armée !

Ils poursuivirent, ils traquèrent,

ils tuèrent, à la mesurer de leur peur. Le sang coulait des collines.

La milice bourgeoise pendait les paysans aux poteaux télégraphiques,

éventrait femmes et enfants ;

pendus, pendus les boyaux sur la route. Le sang ruisselait des collines.

Ils firent des pyramides de cadavres aux carrefours des villages ; dressèrent des bûchers,

trouèrent des charniers. L’odeur de la mort, montée des corps brûlés, pourrissants, en tas, se leva sur tes volcans,

Amérique du Centre, centre d’Amérique. Et l’Amérique du centre frissonna, glacée du génocide ;

de Mexico à Panama,

de l’Atlantique au Pacifique, l’odeur des morts fumait.

Le Peuple entier Debout s’est couché sur ses armes cassées :

quinze mille, ou vingt mille, ou trente mille ? Tout ce qui avait nom ouvrier,

paysan, était suspect, car

ils tuèrent à la mesure de leur peur.

Quinze mille, ou vingt mille, ou trente mille ? Le militant surpris était militant mort.

Il n’y eut plus de Parti, ni de Syndicat,

en ce pays du monde libre.

Dans le port d’Acajutla, ancrés, paisibles, trois vaisseaux de guerre,

canons pointés sur le Peuple couché ; souviens-t’en, l’un nord-américain,

les deux autres anglais – souviens-t’en. L’odeur des morts fumait.

Ce fut, camarades, à sept heures et quart, du lundi premier février

de 1932,

qu’ils abattirent : Mario Zapata, qu’ils abattirent : Alfonso Luna, qu’ils abattirent : Farabundo Marti, el negro Marti,

le colonel de Sandino, guérillero d’Amérique du centre.

Ce fut, camarades, à sept heures et quart, et Zapata fut le plus long à mourir,

au fond du cimetière général. L’odeur des morts fumait.

Comme chaque fois, l’insurrection du peuple entier, couché sur sa terre,

le volcan Izalco, que l’on croyait éteint, ce jour reprit activité,

grondant de feu, terrible au ciel.

Le volcan Izalco, ce jour, reprit fureur. L’Izalco : vingt volcans,

pour menacer le ciel et lui cracher là-haut, ombre sur l’Amérique,

immense et de poitrail solide : Un Peuple, Entier, Debout – Le Vrai Destin du Monde.

## Nanterre. Avril 1975.